[redacted]S CROISES

OU

[redacted]ISTOIRE ANECDOTIQUE DE L'EXPÉDITION DES VOLONTAIRES CANADIENS A ROME

POUR LA

[redacted] DE L'EGLISE.

Gloriâ magnâ glorificaverunt gentem suam.
(Mach., L. I.)



MONTREAL
FABRE & GRAVEL, LIBRAIRES-EDITEURS
RUE NOTRE-DAME No. 219.

1871

HOMMAGE

À

PIE IX.

TYPOGRAPHIE *LE NOUVEAU-MONDE*

No. 22, Rue St. Gabriel.

AIME DIEU ET VA TON CHEMIN.

NOS CROISES

OU

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE L'EXPÉDITION DES VOLONTAIRES CANADIENS A ROME

POUR LA

DEFENSE DE L'EGLISE.

Gloriâ magnâ glorificaverunt gentem suam.

(MACH., L. I.)



MONTREAL
FABRE & GRAVEL, LIBRAIRES-EDITEURS
RUE NOTRE-DAME, No. 219.

1871

APPROBATION DE MGR DE MONTREAL.

Nous avons lu un intéressant Opuscule intitulé " Nos Croisés " ; ce livre contient l'histoire de l'expédition des *Zouaves Pontificaux Canadiens* à Rome, pour la défense du St. Siége. On y trouve entassés, dans un petit cadre, une multitude de faits qui intéressent vivement toutes les familles canadiennes et qui méritent assurément d'être transmis jusqu'à la dernière postérité.

Les traits de la divine Providence, qui a dirigé cette expédition avec autant de force que de suavité, s'y dessinent d'une manière frappante.

Le grand acte de foi qu'a fait le Canada, en consacrant la fleur de sa jeunesse au service de l'Eglise, s'y reproduit à toutes les pages.

Tout ce qui y est rapporté de ces Volontaires Pontificaux excite l'étonnement et l'admiration.

En parcourant ces belles pages, on est touché et attendri jusqu'aux larmes, en sui-

vant attentivement le mouvement merveilleux qui a produit cette expédition, les scènes émouvantes qui l'ont accompagné, les sympathies surprenantes qu'il a méritées, dans le pays et à l'étranger.

Après avoir lu et relu ce livre, avec un plaisir toujours nouveau et un intérêt toujours plus vif, l'on en vient à ces conclusions pratiques qui constatent l'opportunité de cette Publication.

On demeure d'abord intimement convaincu qu'il eut été souverainement regrettable que les belles actions relatées dans ce volume eussent pu finir par être soumises à l'oubli du temps ; car on sent que ces souvenirs attendrissants doivent parvenir jusqu'à la dernière postérité. Le livre qui en recueille les traditions, pendant que les faits sont encore vivants dans toutes les mémoires, ne peut qu'être accueilli avec faveur et enthousiasme.

L'expédition des *Zouaves Canadiens* intéresse tout le Bas-Canada. Car plus de cinq cents jeunes gens ont fait partie des sept détachements qui ont franchi les mers pour voler au secours du Père Commun. Plus de douze cents autres ont demandé avec

instance à partager le bonheur de sacrifier leur vie pour la défense de la bonne cause.

Tous les habitants de nos villes et de nos campagnes ont contribué à cette glorieuse expédition par leur argent, leur concours, leurs prières et par tous les moyens en leur pouvoir. Ainsi le livre qui révèle au monde tous ces bienfaits doit être considéré, à bon droit, comme une chronique de toute la famille Canadienne.

Ainsi toutes les familles du pays sont intéressées à se procurer cette touchante histoire et à la conserver soigneusement pour qu'elle passe des pères aux enfants, contribuant à conserver chez tous l'amour de la religion et de la patrie. Inutile de dire ici ce que diront les bons pères et les bonnes mères en lisant et relisant, avec larmes et attendrissement, ce qui y est rapporté, et ce que d'ailleurs ils auront vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles.

Mais ce sont surtout nos *Zouaves Pontificaux* qui auront à cœur de garder avec soin ce précieux volume et à lui donner la place d'honneur, dans leur bibliothèque. Ils y trouveront chaque jour de nouveaux motifs, pour s'exciter à ne jamais mériter

aucun blâme, après avoir été comblés de tant d'honneurs aux yeux du monde entier ; à ne jamais affliger la Religion par une conduite répréhensible, après l'avoir réjouie par leur dévouement ; à ne jamais se laisser séduire par les mauvais principes, après avoir été prêts à mourir pour défendre la cause de l'Eglise, la cause des bons principes ; à ne jamais se laisser ébranler dans leur affection pour le Pape, après Lui avoir témoigné tant d'amour et en avoir reçu tant de bénédictions.

Ce sont ces considérations et beaucoup d'autres qui Nous ont engagé à approuver ce livre et à le bénir avec toute l'affection de notre âme, en adressant à Dieu d'ardentes prières, pour que le feu divin qu'il renferme, ne s'éteigne jamais et qu'il transmette à toutes les générations les sentiments religieux dont il est imprégné, pour la plus grande gloire de Dieu, le plus grand bien de la Religion et le plus grand honneur de notre Sainte Mère l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine.

Donné à Montréal,
le 1er Mars 1871.

† IG. EV. DE MONTRÉAL.

PREMIERE PARTIE

EN CANADA

I

LE SANG DE MENTANA

Mentana ! Qui ne connaît ce nom devenu immortel ?

Mentana rappelle un des plus beaux faits d'armes que les annales de l'histoire aient enregistrés.

Mentana désigne une des plus heureuses et des plus glorieuses époques du Pontificat du grand Pie IX.

C'est à *Mentana* que, le 3 novembre

1867, la vaillante petite armée du Pape remportait sur les hordes garibaldiennes une décisive et éclatante victoire : victoire de un contre dix.

Le drapeau des zouaves pontificaux, baigné dans le sang à Castelfidardo, fut, à *Mentana*, l'étendard de la terreur et de la mort pour les sacriléges envahisseurs.

Mentana, couronnement des Nérola, de Bagnorea et de Valentano, procura au Souverain Pontife et à l'Eglise une paix de près de trois ans ; c'est pendant cette paix, que le Concile Œcuménique fut convoqué et qu'il tint ses grandes assises pendant plus de six mois, et que fut donné au monde le dogme de l'Infaillibilité.

Or c'est là, c'est à cette journée mémorable de *Mentana* qu'il faut remonter pour trouver l'origine de ce grand mouvement qui a poussé tant de nos jeunes compatriotes vers Rome à la défense de la Papauté.

C'était à l'automne de 1867, la catholicité était dans la consternation ; des hordes de soldats brigands, en partie échappés des

bagnes et des galères, en partie sortis des antres des montagnes où ils exerçaient le brigandage et en partie congédiés de l'armée du roi de Sardaigne, marchant sous les ordres du flibustier Garibaldi, avaient envahi ce qui restait du territoire pontifical et marchaient sur Rome.—" Rome ou la mort " tel était le cri ou plutôt la devise de cette canaille enrolée qui par le nombre formait une armée formidable, dix fois plus nombreuse que la petite armée du Pape.

Le pouvoir temporel du Pontife de Rome nécessaire à son autorité spirituelle était menacé ; de là les angoisses de tous les vrais catholiques.

Jamais peut-être prières plus ardentes ni plus générales ne furent adressées au ciel.

Dieu écouta les prières de son Eglise. Après nous avoir annoncé les faits d'armes si brillants mais non décisifs de Nérola, de Bagnorea, de Monte Libretti, de Valentano, de Subiaco, etc., le télégraphe nous faisait connaître, le 4 novembre, la brillante vic-

toire de Mentana. Cette bataille était décisive; les garibaldiens étaient battus sur toute la ligne ; il n'y en avait plus que pour les prisons.

Un cri de joie universel s'éleva de tous les points du monde catholique, les chants de reconnaissance les plus ardents furent poussés vers le ciel.

Quelques semaines plus tard la presse apportait des détails, tous à la gloire de la petite armée de Pie IX, et surtout de son régiment des zouaves. Kanzler, général en chef des troupes pontificales, avait, par sa conduite admirable en cette circonstance pris rang parmi les grandes figures militaires de l'Europe. Allet et de Charette à la tête de leurs braves zouaves s'étaient immortalisés; et le nom de Zouave Pontifical était devenu synonyme de bravoure et de dévouement.

Or deux jeunes compatriotes représentaient le double élément catholique du Canada dans le régiment des zouaves du Pape : MM. H. Murray et A. LaRocque ; le

premier qui avait quitté le Canada pour entrer au service du St. Père quelque temps après Castelfidardo, menait déjà depuis près de six ans le dur métier de soldat ; le second excité par les dangers que courait le Souverain Pontife, partit du collége Stonayhurst, en Angleterre, où il étudiait depuis quelques années, pour aller offrir son bras et son sang à la grande Cause Catholique. (1)

Tous deux comprirent le noble rôle qu'ils remplissaient ; ils étaient dans les rangs de ces jeunes chevaliers issus en grande partie de la noblesse catholique de l'Europe et ils y représentaient le catholique Canada. Aussi tous deux se montrèrent dignes et du régiment d'élite auquel ils appartenaient, et de la nation qu'ils y représentaient ; tous deux se distinguèrent par leur bravoure à Mentana ; tous deux versèrent leur sang et furent gravement blessés ; ils ne furent pas des soldats ordinaires puisqu'ils furent non seulement décorés de la croix de Men-

(1) M. LaRocque arriva à Rome le 10 Février 1867

tana, mais encore créés chevaliers de l'Ordre de Pie IX.

Le Canada fut fier d'eux.

Mais l'héroïsme provoque l'héroïsme, le sang appelle le sang. Les nobles exemples des deux blessés Canadiens de Mentana réveillèrent dans notre jeunesse comme une vocation nouvelle, une vocation inconnue jusqu'alors : des centaines de jeunes gens se sentaient pris tout à coup du désir d'aller à Rome pour se faire soldats du Pape. Aucun Pierre l'Ermite n'avait prêché, aucun Godfroi de Bouillon ne s'était présenté comme chef, et cependant une armée de croisés était prête à partir.

Qui donc avait soufflé ce feu ? qui avait allumé cet incendie ?

Le sang de Mentana, le sang des martyrs de l'Eglise.

Ce feu était donc sacré, cette vocation divine.

II

UNE PREMIÈRE VOIX

Mais hélas ! lorsque cette flamme voulut briller, et qu'elle voulut avoir son aliment, elle faillit être étouffée sous la cendre de la *prudence humaine.* Ce généreux élan était aux yeux de plusieurs, un enthousiasme de jeunes gens, auquel il ne fallait pas donner cours. C'était folie, semblait-il à d'autres que de penser à envoyer au-delà des mers, à deux mille lieues de notre pays, quelques dizaines de volontaires Canadiens. Aussi ces généreux jeunes gens n'osaient élever la voix ; ce n'était qu'en tremblant qu'ils exprimaient à voix basse leur désir de voler à la défense du pouvoir temporel du St. Père.

Cependant quelques-uns avaient compris ce qu'il y avait de providentiel dans ce mouvement de notre jeunesse. C'étaient nos évêques. Mgr. de Montréal peu habitué à calculer sur les moyens humains, mais bien sur l'appui et le secours dont Dieu favorise toujours les œuvres entreprises pour sa gloire, fut le premier qui éleva la voix ; mais Sa Grandeur comprenait tout ce qu'il y avait de délicat dans cette entreprise, de combien de difficultés elle était entourée ; aussi n'est-ce qu'indirectement et comme accidentellement que le vénérable prélat manifesta d'abord son désir et son opinion sur la réalisation du projet d'envoyer au St. Père un certain nombre de nos jeunes gens.

Un télégramme de Rome venait d'informer la respectable famille LaRocque que le jeune blessé était dans un état alarmant ; Mgr. de Montréal le fit recommander aux prières dans sa cathédrale par une petite annonce qui fut le lendemain reproduite dans les journaux ; comme ces quelques mots de l'Evêque de Montréal sont les premières

paroles jetées en public, au sujet du grand mouvement, nous croyons devoir reproduire ici ce document qui pourra avoir son importance pour l'histoire.

" On recommande à vos prières : M.
" Alfred LaRoque fils, qu'un télégramme
" reçu hier de Rome nous apprend avoir été
" gravement blessé en combattant parmi
" les Zouaves Pontificaux, pour la défense
" du Saint-Siége.

" Tous les bons catholiques comprendront
" sans peine que c'est pour notre ville et
" pour tout notre pays, un grand bonheur
" d'avoir, dans la personne de ce jeune com-
" patriote, combattu, sous l'étendard ponti-
" fical, pour le soutien de l'Eglise, avec tant
" de jeunes héros, qui ont, par des prodiges
" de valeur, empêché l'invasion du Patri-
" moine de St. Pierre, en repoussant les
" hommes impies qui voulaient s'en em-
" parer.

" Chacun de nous ne manquera pas de
" payer un juste tribut d'admiration au

" dévouement de ce concitoyen, qui, de
" l'agrément de sa respectable famille, s'est
" ainsi enrôlé au service du Roi-Pontife, au
" lieu de jouir tranquillement au sein de la
" patrie, de tous les plaisirs que sa belle
" fortune lui aurait permis de se donner.
" Mais il a préféré s'exposer aux fatigues et
" aux dangers de la guerre, avec les soldats
" du Pape, que de vivre dans les délices et
" l'opulence qui l'auraient peut-être entraî-
" né dans quelques écarts qu'il aurait eus
" plus tard à déplorer.

" Ces raisons et autres nous doivent en-
" gager à prier avec ferveur pour ce brave
" soldat du St. Siége et pour tous les autres
" qui auraient été tués ou blessés dans les
" engagements qui viennent d'avoir lieu,
" et qui se sont terminés par de vrais
" triomphes et d'éclatantes victoires.

" Il y a, nous le savons, dans cette ville,
" et dans toute l'étendue du pays, beaucoup
" de jeunes gens qui brûlent du désir
" d'aller aussi eux s'immoler pour la défense
" de notre Père commun, de l'immortel

" Pie IX. Nous devons prier pour qu'il
" plaise à la divine Providence de leur
" ménager les ressources nécessaires, pour
" les frais d'une expédition si glorieuse.
" Car il est à croire que, malgré le malheur
" des temps, il y a dans notre jeune Canada,
" aussi bien que dans les vieux pays, assez
" de richesses pour équiper un bataillon
" canadien qui prouverait, en combattant
" sous le drapeau de la foi, que le courage
" que nous ont légué nos pères n'est point
" éteint dans le cœur de leurs enfants.

" Il se fait en France et ailleurs des
" recrues de soldats pontificaux et ce sont
" les villes et les campagnes qui se mettent
" à contribution, pour faire toutes les dé-
" penses de ces mouvements de nouvelle
" espèce, parce que tout le monde com-
" prend que le trésor pontifical est épuisé
" depuis l'invasion des Provinces ecclésias-
" tiques par les ennemis de la religion.
" Bien plus, l'on fait des souscriptions pour
" le soulagement des zouaves blessés dans
" les derniers combats. Or, ce sont là des

" exemples mémorables qui trouveront, il
" n'y a pas à en douter, des imitateurs
" parmi nous.

C'était un ballon d'essai lancé pour juger du vent de l'opinion publique et pour connaître jusqu'à quel point on portait intérêt à l'idée d'envoyer à Rome un petit bataillon de volontaires Canadiens.

L'effet qui suivit ces premières paroles fut magnifique ; le projet s'affirma avec éclat, et il n'y avait plus à en douter : " Dieu le voulait."

Environ un mois plus tard, dans une Lettre Pastorale que publiait le même Evêque pour faire connaître l'encyclique de Sa Sainteté du 17 octobre, Sa Grandeur s'exprima en termes plus accentués. Après y avoir remarqué dans quelle triste position se trouvait le St. Père, quels étaient les dangers qui Le menaçaient, et quelle était la crainte du bon Pontife que sa petite armée ne succombât sous le poids énorme du grand nombre, l'Evêque disait dans cette Lettre :

" A ce cri de douleur, le monde s'est déjà
" ému ; car il se fait, dans divers pays ca-
" tholiques, un heureux mouvement pour
" enrôler de nouveaux soldats sous l'éten-
" dard Pontifical, et faire de généreuses
" souscriptions, afin de faire les frais d'équi-
" pement, de voyage et d'entretien qui ne
" pourraient être supportés par le trésor
" pontifical. Ce sont des villes et des dio-
" cèses, des paroisses, et des communes et
" des familles qui se mettent ainsi à contri-
" bution pour envoyer de nouveaux ren-
" forts à l'armée du St. Père. Ce sont de
" riches particuliers enfin, qui veulent avoir
" le mérite et la gloire d'avoir des soldats
" à leur solde, dans cette armée du Seigneur.
" L'enthousiasme au service du Pontife-Roi
" est tel que le soldat, en recevant quelque
" blessure, s'écrie : *Comme mon père et ma*
" *mère seront contents, quand ils sauront que*
" *j'ai été blessé pour le Pape !* et que la mère,
" qui apprend que son mari a été tué, dit à un
" jeune enfant qui est l'espoir de sa famille :
" *Toi aussi, tu seras soldat du Pape !* "

" Ce beau dévouement se fait aussi sentir
" dans cet heureux pays. Déjà, à plusieurs
" reprises, de jeunes Canadiens se sont en-
" rôlés dans les Zouaves Pontificaux. A
" l'heure qu'il est, il en est deux qui mon-
" trent les glorieuses blessures dont ils sont
" couverts, et qu'ils ont reçues en repous-
" sant victorieusement les ennemis qui
" cherchaient à s'emparer de la Ville Sainte.

" Beaucoup d'autres brûlent d'ardeur de
" partager la gloire de leurs jeunes compa-
" triotes, et viennent de l'avant pour es
" sayer à former un bataillon de Zouaves
" Canadiens. Ils cherchent à s'organiser
" afin de mettre à exécution leur noble-
" projet, et ils croient trouver de l'écho
" chez leurs compatriotes. L'on parle de
" ce projet dans les villes et les campagnes,
" et il sourit à beaucoup de jeunes gens qui
" sont impatients de pouvoir l'exécuter.

" Des souscriptions ont été faites sponta-
" nément, par des enfants de l'un et de
" l'autre sexe, dans les colléges et les cou-
" vents, et ces tendres enfants ont l'air de

“ recevoir, les premiers, le souffle d'en haut,
“ pour donner l'élan à leurs parents et à
“ leurs concitoyens ; car c'est par la bouche
“ des enfants que sort la louange parfaite.
“ L'argent, toutefois, paraît être la grande
“ difficulté, et l'on fait des calculs pour
“ s'assurer que ce n'en est pas une sérieuse.
“ Ainsi, par exemple, que les quatre-cent
“ mille catholiques environ qui sont dans
“ ce diocèse donnent chacun trente sous par
“ an, on aura annuellement $100,000 : car
“ on suppose qu'il y a un assez grand nombre
“ de riches pour suppléer à ce qui pourrait
“ manquer du côté des pauvres. On présume
“ que chaque paroisse pourrait aisément
“ fournir un soldat au Pape. Les villes en
“ donneraient davantage. Il est à croire,
“ selon eux, qu'une organisation de comités
“ pourrait facilement s'opérer dans les villes
“ et à la campagne. Ils prétendent qu'une
“ telle expédition aurait un excellent effet,
“ même pour notre armée coloniale, parce
“ que ceux qui reviendraient dans leur
“ patrie, chargés de lauriers, aimeraient à

" continuer leur carrière militaire, et que
" le prestige attaché à leur nom, ne man-
" querait pas de donner un heureux élan à
" l'armée canadienne quand il s'agira de
" l'organiser.

" Quoi qu'il en soit, Nos Très-Chers Frères,
" nous demeurons étranger à ce mouvement
" laïque, mais Nous vous l'avouerons, Nous
" le bénissons de tout notre cœur et nous
" lui souhaitons un plein succès. Car, Nous
" le considérons comme une gloire pour
" notre religieux pays, et comme une béné-
" diction pour ses habitants. Nous pensons
" qu'en effet, un bataillon de zouaves cana-
" diens prouverait au monde entier que
" l'extrême Occident se joint à toutes les
" autres parties du monde, pour épouser la
" cause sacrée à laquelle se dévouent aujour-
" d'hui tant de cœurs généreux, et montrer
" que le nom de l'immortel Pie IX est
" grand et béni dans les froides contrées du
" nord. Ce bataillon, en combattant pour
" le grand principe sur lequel seul peuvent
" reposer solidement les sociétés humaines,

" donnerait un admirable exemple de
" dévouement pour la cause catholique, et
" chacun lui consacrerait, avec une nouvelle
" ardeur, sa plume, sa parole et surtout son
" cœur. Mais tout le monde comprend que
" pour cela, il faudrait que les hommes qui
" se dévoueraient pour l'Eglise et pour son
" auguste Chef, fussent des hommes de foi,
" de principes et de pratique; car autrement,
" ils ne pourraient que faire tort à cette
" cause sacrée, et faire honte au pays qui
" les aurait députés. Mais encore une fois,
" Nous laissons à ceux qui ont conçu ce
" projet la noble tâche de l'exécuter. Pour
" Nous, Nous allons faire ce que nous
" demande notre Saint Père le Pape. "........

III

EXTENSION DU MOUVEMENT

D'après ce que nous venons de lire de Mgr. de Montréal, nous voyons que déjà avant que les premiers pasteurs eussent élevé la voix, la jeunesse Canadienne s'agitait, que déjà de tous les points du pays on demandait à partir. "A Rome ! A Rome !" tel était le cri que poussaient nos jeunes catholiques depuis Ottawa jusqu'à Paspebiac. Dans les séminaires, dans les colléges, dans les bureaux professionnels, dans les ateliers, dans les villes, dans les campagnes, dans toutes les classes, dans toutes les conditions, des vocations se déclaraient. C'était à ne pas y croire ; il semblait qu'un courant électrique avait couru d'un bout à l'autre du Bas-

Canada, excitant par son choc tous les cœurs généreux, toutes les âmes élevées.

Ici,c'était un jeune novice religieux ou un jeune ecclésiastique demandant à son Supérieur la permision d'aller combattre avec l'épée avant de commencer à combattre avec la croix ; là, c'était un jeune étudiant en médecine ou en droit qui voulait suspendre sa carrière pour courir la chance de se faire tuer pour l'Eglise, tandis qu'ailleurs un enfant de riche cultivateur voulait laisser sa charrue pour prendre le fusil du Pape. Le Canada en était stupéfait ; nous étions comme surpris de nous-mêmes ; nous étions étonnés de découvrir chez nous tant de dévouement, tant de ces nobles sentiments qui font les grands peuples. Nous nous retrouvions encore, presque sans le savoir, les descendants de cette noble nation telle que l'avait moulée Charlemagne et St. Louis ; nous reconnaissions dans les veines de nos enfants le sang des preux de Carillon, de Chateauguay. Le Canada se révélait à lui-même ; il voyait

tout-à-coup surgir une flamme qu'il croyait éteinte, parcequ'elle avait été depuis longtemps cachée ; nous étions donc encore des braves, des preux, des chevaliers, des croisés.

L'enthousiasme de notre jeunesse s'empara de tout le monde ; les douleurs du St. Père étaient devenues les douleurs de la nation. Ses périls étaient les nôtres, ceux qui Le menaçaient nous menaçaient.

Le marchand laissait partir son commis, se privant volontiers de ses services : " Va " là-bas défendre nos intérêts les plus sacrés " et les plus chers, ta place ne sera prise à " mon comptoir que lorsque j'apprendrai " ta mort ; si tu reviens, tu auras un titre " de plus à ma confiance. "

Le père de famille sautait au cou de son enfant qui lui apprenait sa décision, le serrait sur son cœur, versait des larmes de joie et s'écriait : " Je suis fier de toi mon fils, " tu me fais honneur, tu me rends heureux ; " si dans le combat contre les ennemis de " l'Eglise, tu viens à succomber, je remer-

" cierai Dieu d'illustrer notre famille par la " gloire du martyre. "

Une mère éplorée, sentant se réveiller tout ce qu'elle avait d'amour dans ses entrailles pour le premier à qui elle avait donné le jour, ne semblait pouvoir consentir à son départ : puis, élevant les yeux et son cœur au ciel, " Pars mon enfant ; c'est Dieu qui " le veut, il faut que je le veuille aussi " moi. "

Les Curés, les Evêques étaient obsédés par les demandes ; la presse signalait ce brillant mouvement en invitant les catholiques à réaliser les vœux de la jeunesse ; c'en était fait, le mouvement était devenu national tant il était universel.

Quelle était belle ! Quelle était grande la manifestation de ce noble sentiment de foi !

Oh Canada ! non, tu n'as rien perdu de ton antique foi que t'avait léguée la nation jadis si catholique ; tu es bien l'enfant de la Fille aînée de l'Eglise ! De toute part

l'impiété déborde, partout elle fait des ravages effrayants ; les vieilles institutions catholiques ne sont plus que des monceaux de décombres, les sols chrétiens sont jonchés de débris, mais au-dessus de ces ruines, apparaît brillant et radieux l'esprit de foi et de dévouement à l'Eglise du petit peuple Canadien-Français.

Tels ces rochers de la vieille Armorique que l'Océan bat en vain depuis le commencement des temps de ses vagues écumantes, ainsi la piété canadienne apparaît debout, fière et courageuse, se moquant des flots et des coups de l'impiété forcée d'avouer à ses pieds son impuissance.

IV

ORGANISATION ET DIRECTION DU MOUVEMENT

Ce n'était pas chose facile que la réalisation des vœux de la jeunesse canadienne ; les mesures à prendre étaient sans nombre ; il s'agissait d'un voyage long, périlleux et dispendieux ; quelques-uns de nos jeunes gens, dans leur enthousiasme, parlaient de partir, de traverser les mers et les continents, et de se rendre à Rome sous des chefs militaires, s'étant d'abord formés en compagnies régulières avec officiers et sous officiers, pour rentrer ainsi organisés dans le régiment des Zouaves Pontificaux ; d'autres demandaient qu'on leur fournit les moyens d'entreprendre le voyage, et voulaient s'aventurer isolement vers Rome.

Il fallait donc qu'une main habile et sage prit la direction du mouvement; sans cette direction, malgré la meilleure volonté du monde, le projet menaçait de ne pouvoir arriver à heureuse fin.

A Montréal revient l'honneur de l'invitation et de la fondation d'un comité qui prit en mains la direction de l'œuvre importante des Zouaves Pontificaux.

Le 29 Décembre 1867, plusieurs citoyens de cette ville, encouragés par la parole de leur Evêque, se réunirent dans une des salles de l'Institut-Canadien-Français et se constituèrent en assemblée sous la présidence de M. Olivier Berthelet; ils commencèrent à délibérer sur ce qu'il y aurait à faire pour donner à l'œuvre nouvelle et si importante et une direction ferme et une extension aussi grande que possible.

A une seconde assemblée tenue le 26 Décembre, un comité exécutif fut formé, chargé de diriger efficacement le mouvement et d'organiser un détachement de volontaires. MM. O. Berthelet, Ls. Baudry, Alfred

LaRocque, C. A. Leblanc, R. Bellemare, F. X. Trudel, S. Rivard, E. de Bellefeuille, Edm. Barnard, Jos. Royal furent les membres de ce comité qui commença de suite son œuvre et déploya pendant trois ans un zèle vraiment admirable.

La besogne de ces messieurs n'était pas facile, au contraire, elle était très-ardue et remplie de difficultés ; le comité ne recula ni devant le travail, ni devant les obstacles ; il s'agissait du choix des sujets qui s'offraient par centaines, de collecter des sommes considérables, de prendre des mesures pour diminuer autant que possible les frais du voyage, il fallait prendre les moyens de sauvegarder les intérêts de ces jeunes volontaires et donner aux familles des garanties que leurs enfants auraient une protection efficace. Mais hâtons-nous de le dire, le Comité Canadien des Zouaves Pontificaux s'acquitta de sa tâche avec un succès étonnant ; ils furent les sages économes du public catholique pour cette œuvre, les pères des zouaves et les amis dévoués du

St. Siége. Sa Sainteté donna plus tard, au comité, deux témoignages bien éclatants de sa satisfaction et de sa reconnaissance : le premier en conférant au président, M. Olivier Berthelet, le Cordon de Commandeur de l'Ordre de Pie IX ; le second en adressant à ces messieurs une lettre pleine de bienveillance dans laquelle Sa Sainteté exprime au Comité sa reconnaissance et son admiration pour tout ce qu'il a fait.

Si le Comité Canadien des Zouaves Pontificaux déploya un grand zèle et un grand dévouement à son œuvre, il fut comme on le voit, largement récompensé ; et cette récompense, ce fut la main la plus auguste et la plus sage qui la lui décerna.

Du moment que le comité eut fait connaître son existence et son but, tous les Evêques de la Province de Québec firent appel à leurs diocésains, les invitant chaleureusement à contribuer et par leurs prières et par leurs aumônes à la réalisation du grand projet chrétien qui agitait partout les esprits. Ils désignèrent, chacun dans

leur diocèse respectif, un prêtre qui avait à s'occuper de l'Œuvre dans les limites diocésaines et qui se tenait en rapport avec le comité de Montréal. Tous les diocèses rentrèrent comme dans une lutte de noble jalousie ; c'était à qui manifesterait avec le plus de générosité sa foi et son attachement à la cause du Pontife Roi. De toutes parts des collectes se firent, sur tous les points, dans les colléges,dans les couvents, on organisa des fêtes, des séances, des soirées pour fournir des sommes au trésor du comité des Zouaves ; pendant les premiers mois de l'année 1868, l'Œuvre des Zouaves, comme on l'appelait, semblait être l'œuvre unique des catholiques du pays.

V

LES CROISÉS

Croisés ! on donnait ce nom aux francs chevaliers du moyen-âge qui quittaient leur patrie pour aller en Orient arracher aux profanations des Musulmans le tombeau du Christ. Ils laissaient les fêtes de leurs châteaux, et, le cœur content, ils se dirigeaient vers les rives lointaines, portant sur la poitrine la croix qui était leur bannière. DIEU LE VEUT ! DIEU LE VEUT ! Ce cri de guerre retentissait dans leurs rangs.

Aujourd'hui, c'est Rome, le siége vivant des successeurs de Pierre, le centre de l'Eglise, que de jeunes et braves héros veulent aller protéger contre les incursions de nouveaux barbares. Oui barbares ; quel autre

nom donner à ceux qui ont pillé, saccagé les églises de Monte-Rotondo ? qui, à Bagnorea, ont brisé les ciboires, les calices, les patennes, déchiré les corporaux, foulé aux pieds le pain des Anges, indignement souillé les tabernacles en y jetant des ordures, etc., etc. " La plume, a dit le *Journal de Genève*, se refuse à retracer les horreurs qui ont été commises. Il y a eu des désordres abominables. "

VIVE PIE IX ! a remplacé DIEU LE VEUT !

Les sentiments de nos jeunes volontaires de ces années dernières sont aussi purs, aussi élevés, aussi saints que ceux qui animaient les soldats de St. Louis allant délivrer le St. Sépulcre : dans Pie IX ils voient St. Pierre, dans le Pape le vicaire de Jésus-Christ, dans Rome le cœur de l'Eglise. C'est parcequ'il s'agit d'une œuvre éminemment chrétienne que nos jeunes gens se lèvent ; si la croix ne s'établit pas sur leur poitrine, ils la portent sur le cœur avec le scapulaire béni de Marie.

Jamais on ne pourra connaître tout ce que ce mouvement des volontaires pontificaux a suscité, en Canada, de dévouement d'amour

et de sacrifices. Ah ! Dieu seul sait les larmes versées dans le sein d'une mère, dans les bras d'un ami ; Dieu seul sait avec quelle pureté d'intention on s'offrit pour sa cause ; Dieu seul sait avec quelle générosité on courait à une mort qu'on regardait alors comme certaine.

—Eugène n'avait que seize ans, doux et sympathique, rempli des qualités du cœur et de l'esprit, il était l'ami de tous ses camarades du collége ; quoique ardent et joyeux il arrivait souvent qu'un nuage sombre venait voiler sa figure et que, comme poussé par une pensée secrète, il quittait subitement jeux et camarades pour se retirer à l'écart, souvent à la chapelle. Eugène n'était pas heureux ; oh non ! la vie lui était amère. Il avait à gémir sur la vie déréglée et scandaleuse de son père, de son père qui, au lieu d'être le soutien et la joie de sa famille, en était la désolation et la ruine. Si, les jours de congé, Eugène allait visiter sa mère, ce n'était que pour pleurer avec elle et essayer de la consoler ; il aurait

voulu vivre trois années dans une pour terminer ses études plus tôt, et pour retirer de la misère sa mère et ses trois petites sœurs.

C'était dans l'automne de 1867 ; il était entré en rhétorique, lorsque au mois de Décembre il entend parler du projet qu'ont conçu plusieurs jeunes canadiens d'aller offrir leur vie pour la cause de l'Eglise ; du premier coup il saisit ce qu'il y a de grand, de sublime dans la résolution de ses jeunes compatriotes ; il est enthousiasmé par l'exemple de l'héroïsme, il se décide à l'imiter.

Il va donc trouver sa mère, il a besoin de son assentiment pour se préparer à la réalisation de son grand projet :

— " Maman, dit-il, vous savez que beau-
" coup de jeunes canadiens vont partir pour
" Rome, allant à la défense du St. Siége ;
" eh bien ! aussi moi je désire de tout mon
" cœur être zouave du Pape ; il ne me faut
" plus que votre permission ; vous ne me la
" refuserez pas, n'est-ce pas ? "

Puis, comme pour appuyer sa demande, il se jette au cou de sa mère.

Celle-ci pleure :—" J'admire, cher enfant, " ta foi et ton courage, j'en suis fière ; ce " saint enthousiasme me révèle l'élévation " de tes sentiments ; mais, mon Eugène, " nous ne sommes pas dans une position " qui te permette de te livrer à ton noble " élan ; hélas ! tu sais comment agit ton " pauvre père envers la famille ; puis-je " rester seule avec tes petites sœurs ? Si " tu pars, qui nous consolera dans notre " affliction ? qui nous soulagera dans notre " misère ?

— " Je verrai le St. Père qu'on dit si " bon, je lui demanderai sa bénédiction " pour vous ; la bénédiction du Vicaire de " Jésus-Christ n'est-elle pas abondante en " consolations ?

— " Et toi, comment pourras-tu suppor- " ter les peines du métier de soldat ? tu " n'as pas mesuré toute l'étendue des fati- " gues, des misères, des privations que tu " auras à endurer ; toi si jeune, si faible, " nullement habitué au travail ni à la fati- " gue, tu succomberais certainement.

— " La vie militaire développera en moi " les forces; après deux ans de service je " reviendrai homme fait et robuste, capable " de travailler pour votre soutien.

— " Mais si tu allais tomber sur un " champ de bataille ?

— " Alors, ma chère maman, vous auriez " tout gagné.

— " Que veux-tu dire, Eugène ?

— " Dieu aura accepté, si je meurs, le " sacrifice que je veux lui faire ; je lui offre " ma vie pour votre bonheur et pour..... " et surtout..... pour la conversion de mon " père. "

La bonne mère émue jusqu'au fond des entrailles, étreint son enfant sur son cœur, et, élevant les yeux au Ciel : — " Aussi moi, " dit-elle, je veux offrir généreusement mon " sacrifice, pars mon fils, soit béni ; Dieu " me donnera le courage de supporter ton " absence. "

Deux mois plus tard, Eugène partait pour Rome ; en donnant le dernier baiser à sa chère mère, il lui dit : — " Lorsque je re-

“ viendrai, papa sera un digne père de “ famille ou il sera mort après s'être con- “ verti.”

Il était inspiré; car, deux ans et demi après son départ, s'en revenant après avoir combattu au siége de Rome, il apprit en mettant les pieds sur le sol américain, que son père venait de mourir muni des sacrements de l'Eglise et dans les plus beaux sentiments d'un chrétien.

Ah! la race des vieux chrétiens n'est pas encore éteinte; il y a des prières, il y a des sacrifices, il y a des dévouements; le Christianisme est donc encore plein de vie.

Dans une paroisse reculée du diocèse des Trois-Rivières, vivait péniblement une pauvre veuve du produit d'une terre à demi défrichée; encore ne retirait-elle que la moitié de ce produit, car ne pouvant elle-même cultiver la terre, elle l'avait louée à un fermier. Jean-Baptiste, le seul garçon de sa famille capable de l'aider, avait cru pouvoir lui rendre un service plus efficace en allant gagner de l'argent aux Etats-Unis. Il était

en *Amérique* depuis deux ans, lorsqu'il entend dire que des centaines de ses compatriotes, excités par le récit des attentats dont le Saint-Siége était menacé, volaient à Rome pour y défendre le trône du Père commun. Il laisse là sa position qui était assez lucrative, vient en Canada pour voir sa mère et lui faire connaître qu'aussi lui il veut se faire croisé et partir pour la Ville Eternelle. La mère de Jean-Baptiste, profondément chrétienne, comprit de suite ce qu'il y avait de grand et de généreux dans la résolution de son enfant, mais ensuite la voix de la nature prenant le dessus, elle essaya de s'opposer à son projet.

— " Dieu qui a fait un commandement " aux enfants d'honorer et de soulager leurs " parents, ne doit pas exiger que tu quittes " ta mère, veuve et pauvre.

— " L'Eglise est aussi ma mère ; si vous " m'avez donné la vie temporelle, cette " autre mère m'a donné la vie spirituelle ; " maman, un chrétien se doit à l'Eglise.

— " Des centaines, des milliers qui peu-

“ vent le faire s’offriront pour porter secours
“ à l’Eglise aujourd’hui menacée dans son
“ chef ; moi qui suis veuve, je n’ai que toi
“ pour appui, est-ce que tu dois m’abandon-
“ ner exposée à la misère.

— “ Je ne veux pas vous abandonner,
“ mère; j’apporte des Etats-Unis deux cents
“ dollars, je vous les laisse pour vous aider
“ à vivre pendant mon absence.

— “ Mais si tu meurs là-bas, que ferai-je
“ lorsque cet argent sera dépensé ? qui te
“ remplacera auprès de moi ?

— “ Si je me fais tuer ? Oh alors, Dieu
“ me donnera une place dans son paradis :
“ et au Ciel, il me semble que je pourrai
“ vous aider au moins autant qu’aux Etats-
“ Unis ; n’est-ce pas, maman ? ”

La bonne mère est comme stupéfaite de l’élévation des sentiments de son fils, puis après avoir réfléchi un instant :

— “ Vas, dit-elle, je t’approuve de toute
“ mon âme ; bien plus, je suivrai ton exem-
“ ple, j’offrirai à Dieu pour le triomphe de
“ son Eglise pour laquelle tu combattras,

“ ma misère et ma pauvreté, et ainsi, au
“ lieu de combattre seul, tu combattras avec
“ ta mère.”

Deux semaines après cet entretien, Jean partait par le 4e détachement.

Selon l'antique devise des preux, ils partaient sans espoir et sans peur ; ils quittaient tout et n'espèraient rien, tandis que tant d'autres ne quittent rien et espèrent tout.

Oui, jeunes, libres, ils partaient laissant là le repos et la sécurité, leurs familles et leur patrie, leurs mères, leurs sœurs, tout ce qui attache le cœur sur la terre ; que sais-je ? quelques-uns les affections les plus délicates et les plus tendres ; Dieu seul, encore une fois, a connu tous les sacrifices.

Toute fois, il faut l'avouer, l'égoïsme a eu sa part dans ce grand dévouement ; mais je veux parler de cet égoïsme chrétien, de ce grand et sublime égoïsme qui fait tendre les âmes vers Dieu et qui fait chercher le salut éternel.

Quelques-uns de nos jeunes gens crurent

trouver dans cette sainte expédition un moyen sûr, soit de remporter la victoire sur une passion mauvaise, soit de rompre des liens qui les enchaînaient à un service autre que celui de Dieu ; élevés dans les principes les plus chrétiens, ils avaient appris que le ciel s'emporte par la violence. Le trait suivant, qui comme les autres est historique, fera comprendre mieux ce que nous voulons dire.

Arthur était fils d'une des plus respectables familles du district de Québec ; son nom avait été illustre en France par ses ancêtres qui avaient des armoiries. Comme notre jeune homme manifestait des dispositions pour le commerce, ses parents l'envoyèrent à Montréal dans une grande maison commerciale. Arthur était porteur de lettres d'introduction auprès de certains personnages fesant partie de la bonne société de la grande ville ; mais ces personnages ne naviguaient pas dans le courant le plus religieux ni le plus catholique ; ils eurent de l'influence sur le jeune Arthur qui

abandonna bientôt ses habitudes chrétiennes, ses principes puisés au collége, et devint un libéral avancé ; *abyssus abyssum invocat ;* le libéral devint membre de l'Institut-Canadien.

A l'époque de Noël de 1867, Arthur sentit se réveiller en lui les doux sentiments de son beau temps; il pensa même à faire comme tant d'autres de ses co-religionnaires, c'est-à-dire à s'approcher des sacrements ; mais il ne pouvait le faire ; le trop fameux Institut-Canadien avait rompu avec l'Eglise, et ses membres étaient privés du grand bienfait des sacrements. Là-dessus Arthur ouvrit les yeux, il vit qu'il s'était creusé sous ses pieds un abîme, qu'il avait été entraîné hors de la voie. Mais que faire ? comment briser les engagements qu'il avait pris ? comment rompre avec ses amis ? que dira-t-on ? que ne dira-t-on pas ? Il lui sembla impossible de sortir du milieu dans lequel il se trouvait. Pauvre jeune homme ! Comme il y avait dans son âme encore des sentiments élevés, son cœur était encore

susceptible d'être séduit par le charme de la vertu et surtout du dévouement. Aussi le mouvement catholique et héroïque de ses jeunes compatriotes le toucha, le pénétra ; il fit en secret des démarches pour être admis au nombre des volontaires pontificaux, et ayant réussi dans son projet, il partit sans aller voir sa famille, sans visiter ses amis.

Avant de s'embarquer pour la traversée de l'Océan, il envoya à un des siens la lettre qui suit :

" Mon cher parent, cette lettre vous ap-
" prendra quelque chose que ma dernière
" était loin de vous faire pressentir ; je
" pars de New-York dans quelques heures
" pour Rome. C'est une résolution d'une
" portée sérieuse et profonde ; je l'ai prise
" sans être influencé par personne, et je l'ai
" mûrie en face de Dieu. Le spectacle de
" mes jeunes et braves compatriotes avec
" qui je pars, avait bien de quoi sou-
" lever l'enthousiasme ; néanmoins ce n'est
" pas cela qui m'entraîne aujourd'hui ; c'est
" la résolution que j'ai prise de sortir du

" mauvais pas dans lequel je m'étais engagé " et de revenir à la vie catholique. Ayant " appartenu aux rangs de gens qui se " faits ennemis de l'Eglise, il me fallait " protester hautement et m'affirmer coura- " geusement. Cette grande résolution que " j'ai prise pour le salut de mon âme et pour " la gloire de Dieu, inclinera pour toujours, " j'espère, mon âme du bon côté.

" D'ailleurs je ne pouvais que très diffici- " lement briser autrement mes chaînes; " vous ne sauriez vous imaginer quelle force " il faut avoir pour affronter Montréal, et " vous ne pouvez vous figurer la multitude " de ceux qui se perdent, ainsi que la rapi- " dité avec laquelle on s'engloutit ; le plus " affermi ne peut répondre de lui, je vous " en parle *Roberto experto*...."

On sait aussi qu'il y eut plusieurs séminaristes qui se dépouillèrent de la toge de lévite pour aller prendre la carabine pontificale ; quittant milice pour milice, ils espéraient dans la nouvelle, arriver plus vite à leur but : se sacrifier pour l'Eglise.

Dix ecclésiastiques sortirent des séminaires pour se faire soldats du Pape.

Voici comment l'un d'eux s'exprimait dans une lettre, en demandant le consentement de ses parents :

" J'ai une grande faveur à vous demander
" aujourd'hui, ne me la refusez pas je vous
" en supplie. Le St. Père est, comme vous
" le savez, en ce moment-ci, en butte aux plus
" noires trahisons, aux plus infâmes persécu-
" teurs ; le trône de St. Pierre est menacé ;
" même, dit-on, les jours du bon et grand
" Pie IX sont en danger. Je désire de tout
" mon cœur aller offrir ma petite part de se-
" cours à notre bon Souverain-Pontife. Vous
" avez déjà fait le sacrifice de votre enfant,
" me laissant libre d'aller dans les missions
" si je m'en sentais la vocation, eh bien, je
" vous en prie permettez-moi d'aller rejoin-
" dre mes compatriotes à Rome et d'entrer
" avec eux dans le régiment des Zouaves
" Pontificaux ; il me semble qu'il serait
" plus pressant pour le moment d'être soldat
" de l'Eglise que d'être prêtre.

" Ne croyez pas que je veuille abandon-
" ner tout-à-fait l'état ecclésiastique; oh
' non! je n'ai jamais eu cette pensée; je
" suis plus convaincu que jamais de ma
" vocation. Si le bon Dieu ne demande pas
" ma vie en défendant comme soldat l'Egli-
" se contre ses ennemis et qu'il me permette
" de revenir au Canada, je reprendrai la
" soutane aussitôt que je serai de retour.
" Je vous en prie donc, chers parents, ré-
" pondez-moi poste pour poste, et ne me
" laissez pas dans l'inquiétude. Je vous
" embrasse tous et vous prie de me croire

" Votre Enfant,

N***

" P. S.—Ne croyez pas que c'est un coup
" de tête non; j'y ai mûrement réfléchi.
" J'ai obtenu le consentement de Monsei-
" gneur; je vous en prie, donnez-moi le
" vôtre. Hâtez-vous, le temps presse, car
" je veux partir par le prochain détache-
" ment."

N***

Ah ! oui, ce spectacle était magnifique ! Tandis que des missionnaires s'en vont, de plus en plus nombreux, jusqu'aux extrémités du monde, continuer le sanglant apostolat des premiers siècles, des jeunes chrétiens non moins intrépides et en plus grand nombre encore s'enrôlent dans une milice volontaire pour défendre l'indépendance du Vicaire visible de Jésus-Christ. Rien de pareil ne s'était vu dans notre pays ; dans le vieux monde même on n'avait rien admiré de plus beau depuis l'époque où l'Europe en masse se levait pour arracher la Terre-Sainte aux Infidèles. Aussi dans tout le Canada on était dans l'admiration, on sentait qu'une grande œuvre, qui devait faire époque dans l'histoire, s'opérait pour la gloire du nom Canadien.

VI

LES SYMPATHIES.

Si les jeunes braves qui partaient pour la Ville Eternelle montrèrent des sentiments vraiment dignes de la haute mission qu'ils allaient remplir, leurs compatriotes manifestèrent de leur côté avec un grand éclat, leur admiration et leurs vives sympathies.

Le Comité de Montréal travaillant depuis près de deux mois avec une persistance et une activité incroyables, put enfin annoncer au pays qu'il était prêt à faire partir un premier détachement ; il fixait la date du départ, le nombre de zouaves acceptés et le lieu de rendez-vous. Dès lors, sur tous les points du Canada, commencèrent à avoir lieu des démonstrations de sympathies toutes

6

splendides, toutes chaleureuses, toutes enthousiastes.Québec, Trois-Rivières, St. Hyacinthe, Nicolet, Terrebonne, Rimouski, St. Jean Dorchester, tous les villages, toutes les paroisses d'où partaient des zouaves, voulaient exprimer hautement leur admiration, leur amour. Poëtes et musiciens chantaient à l'envi les chevaliers partant pour la Ville Eternelle ; les compagnies volontaires, où elles existaient, se mettaient sous les armes pour saluer le départ des braves, les temples s'illuminaient et faisaient retentir leurs plus beaux chants pour ces jeunes chrétiens qui allaient combattre les combats de l'Eglise.

Mais là où les scènes furent les plus touchantes, ce fut dans les colléges qui voyaient partir de leurs élèves pour la sainte croisade ; ces institutions étaient fières, orgueilleuses de leurs enfants ; elles ressemblaient à ces mères qui raffollent de joie et d'allégresse sur les hauts faits du fruit de leurs entrailles.

Les élèves du Collége Nicolet furent

les premiers qui eurent l'occasion d'exprimer leurs sympathies pour les volontaires pontificaux.

Messieurs Prendergast, avocat, Désilets, étudiant en notariat, Hainault, étudiant en médecine, dévancèrent le premier détachement de deux mois, craignant d'arriver trop tard et *de perdre leur chance de se faire emporter la tête* dans les luttes qui semblaient alors se préparer. Ils partirent à la fin de Décembre 1867 comme l'avant-garde des bataillons qui faisaient les préparatifs de l'expédition. MM. Prendergast et Désilets avaient été élèves du Collége Nicolet ; avant leur départ ils allèrent faire leurs adieux à leurs camarades et à leurs professeurs, et ils y furent l'objet d'une bien touchante démonstration. Ces messieurs avaient été deux écoliers distingués sous tous les rapports et étaient affectionnés et par leurs condiciples et par leurs maîtres ; cette scène des adieux impressionna fortement la communauté ; plusieurs vocations pour la milice catholique se déclarè-

rent, et le Collége de Nicolet est celui de tout le Canada qui a envoyé le plus d'élèves à Rome par les différents détachements ; et, il ne faut pas omettre de le dire ici, les nicolétains furent des types parfaits du Zouave Pontifical, faisant honneur et à l'Eglise et au Canada et à leur Collége ; ils n'eurent, pour arriver là, qu'à suivre les traces de leurs deux braves devanciers.

Ce qui se passa au Collége de Montréal est beau, est ravissant ; nous ne pouvons résister à la tentation de donner ici en grande partie le récit de cette fête de famille qui a paru dans les journaux de Février 1868 :

Lundi dernier avait lieu, disait le *Nouveau-Monde*, au Collége de Montréal, une scène qui a produit sur tous ceux qui en ont été témoins la plus profonde impression. Un professeur et trois élèves de cette maison venaient y faire leurs adieux, avant de partir pour Rome : M. Adolphe Forget, ancien élève et professeur pendant neuf ans ; M. Adolphe Lamarche, élève de philo-

sophie ; MM. Sévérin Lachapelle et Léonidas Brunet, élèves de rhétorique. Après avoir visité, en particulier, chacun des prêtres du Collége, ils prirent le souper avec la communauté. Ils furent reçus avec des applaudissements vifs et prolongés. A la vue de ces jeunes gens sous l'uniforme militaire (1), un sentiment indéfinissable saisit tous les cœurs. L'estime, l'affection, une joie mêlée de tristesse, et même une vénération religieuse se manifestaient sur toutes les figures. On sentait que le dévouement avait imprimé à leurs personnes un caractère de grandeur qui commande l'admiration.

Après le souper, la communauté, sous l'empire d'une vive émotion, se presse silencieuse autour des quatre zouaves. M. Forget attirait surtout l'attention et les regards ; car il avait été pour tous un ami tendre et dévoué, pour plusieurs, un père mentor plein de charité et de sagesse, pour la maison, un professeur intelligent et

(1) Uniforme de fantaisie fourni par le Comité aux Volontaires du 1er détachement.

habile. De plus, la force d'âme, l'esprit si éminemment chrétien qu'il avait montrés pendant tant d'années, en supportant la maladie qui le retenait aux portes du sanctuaire où le portaient tous ses désirs, avaient donné un nouvel éclat à toutes ses belles qualités et avaient achevé de lui gagner les sympathies les plus cordiales. Jamais il n'eût consenti à faire le sacrifice de son habit ecclésiastique, s'il eût dû l'échanger pour un autre que pour le costume du Zouave Pontifical.

Au milieu du plus profond silence, un élève s'avance vers eux et leur dit :

« Chers amis, vous allez donc bientôt nous quitter ! Permettez-nous de vous dire les impressions que nous éprouvons en vous voyant vous éloigner de nous. Nous ne pouvons vous le cacher, chers amis, votre départ nous cause beaucoup de peine. Nous sentons que nous nous séparons d'amis bien chers, et ces séparations, vous le savez, font toujours mal au cœur. Nous sommes [illegible] vement affectés. Mais, chers amis, nous [illegible] lontiers notre sacrifice, quand nous pensons à la belle cause pour laquelle vous allez vous sacrifier si généreusement. Oui, partez, nobles amis, puisque

Dieu vous appelle, accomplissez votre grande mission, et nos cœurs vous accompagneront partout ; nous penserons bien souvent à vous dans nos prières, vous serez toujours présents dans nos souvenirs. Nous aimerons à nous rappeler les chers condisciples avec lesquels il nous était si doux de vivre, un maître bien-aimé qui a été le professeur d'un grand nombre d'entre nous, l'ami de tous et comme un frère pour plusieurs. Mais, chers amis, nous ne pouvons pas vous dire tous ce que nos cœurs ressentent en ce moment. Vous sentez vous-mêmes tout ce que nous pouvons éprouver en vous voyant partir.

Permettez-nous de vous offrir quelques objets qui vous rappelleront le souvenir de vos amis, quand vous nous aurez quittés. C'est une petite croix pour chacun de vous. C'est pour la croix que vous allez combattre, c'est pour elle que vous allez vivre et mourir, vous Zouaves du Vicaire de Jésus-Christ crucifié. Elle sera le signe et le lien de notre union. Ce sont vos professeurs et vos condisciples de classe qui vous présentent ce memento. Et vous, M. Forget, c'est la communauté entière qui n'a pas voulu vous laisser partir sans vous donner au moins ce faible témoignage de son affection. »

Souvent ces paroles furent entrecoupées par l'émotion trop forte pour être complètement maîtrisée. Déjà de grosses larmes montaient des cœurs et remplissaient les yeux d'un grand nombre.

On distribua aux Zouaves les croix qu'ils baisèrent amoureusement en les recevant, et depuis ce moment elles brillent sur leurs poitrines. On leur présenta aussi une somme d'argent. Puis M. Forget qui, quelques instants auparavant avait dit à ses compagnons : “ Mes amis, soyons Zouaves jusqu'au bout, ” ne peut déjà plus dominer son émotion, et au milieu des larmes qui s'échappent de ses yeux, il épanche en ces termes son cœur si vivement impressionné :

« Ah ! mes bien chers amis, je comprends aujourd'hui plus que jamais qu'il y a des choses qui se sentent et ne peuvent se dire. Je comprends qu'il y a des émotions que la langue ne peut exprimer. Non, il ne m'est pas possible de dire tout ce que ressent mon âme en ce moment.

Il me faut donc me contenter de vous remercier tout simplement, mais certes bien cordialement,

du bon témoignage de sympathie affectueux que vous voulez bien nous donner avant notre départ.

Ah ! mes chers amis, j'ai toujours cru au bon cœur des élèves du Collége de Montréal. Oui, et j'en ai eu bien des preuves, et la délicatesse avec laquelle vous en agissez, ce soir, envers nous ; les beaux et nobles sentiments, que vous venez de nous exprimer par un si digne interprête, tout cela ne peut être pour moi *qu'une confirmation* d'une chose déjà prouvée depuis longtemps, je veux dire de la bonne éducation et de la politesse qui vous distinguent. Je vous remercie donc, encore une fois, de tous vos bons sentiments à notre égard. Je vous remercie du don que vous nous faites. C'est le fruit et tout à la fois le gage de votre générosité. Je sais avec quel cœur et quelle libéralité vous donnez toujours.

Vous me dites que vous avez déjà pensé bien des fois aux Zouaves dans vos prières, et que vous ne les oublierez jamais. Je vous en suis bien reconnaissant. Le Zouave Pontifical, ah ! il a bien besoin du secours du ciel. Il ne s'agit pas seulement pour lui d'être un brave et courageux soldat, un soldat prêt à donner volontiers son sang, à vendre chèrement sa vie sur le champ de bataille, mais encore et surtout d'être un excellent chrétien ; et certes, il est plus difficile de bien vivre pour Jésus-Christ que de mourir pour lui.

Vous trouvez du dévouement dans notre démarche et vous semblez l'admirer. Pour moi, mes chers amis, j'estime que s'il y a quelque mérite dans notre départ, c'est le mérite d'accomplir un devoir et rien que cela.

Pie IX, notre Père commun, appelle à son secours un certain nombre de ses enfants. C'est la voix de Dieu qui se fait entendre. Notre saint Evêque fait appel à son tour aux enfants de son diocèse ; c'est encore la voix de Dieu. Dieu lui-même parle au fond de l'âme de quelques-uns et leur dit : « Partez » Et ceux-là, il faut qu'ils partent. C'est un devoir pour eux d'aller à Rome, rendre témoignage à la justice, au droit, à la vérité. C'est un devoir pour eux d'aller combattre pour toutes ces grandes choses, et, s'il le faut, de mourir pour elles.

Le devoir, je le sais, demande le sacrifice. Le sacrifice est une conséquence inévitable du devoir. Ah ! que vous avez eu une bonne et belle pensée de nous faire présent, à chacun, d'une croix. Oui, c'est bien là l'arme avec laquelle nous devons combattre dans la cause dont il s'agit. Si la victoire est dûe au sacrifice, c'est bien assurément dans la cause de Jésus-Christ. Lui, notre chef, n'a pas combattu autrement. Le Zouave Pontifical, qui a conçu un véritable amour pour son devoir, pour la noble et sainte cause qu'il va défendre, doit

accepter de bon cœur toute espèce de sacrifices. Il doit tout sacrifier généreusement pour Jésus-Christ et le triomphe de son Eglise.

Oui, il doit tout sacrifier, non seulement tout son sang, mais encore tout son cœur. La patrie, les lieux qui l'ont vu naître les lieux si pleins de souvenirs de son enfance, de sa jeunesse, ses amis dont la présence lui est si chère, son vieux père, sa tendre mère qu'il ne reverra plus ici-bas, peut-être, il doit tout quitter, il doit tout sacrifier ! Ah ! le sacrifice du cœur ! Mes chers amis, laissons-là ces pensées. Je ferais paraître quelques faiblesses devant vous et se serait indigne d'un Zouave Pontifical.

M. le Directeur, vous avez toujours été bien bon pour nous, pour moi en particulier, permettez-moi de vous renouveler ici, devant toute la communauté, ainsi qu'à tous les autres Messieurs de la maison, l'expression de ma vive reconnaissance pour l'intérêt que vous m'avez toujours porté. Veuillez recevoir mes adieux avec l'hommage de mon respect filial.

Pour vous chers confrères, avec qui j'ai vécu si paisiblement, si joyeusement, agréez aussi mes adieux et mes amitiés les plus affectueuses.

Quand M. Forget eut fini de parler, M. Lamarche, d'une voix émue et les yeux

remplis de larmes, exprima les sentiments de reconnaissance et d'amour dont ils étaient animés, lui et ses deux compagnons, envers leurs maîtres et leurs condisciples, et il termina en disant :

" Ce crucifix qui est devenu pour nous l'emblême de la religion, de l'amitié et du souvenir ; ce crucifix auquel vous avez attaché tous vos cœurs, nous est un gage assuré de votre éternel souvenir."

Les élèves ne répondirent à ces épanchements que par des pleurs. Plusieurs même éclataient en sanglots. C'était le spectacle d'une famille réunie auprès de la tombe qui va se fermer sur un père tendrement aimé.

M. C. Lenoir adressa ensuite aux zouaves quelques paroles comme sait en dire un vrai Prêtre, un Directeur paternel, et il terminait en disant : " Bien chers amis, nous ne vous désirons pas la mort, nous serions si heureux de vous revoir, mais s'il arrivait à quelqu'un d'entre vous de succomber dans la lutte, oh ! que le Collége de Montréal bénirait le Ciel de lui avoir donné un martyr."

Les zouaves répondirent à leur Directeur en se jettant à ses genoux et en lui demandant sa bénédiction. La communauté était vivement touchée et édifiée.

Quand ils se furent relevés, au milieu d'un silence qui avait quelque chose de lugubre et de solennel, les prêtres du Collége, les maîtres et les élèves s'approchèrent tour à tour de ces généreux amis et les embrassèrent affectueusement.

Là, la main dans la main, le cœur pressé sur le cœur, on échangea à l'oreille des souhaits, des paroles et des larmes. Cependant on remarquait sur la figure des Zouaves, à travers l'expression d'une profonde tristesse, une sécurite, un calme et même un épanouissement qui disaient à tous qu'ils avaient fait leur sacrifice de grand cœur.

L'heure du départ était arrivée. *Hilarem datorem diligit Deus*, dit M. Forget, mes amis, s'il vous semble qu'en nous laissant partir vous faites quelque don, quelque sacrifice, faites-les joyeusement ; *Hilarem datorem diligit Deus.* Et il ajouta : "Nous

partons, mais nous nous reverrons. Nous vous donnons tous rendez-vous au ciel, le voulez-vous ?" Tous levèrent la main en signe d'adhésion.

Les voix étaient trop fortement comprimées par le sentiment pour répondre par des acclamations.

En voyant l'attitude de la communauté reconduisant jusqu'à la porte ces chers Zouaves, on s'apercevait qu'elle était sous l'empire de deux sentiments qui se combattaient dans les cœurs : la douleur et la joie. La séparation était cruelle ; mais le motif était glorieux. Mais surtout depuis les dernières paroles de M. Forget, la joie qu'inspirait la vue de leur courage et de leur dévouement, commençait à prédominer dans tous les esprits. Enfin le sacrifice était fait de part et d'autre ; la séparation était consommée ; ils avaient franchi le seuil du Collége de Montréal peut-être pour la dernière fois.

Le Collége Ste. Marie saluait aussi le départ du 1er détachement par les vers sui-

vants; cette pièce est empreinte de finesse et de charme poétique :

AUX ZOUAVES CANADIENS.

Salut, honneur, à la troupe de braves
Qui des saints lieux va garder le rempart !
Salut, triomphe et gloire aux courageux zouaves
Dont nos cœurs palpitants célèbrent le départ !
Le départ ! mais...... c'est déjà la victoire !
Car, pour y parvenir, à ce terrible jour,
N'avez-vous pas, cueillant ici la gloire,
Fils pieux, triomphé du maternel amour !
Douce comme une lyre,
Dans les fibres de vos cœurs
Sa voix glissait en pleurs.
Tel le tendre zéphyre
Dans le chêne plein de vigueur
A l'Aurore soupire
Des accents de douleur :

« Hélas ! vous disait-elle, et qu'a donc fait ta mère,
Enfant, pour l'abreuver de cette coupe amère ?
Que te manquait-il donc, mon fils, auprès de nous,
Pour t'en aller ailleurs chercher un sort plus doux ?
Assis, parmi les tiens, au foyer domestique,
N'avais-tu pas assez de ce trésor antique
De foi, d'honneur, d'orgueil et de simplicité,
Et de noble énergie, et de franche gaieté,
Et de tant de vertus, trésors héréditaires,
Transmis, avec le sang, à leurs fils par nos pères ?

« Ce fleuve, ces forêts, cet air pur, ce beau ciel :
Veux-tu les échanger pour un plus chaud soleil ?
Parle, que te faut-il ? Ebloui par la gloire,
As-tu soif de combats, as-tu soif de victoire ?
Mon fils, attends un peu, bientôt peut-être, hélas !
Ton pays pour lui-même invoquera ton bras.
Jusque-là, cher enfant, reste auprès de ta mère ;
Ferme l'œil et l'oreille à la plage étrangère.
Ah ! toi qui, dès l'enfance, aux soins accoutumés,
Près de nous assidus, sous ce toit embaumé,
Dans la joie as coulé des heures fortunées.
Pourras-tu supporter de si lourdes journées ?
A la dure consigne être toujours soumis,
Sans cesse redouter de traîtres ennemis ?
Après avoir, le jour, manié la carabine,
Passer la nuit à l'air, au pied d'une colline,
Sans avoir d'oreiller que l'humide gazon,
Ni, contre les gros temps, d'abri que l'horizon ;
Enfin le jour, la nuit, n'avoir repos ni trève,
Ni d'autres point d'arrêt que le tranchant du glaive ;
Enfant si délicat, pour ce sublime effort,
Penses-tu, réponds moi, mon fils, être assez fort ?...... »

« Mère, regarde-moi,lis dans mes yeux, écoute :
Un seul mot vas suffir à dissiper ton doute :
Je suis fils des Croisés ; ce que Dieu, pour la foi,
Jadis à fait par eux, mère, il le peut par moi ! »

« Viens m'embrasser, mon fils, et pardonne à la mère
D'avoir osé tenter une vertu si fière.
Pardonne, j'ai voulu que, dans la noble ardeur,
De ton hardi projet tu saches la hauteur.

Maintenant, ô mon fils, à la voix qui t'appelle,
Puisqu'en brave, en héros, tu veux être fidèle,
Puisque, loin de les fuir, tu cherches les labeurs,
Va, pars, et ton retour viendra sécher mes pleurs. »

Je n'ai fait qu'affaiblir, en les rendant publiqnes,
Les sublimes beautés de scènes domestiques ;
Mais pour vous, pour vous tous, braves qui nous quittez,
Cette mère elle existe, elle est à vos côtés :
Cette mère, messieurs,.........soldats, c'est la patrie,
Qui, d'abord triste et froide, aujourd'hui vous convie,
L'Etendard à la main, d'aller lui faire honneur,
Et commence à mêler sa joie à sa douleur.

Mais, si plus d'une mère, en son deuil magnanime,
De la patrie en pleurs offre un type sublime,
Plus d'un père, souvent, n'a dit que quelques mots,
Du cœur d'un grand prélat énergiques échos :

« Va, pars, si Dieu t'appelle. Ah ! si j'avais ton âge,
Nul ne me ravirait ton glorieux partage.
Pour son pays, mon fils, il est beau de mourir ;
Pour la cause de Dieu plus beau d'être martyr !
Quand notre père à tous, jette un cri par le monde,
Ne faut-il pas qu'au moins chaque foyer réponde ?
Réponds pour nous, mon fils, réponds ! et, fier chrétien,
Va dire au monde entier ce qu'est un Canadien. »

Partez-donc, amis, partez !
A l'ombre de vos lauriers
Grandiront vos jeunes frères :
Et, quand vous reviendrez,
Tous vous nous trouverez
Dignes de vous et dignes de vos pères.

Les élèves du Collége des Trois-Rivières, du Collége de St. Hyacinthe, du Collége Masson, du Collége de l'Assomption, du Collége de Nicolet manifestèrent les mêmes sympathies, la même admiration pour leurs condisciples qui quittaient leurs bancs pour aller s'enrôler dans l'armée de Pie IX.

Cet enthousiasme qui s'était emparé de nos maisons d'éducation est bien propre à donner une idée exacte sur la nature du grand mouvement qui agitait le Canada ; car c'est là, dans ces maisons, qu'est renfermée la partie de notre jeunesse la mieux éclairée et la plus chrétienne. Et il n'y avait qu'un feu sacré qui pouvait allumer l'incendie dans ces foyers à la garde de notre clergé.

Nous ne pouvons ici relater toutes les brillantes ovations qui se firent sur tous les points du pays à l'occasion du départ des zouaves ; près de deux cents paroisses du Canada furent représentées dans l'armée pontificale ; toutes estimaient comme un honneur et une gloire de figurer par un de leurs membres dans la sainte croisade ; les

adresses qu'on présentait aux jeunes volontaires du Pape à leur départ exprimaient toutes, outre les vœux et souhaits de parents et d'amis, la joie et la satisfaction.

Les jeunes gens de St. Grégoire, saluant leur jeune ami, Luc Rhéault, au moment où il allait s'embarquer par le chemin de fer, lui disaient : " Il est donc vrai, cher ami, que toi aussi tu pars pour la Ville Eternelle ! Nous l'avons appris avec peine, puisque tu vas nous quitter, toi que nous aimons ; cependant nous éprouvons aussi une joie mêlée d'un sentiment d'orgueil bien légitime, puisqu'en cette occasion il nous est donné d'admirer en toi qui fus notre compagnon d'enfance, un si beau zèle, un si noble dévouement, en un mot des sentiments dignes du cœur le plus généreux et le plus sincèrement chrétien........ "

Les paroissiens de Bécancourt étaient allés, drapeau en tête, jusqu'à la prochaine station du chemin de fer, reconduire leurs jeunes co-paroissiens MM. Beauchène, Lupien et Cormier ; et là, A. O. Désilets, Ecr.,

N. P., leur disait : " A l'occasion de votre départ pour la Ville Eternelle, nous vos parents, vos amis et vos co-paroissiens, avons cru de notre devoir de vous accompagner jusqu'ici, et en faible témoignage des regrets que nous fait éprouver votre éloignement d'au milieu de nous, et en même temps pour vous remercier de l'honneur que vous procurez à la paroisse de Bécancourt, en lui fournissant dans vos personnes trois représentants dans l'armée pontificale et vous féliciter de la noble démarche que vous faites en ce moment en volant au secours de notre Père Commun."

....

Les Catholiques d'Acton Vale après une magnifique démonstration qui avait eu lieu à l'église de la paroisse, firent leurs adieux à leur Zouave partant par le 4me détachement, et entre autres paroles, lui disaient :

..... " Nous sommes tristes mais nous sommes fiers. Si votre absence nous est pénible, l'honneur que vous faites rejaillir sur nous est trop précieux pour ne pas vous

dire: Partez, allez combattre pour la plus noble des causes; soyez notre représentant dans la lutte que soutient le Père Commun des fidèles......"

Les miliciens volontaires de St. Jacques de l'Achigan faisant eux aussi leurs adieux à deux jeunes co-paroissiens partant par le 5me détachement, commençaient leur adresse par ces mots: "Avant votre départ pour Rome, nous croyons qu'il est de notre devoir, en nos qualités de catholiques et de miliciens volontaires, de vous exprimer toute l'admiration que nous avons pour votre dévouement, et les vœux que nous formons pour vous."

....

C'est ainsi que partout on acclamait et on félicitait nos braves jeunes compatriotes qui prenaient le chemin de Rome. Les Evêques dans leurs villes épiscopales les bénissaient, la presse de tout le pays les louangeait, nos frères séparés eux-mêmes les admiraient; tous leur montraient de la considération, de l'intérêt, de l'estime.

Je me trompe, le concert d'éloges et de félicitations à l'adresse des zouaves pontificaux ne fut pas complètement unanime, une voix discordante se fit entendre, celle d'un journal qui s'écrit en français dans cette ville.

Cette feuille voulut nous donner la triste preuve qu'à côté des plus grandes noblesses du cœur, on rencontre en Canada comme ailleurs des bassesses qui ne peuvent se dire. Hélas! fallait-il qu'ici aussi se rencontrassent des intelligences assez abâtardies pour ne pas comprendre l'héroïsme, des âmes assez inertes pour ne pas être éprises du *charme exquis*, comme dit Bossuet, qu'il y a dans un grand devoir, dans le dévouement.

VII

DIX-HUIT FÉVRIER.

Le 18 Février 1868 ! voici une date digne de rentrer dans les éphémérides de notre histoire ; c'est une époque pour l'Eglise du Canada. C'est ce jour-là, que le Canada saluait et fêtait ses cent trente-six enfants, qui, remplis d'esprit de foi et excités par l'amour pour l'Eglise, partaient librement et gaiement pour Rome, faisant à l'avance le sacrifice de leur vie. " Le Souverain " Pontife, avaient-ils dit, le meilleur des " pères, le plus doux des rois, est menacé. " Volons, volons à son secours, et donnons " pour lui notre sang....."

Le Canada avait déjà eu l'occasion de prouver sa foi et son esprit religieux par

de grandes et brillantes démonstrations publiques. On se rappelle ce qui fut fait dans notre pays en 1853 pour accueillir un personnage haut placé dans la hiérarchie ecclésiastique, le Nonce Bédini ; on se rappelle quel beau spectacle offrit l'Eglise du Canada lorsqu'il s'est agi de protester contre le massacre de Castelfidardo et contre l'envahissement du patrimoine de St. Pierre en 1860.—Mais jamais, non jamais fête aussi grandiose, aussi enthousiaste, aussi touchante, ni aussi sublime que celle du 18 Février 1868 n'avait été vue en Canada, et il sera peut-être difficile de jamais la surpasser : musique, poësie, chant, éloquence sacrée se donnèrent rendez-vous pour donner à cette démonstration religieuse un cachet d'immortalité.

C'est la vaste église de Notre-Dame de Montréal, le plus grand temple de l'Amérique, qui fut choisie pour le lieu de la cérémonie ; on travailla pendant trois semaines aux décorations *ad hoc* de l'église ; un goût exquis se révéla dans ces travaux. M. de

Bellefeuille décrit ainsi dans son livre ce qui fut fait dans Notre-Dame pour cette circonstance.

L'autel avait été élevé de plusieurs pieds, de manière à le mettre presqu'au niveau de la première galerie. A cette hauteur, chargé de jets de gaz et de lampes de couleur, l'autel était éblouissant. Au-dessus de la statue de la Ste. Vierge, on lisait ces mots en lettres brillantes : " Vive Pie IX ! " Plus haut, était une couronne du Prince de Galles, avec les plumes emblématiques, représentées en traits de feu. Tout le long des stalles du chœur couraient des jets de gaz, s'élevant de chaque côté de l'autel en deux clochetons élancés, et se terminant, à une élévation de près de cinquante pieds, par des feux représentant les armes du Pape avec la tiare et les clefs. Au-dessus du centre du chœur était suspendue une couronne royale en verdure, ornée de fleurs et d'or, de laquelle pendaient quatre banderolles blanches mêlées de feuillages de sapin. Relevées au milieu de leur course, elles

allaient se rattacher gracieusement aux galleries supérieures du chœur. Auprès de l'autel était suspendue cette sentence en lettres d'or : " *Christum Regem Adoremus Dominantem Gentibus.* "

Au centre de la nef, à l'endroit où se croisent les deux allées, on avait élevé un majestueux trophée, en forme pyramidale, tout chargé de verdures, de drapeaux, d'oriflammes, et du sommet duquel tombaient deux banderolles, sur lesquels étaient écrits ces mots : " *Amour, Fidélité, Dévouement, Générosité.* "

Au haut du trophée, à la place d'honneur et dans l'endroit le plus proéminant, était fixé le drapeau des Zouaves, dont les vives couleurs brillaient sous l'éclat des milliers de lumières qui l'entouraient. A ces pieds on lisait encore cette sentence ; " Vive Pie IX ! " Ce drapeau était peut-être le plus petit de tous ceux qui ornaient la pyramide, cependant il attirait tous les regards, et semblait de beaucoup le plus important. Au-dessus du trophée, était suspendue à la

voûte une couronne royale de laquelle pendaient quatre immenses banderolles de couleurs blanche, rouge et bleue entremêlées. Dans la moitié de leur longeur, elles se relevaient élégamment, et allaient finir à quatre gros piliers du temple, à la hauteur des secondes galeries.

Les bannières et les drapeaux des sociétés religieuses et industrielles, suspendus à chaque colonne tout autour de l'église, les fleurs, les oriflammes, les verdures, gracieusement disposées sur l'autel au milieu des flots de lumière, complètaient l'ornementation, et donnaient vraiment à l'immense basilique un aspect de fête.

Plusieurs jours d'avance il fut distribué dans Montréal, par les soins du comité, un livret renfermant le programme de la démonstration : la population était impatiente de voir arriver ce jour qui promettait de si touchantes émotions. Durant toute la journée du 18, des milliers de personnes prévoyant qu'il serait impossible d'avoir place dans l'enceinte de l'église pour

la cérémonie, vinrent visiter les décors. A cinq heures on fit vider l'église, et les portes furent fermées. Dès ce moment une foule considérable allant toujours grossissant stationna sur la place, impatiente de s'emparer des places pour la soirée. A six heures l'église fut ouverte, et depuis ce moment les douze portes du temple ne cessèrent, jusqu'à huit heures, de laisser couler un torrent de peuple qui semblait ne devoir jamais tarir ; au delà de quinze mille personnes se pressaient déjà dans les nefs et les galeries. Il était huit heures lorsque les zouaves entrèrent, quatre par quatre, précédés du corps de musique des *Chasseurs Canadiens* et suivis des officiers de l'Association St. Jean-Baptiste et toutes les sociétés de bienfaisance et littéraires. A leur arrivée, l'immense assemblée se leva en signe de respect ; on aurait voulu saluer leur apparition par les vivats les plus chaleureux, mais on était retenu par la sainteté du lieu ; ils s'avancèrent par la grande allée jusqu'à la balustrade où ils se formèrent en deux lignes parallèles aux

degrés du sanctuaire. Immédiatement après la rentrée de nos jeunes volontaires, déboucha par la porte latérale du côté de l'épitre, et non sans beaucoup de peine, le long défilé du clergé : plus de deux cents prêtres de tous les diocèses de la Province suivis de Mgr. de Montréal et de Mgr. d'Anthédon, depuis évêque des Trois-Rivières, montèrent au sanctuaire. Alors commença l'exécution du programme de la soirée ; nous croyons devoir le donner ici en entier en faisant d'abord remarquer que le chœur et l'orchestre étaient composés de près de trois cents exécutants choisis parmi les professeurs de musique et les meilleurs musiciens et chantres de la Cité de Montréal.

PROGRAMME.

1.—*Refrain d'Italie :* Symphonie pour Musique Militaire.
BANDE HARDY.

2.—*Grande Marche du Sacre,* tirée du Prophète. MEYERBEER
ORGUE ET ORCHESTRE.

3.—*Veni Creator* .... LAMBILLOTTE
Chœur avec accompagnement d'Orchestre.

4.—Ouverture : *Italiana in Algeri* .... ROSSINI
ORGUE ET ORCHESTRE.

5.—*Le Pape-Roi,* ou l'Univers Catholique......... G. SMITH
Chœur, avec Soli et Duo,—Accompagnement d'Orchestre.

DISCOURS.

6.—Ouverture : *Tancredi* .... Rossini
ORGUE ET ORCHESTRE.

7.—*Hymne à Pie IX* .... Rossini
Chœur avec accompagnement d'Orchestre.

8.—*Sanctus et Benedictus* .... Rolle
Chœur avec accompagnement d'Orchestre.

9.—*Marche de Mentana* .... Tassali
BANDE HARDY.

10.—*Tu es Petrus* .... Desvignes
Chœur avec accompagnement d'Orchestre.

11.—*Ave Maria* .... O. Martel
Solo et Chœur, avec accompagnement d'Orchestre.

12.—*Tantum Ergo* .... Lambillotte
Chœur avec accompagnement d'Orchestre.

13.—*Laudate Dominum* .... Plain-Chant
CHŒUR ET ORGUE.

14.—*Grande Marche de la Victoire* .... Vico
BANDE HARDY.

Jamais foule aussi considérable n'avait été noyée dans des flots de lumière aussi brillants, jamais musique aussi entraînante n'était venue donner un tel avant-goût du ciel. Montréal n'oubliera jamais cette fête qui n'a pas encore eu son égale. Le discours de circonstance fut donné par Mgr. Laflèche au moment indiqué par le programme, et

en fut, à tous égards, le point le plus important. Sa Grandeur sut trouver dans son cœur de missionnaire et d'évêque, dans son patriotisme si bien connu, dans son grand amour pour l'Eglise un morceau d'éloquence qui sera à jamais comme un chef-d'œuvre dans les annales de la tribune sacrée Canadienne. " l'Eglise est une société militante, tout chrétien est un soldat " : tel fut le thême que Sa Grandeur développa en déroulant l'histoire des luttes de l'Eglise. Comme ce morceau d'éloquence sacrée vaut à lui seul plusieurs volumes tel que celui que nous entreprenons, nous n'osons pas le faire entrer ici dans toutes ses parties : les pierres précieuses doivent être placées dans un écrin digne d'elles. Nous ne citerons donc ici que les derniers mots de Mgr. Laflèche à l'adresse des Zouaves :

« Partez, maintenant, soldats du Christ et de la vérité, partez. Allez jusqu'à Rome, sur ce théâtre des grands événements de l'histoire, sur ce sol arrosé du sang des saints, dans cette ville dont le nom rappelle l'éternité. Allez-y défendre notre

Père attaqué, notre Mère outragée, nos frères dépouillés et trahis. Allez prendre dans la milice sacrée du Pontife la place que le Canada doit revendiquer au milieu des nations. Allez porter aux Italiens l'écho de la voix de Pierre et de Paul parvenue jusq'ici, *et in fines orbis terræ verba eorum*, et leur demander ce qu'ils veulent faire de la foi catholique. Dites-leur que les confins de l'univers se soulèvent d'indignation à la vue de leur ingratitude, et qu'ils réclament impérieusement, au centre du monde, le petit coin de terre que la divine Providence avait donné au Vicaire de Jésus-Christ pour faire rayonner de là sur eux la lumière et la vie. Dites aussi à la vieille Europe, par vos actes plus encore que par vos paroles, que si par impossible elle n'a plus de place chez elle pour l'Epouse de Jésus-Christ qui l'a formée, nourrie et sauvée, il y en a en ces lieux ; dites combien nous serions heureux de recevoir sur nos bords son auguste Chef, et de lui offrir, dans son exil, sur le sol hospitalier du Nouveau-Monde, l'air, l'espace et la liberté ! O sainte Eglise de Dieu, il est pénible, il est cruel pour vous d'être méconnue et attaquée par des fils ingrats et barbares, mais qu'il est doux pour nous d'avoir à vous défendre ! Vous nous avez donné la croix que nous adorons, vos missionnaires nous l'ont apportée pour notre salut à travers les mers et les dangers ;

nous vous envoyons avec bonheur aujourd'hui notre épée pour votre soutien, l'épée du soldat des Chaudières, de Carillon, de Châteauguay. Cette épée est inconnue du vieux monde qui ne l'a jamais rencontrée, mais vous, Eglise de Dieu, qui voyez au fonds des forêts et jusqu'aux extrémités du monde, vous la connaissez ; d'ailleurs, c'est vous-même qui la dirigiez et lui donniez sa force. Puissiez-vous la soutenir encore ! Quelqu'en soit la valeur, elle est néanmoins sans souillure et digne de servir votre cause sacrée. Nos fils vous la porteront telle que nous l'ont donnée nos pères, ils vous la porteront aussi au milieu des mers et des dangers. Quel est celui d'entre vous jeunes Canadiens, qui, dans cette noble mission, ne fut heureux de verser son sang. En nous rappelant combien l'Eglise en a répandu pour nous sur cette terre, il n'y a pas un seul, j'en suis persuadé, qui ne regardât comme une faveur insigne de répandre là-bas le sien afin d'acquitter au moins l'intérêt de notre dette. O soldats chrétiens ! fut il jamais une cause plus belle, plus grande, plus sainte ! On a tiré l'épée pour soutenir l'injustice et propager l'erreur, vous la tirerez pour défendre le droit et la vérité ; on l'a fait par avarice et par orgueil, vous le ferez par reconnaissance et par abnégation, on s'est servi de la force pour pervertir et renverser, vous vous en servirez pour guérir et conserver ; enfin on a

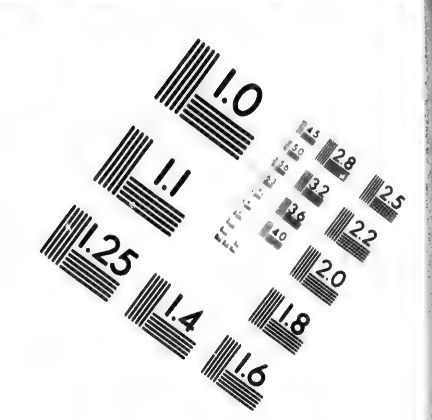
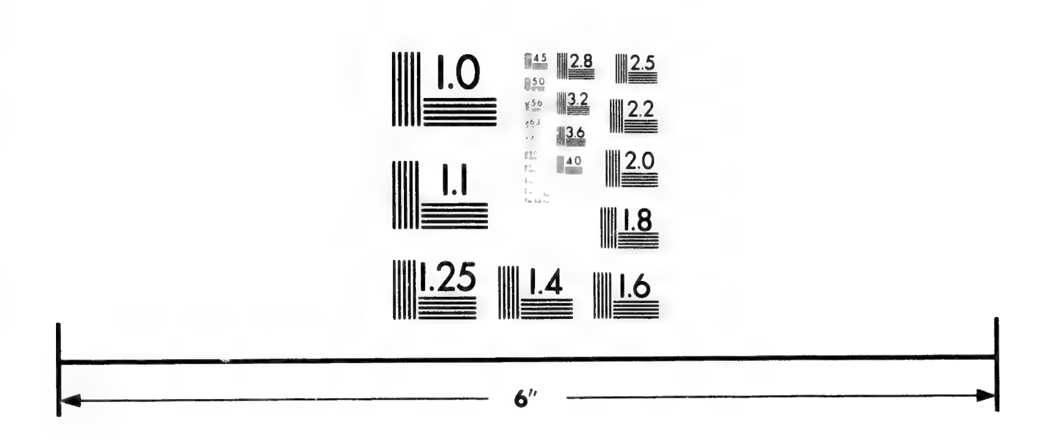
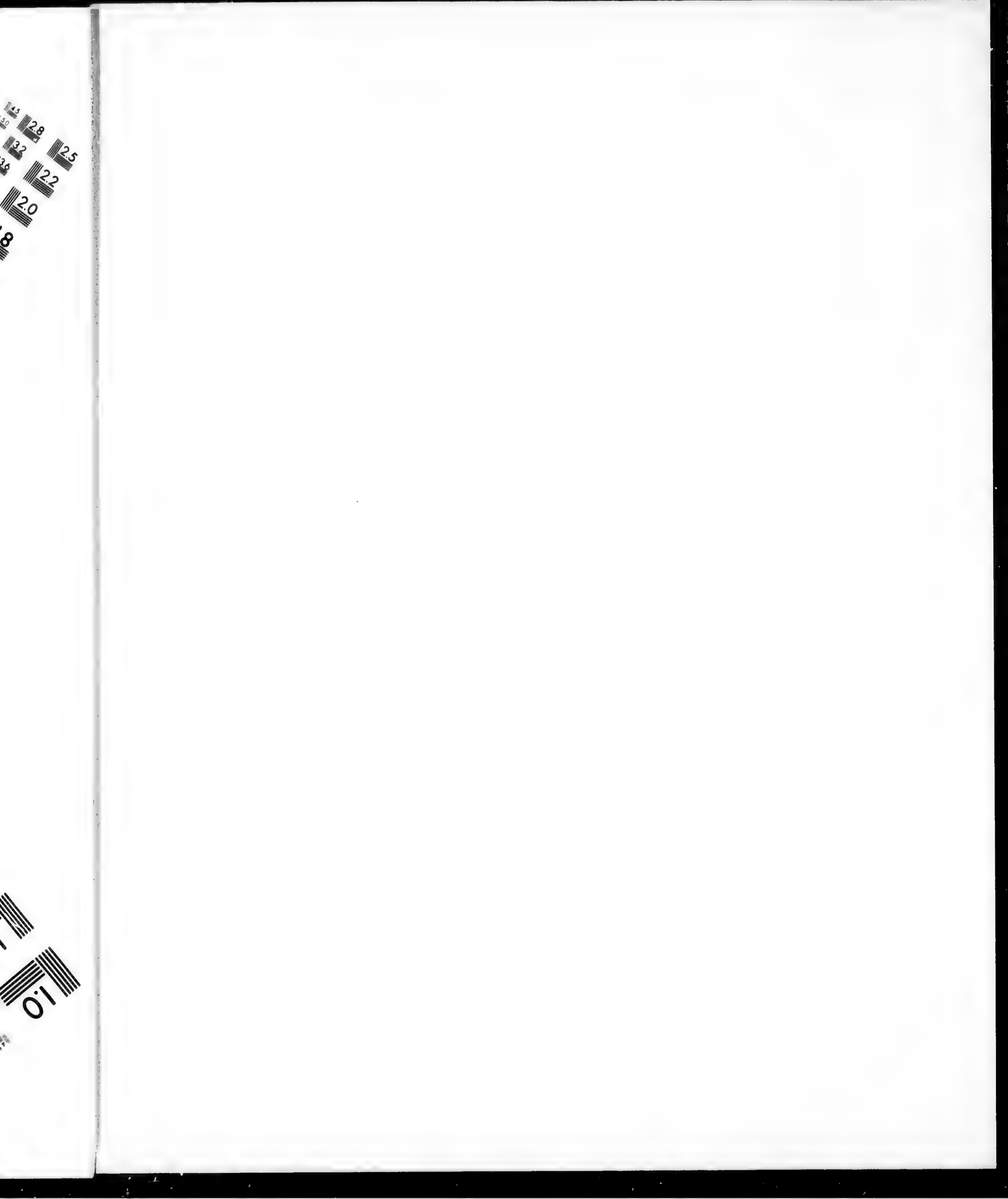


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





constamment combattu pour des intérêts vils et terrestres, vous combattrez pour des intérêts spirituels et célestes. La cause du St. Père, c'est la cause du faible, c'est la cause de la vertu, c'est la cause de la justice, la cause de la propriété, du pouvoir et de la vraie liberté, la cause des âmes, des temps et des lieux, la cause de la société, de la Religion et de Dieu même, enfin la cause de tous et de tout. *Estote fortes in bello et pugnate cum antiquo serpente et accipietis regnum æternum.* « Soyez forts et courageux dans la guerre, combattez contre l'ancien serpent et vous obtiendrez un royaume éternel. »

Au moment indiqué par le programme, eut lieu la bénédiction du drapeau, et sa transmission aux Zouaves par Mgr de Montréal. Cette cérémonie, dit M. de Bellefeuille, par sa nouveauté et par sa solennité impressionna l'auditoire, et il y eut un moment où l'assemblée parut comme électrisée au son des fortes voix des Zouaves répondant à l'appel que leur fit, au nom de la religion et de la patrie, le vénérable évêque de Montréal.

Nous avons déjà dit que le drapeau avait été fixé à la place proéminente, sur le

trophée qui ornait le centre de la nef. Au moment prévu sur le programme, M. l'abbé Roussellot, curé de Notre-Dame, en qualité de donateur de cette insigne, alla lui-même, accompagné des membres du Comité Canadien des Zouaves Pontificaux et de l'aumônier du premier détachement des Zouaves, M. l'abbé Edmond Moreau, prendre le drapeau au trophée, et le porta triomphalement jusqu'au chœur. Il le tint dans ses mains pendant la bénédiction, ayant à sa droite M. Olivier Berthelet, président du Comité Canadien des Zouaves Pontificaux, et à sa gauche M. C. A. Leblanc, président de l'Association St. Jean-Baptiste, société nationale des Canadiens Français. La religion et la patrie s'unissaient donc, en vérité, pour bénir ce drapeau qu'elles allaient confier aux plus nobles comme aux plus dévoués de leurs enfants.

Après la bénédiction et avant de remettre le drapeau entre les mains des Zouaves, Mgr. de Montréal prononça l'allocution suivante :

Braves jeunes gens,

Voici l'étendard sous lequel vous allez vous rendre à Rome, pour offrir vos services à Notre Saint Père le Pape. Il vient d'être béni par l'Eglise qui a, dans ses livres lithurgiques, une belle et touchante prière pour consacrer les drapeaux sous lesquels ses enfants marchent au combat, avec l'espérance de remporter la victoire, par la puissance du Dieu des armées. Il a été béni dans l'Eglise de son Auguste Mère, la glorieuse Vierge Marie, dont le nom est saint et terrible dans les combats. Il a été béni dans cette immense assemblée et au milieu de toutes les plus splendides démonstrations de foi et de religion. Il a été béni à la demande du peuple canadien, représenté par le Comité des Zouaves, afin que vous ayez un signe éclatant pour vous rallier et vous reconnaître, en tous lieux, sur terre et sur mer. Il a été béni pour que, par la grâce attachée à ce glorieux étendard, vous soyez toujours et partout dignes de porter le nom canadien auquel sont attachées la foi et la bravoure de nos pères.

Voulez-vous, braves enfants de la religion et de la patrie, prendre l'engagement d'honneur de ne jamais rien faire, pendant la noble excursion que vous allez commencer, qui puisse imprimer quelques taches à cette divine religion et à cette aima-

ble patrie, dont vous êtes chargés de faire l'ornement et la gloire aux yeux des nations étrangères !

A cette appel, les Zouaves, ensemble et en levant la main droite vers le drapeau, répondirent à haute voix : *Nous le jurons !*

Cette scène solennelle et inattendue produisit sur l'assemblée l'effet d'une commotion électrique ; un courant et comme un frisson d'enthousiasme parcourut les rangs serrés de l'immense auditoire, en même temps qu'on entendait dans diverses parties de l'église des sanglots étouffés : c'étaient les mères, les sœurs des Zouaves qui payaient ce tribut à la nature, et laissaient percer les sentiments de tristesse, mêlés de fierté, dont leurs cœurs surabondaient.

Aussitôt après le serment des Zouaves, Mgr. de Montréal prit le drapeau des mains de M. le Curé, et le remit au capitaine Joseph Taillefer, du diocèse de Montréal, commandant des Zouaves pour la circonstance. "

La bénédiction du St. Sacrement avait

été donnée, la grande démonstration était finie, il était déjà onze heures et la foule demeurait silencieuse dans l'église, se sentant comme attachée au lieu saint par la présence des Zouaves ; ce ne fut que lorsque ceux-ci se mirent en mouvement, leur drapeau et la musique des *Chasseurs* en tête, que les flots de ce peuple, voulant admirer le défilé des jeunes braves qui venaient d'être l'objet d'une si importante manifestation, commencèrent à s'écouler. Les Zouaves eurent toutes les difficultés du monde à se frayer un passage sur la " Place d'Armes " et la Rue St. Jacques pour se rendre à l'Institut-Canadien-Français ; on se précipitait sur eux pour les embrasser, leur presser les mains. " Honneur aux Zouaves ! ! " criait-on, " Hourra pour les vaillants défenseurs de l'Eglise ! ! " " Vive Pie IX, vive le Pape-Roi ! ! " criaient d'autres.

Avant qu'on se dispersât, M. Taillefer, sur l'invitation du Président du Comité, adressa à la foule quelques mots dont voici

les derniers ; " Ce drapeau, messieurs, dont
" vous venez de nous gratifier, nous vous
" promettons de le rapporter sans tache, et
" s'il ne revoit pas le Canada, c'est qu'il
" aura servi de linceuil au dernier d'entre
" nous. "

Puisqu'on reconnaît les hommes au style, ces paroles nous disent ce qu'étaient les Zouaves.

qu

la
lo
l'e
q
re

VII

LES JOURS DU DÉPART.

Monsieur l'curé j'viens vous faire
En partant mes adieux,
Si quelque militaire
V'nait vous dire en ces lieux,
Qu'il a vu mourir Pierre
Pour son Pape et sa foi,
N'en dites rien à ma mère
Et priez Dieu pour moi.

C'est un grand bonheur pour un père que de pouvoir admirer son enfant.

Ah jeunes gens ! vous mettiez la joie et la fierté dans les cœurs de vos parents lorsque vous attiriez sur vous les regards, l'estime et les applaudissements de tout ce que le Canada possédait de chrétien et de respectable.

Mais hélas plus vous aviez paru beaux et

admirables, plus votre départ était cruel, plus la séparation était poignante, plus votre éloignement paraissait regrettable.

Lorsqu'un jeune lévite se consacre a Dieu en vue d'aller porter au loin chez les barbares le flambeau de la foi, c'est un grand bonheur pour une mère et un père chrétiens d'être témoins des serments de leur enfant et de le voir monter au sacerdoce pour aller courir au martyre ; mais le lendemain de ces noces saintes, le jour où le jeune missionnaire va s'embarquer sur le vaisseau qui doit le porter au-delà des mers, ce sont d'autres sentiments qui s'emparent des cœurs ; ce jour est moins radieux, les larmes qui coulent sont plus amères.

Tel fut le lendemain de la grande fête que nous avons essayé de décrire dans les pages précédantes.

Ah ! qui pourrait dire les scènes touchantes, les larmes brûlantes, les baisers si tendres dont en ce jour fut témoin l'intérieur des familles qui donnaient à l'Eglise un ou deux défenseurs ?

—“ Prends ce scapulaire que j'ai travaillé “ de mes mains, disait en pleurant une “ sœur à son frère ; garde le bien sur ton “ cœur en souvenir de moi et de la Vierge “ Marie. ”

—“ Cette médaille, disait une mère à son “ cher enfant, me fut donnée le jour de ma “ première communion, elle m'a toujours “ porté bonheur ; elle a été bénite par M. “ le Curé et elle l'est en ce moment par “ les larmes de ta mère, je ne puis rien te “ donner de plus précieux ; conserve la bien, “ et Marie Immaculée te protégera.” Puis lui passant le cordon au cou, elle étreignait avec une espèce de convulsion ce fruit de ses entrailles qu'elle offrait à Dieu.

Un ami venait presser pour la dernière fois la main de son ami ; il lui apportait sa photographie en lui disant : “ Souviens-toi de moi aux pieds du St. Père, et sur le champ de bataille ; si tu échappes aux balles ennemies une première année, j'irai te rejoindre ; si tu tombes j'irai prendre ta place.

Ce tribut que les familles étaient obligées de payer à la nature, la patrie, elle aussi, n'en fut pas exempte ; elle savait, la patrie, que c'étaient ses meilleurs enfants qui partaient ; en eux elle voyait s'éloigner des soutiens dévoués et fidèles ; elle savait que toujours les plus grands et plus vrais patriotes furent les plus excellents chrétiens ; que les chevaliers sans peur furent toujours les chevaliers sans reproche.

Aussi la nation voulut assister au départ de ses enfants : trente mille personnes encombraient les abords de la gare du chemin de fer plus d'une heure avant que nos zouaves fussent sortis de la cathédrale où ils étaient allés recevoir les dernières bénédictions et les dernières paroles de l'Evêque de Montréal, avant de s'embarquer.

Cette foule à travers laquelle nos zouaves ne pouvaient qu'avec grande peine se frayer un passage était profondément émue ; ce n'étaient plus des cris de joie qui s'élevaient ; c'étaient les accents de l'adieu. C'est avec des larmes dans la voix que ces

milliers criaient : “ Bon voyage ! bonne chance ! ! adieu, adieu ! ! ! ” Plus d'un père, plus d'une mère auraient voulu embrasser une dernière fois leur enfant, plus d'un frère auraient voulu sauter au cou de leur frère, plus d'un ami auraient voulu donner une dernière poignée de main à leur ami, mais le flot impitoyable de peuple ne leur permettait pas d'arriver à celui qu'ils cherchaient du cœur et des yeux ; on avait beau supplier, crier, se débattre, impossible de fendre les masses ; ce n'était plus le tour du sang c'était celui de la patrie.

Chose admirable, pendant que les sanglots étouffaient toutes les voix de ce peuple, tandis que les larmes des parents coulaient abondantes, les zouaves, eux, donnaient des poignées de main, saluaient à droite, à gauche avec gaieté de cœur et avec un visage riant.

“ Aie bien soin de maman, disait l'un,
“ dans deux ans je veux lui apporter des
“ lauriers pour lui faire un lit.”

“ Ah ça, disait un autre, priez bien fort

“ pour que nous ayions la chance de ren-
“ contrer, par là, de ces animaux qui s'ap-
“ pellent *Garibaldiens ;* je vous promets
“ que nous leur ferons la chasse à la cana-
“ dienne.”

“ Rappelle-toi mon vieux que tu m'as
“ promis de m'écrire, disait un troisième ;
“ n'oublie pas de me donner des nouvelles
“ de la maison.... tu sais.... et puis si tu as
“ besoin de bottes fait le moi savoir, je
“ t'enverrai de la peau de brigand italien.”

“ Ne pleure donc pas, cher vieux père,
“ il ne peut rien m'arriver de pire que de
“ revenir ; et alors nous trouverons bien le
“ moyen de nous consoler.”

C'est ainsi que nos zouaves répondaient aux sanglots de leurs parents, de leurs amis : “ Si nous avons le cœur gros, au moins l'œil est sec, disait l'un d'entre eux en entrant dans les wagons.”

Un quart d'heure avant le départ du train, c'est-à-dire à $3\frac{1}{4}$ heures de l'après-midi, toutes les cloches de la ville sonnant à grandes volées, annonçaient à ceux qui

avaient été forcés de rester dans leurs maisons, que nos croisés allaient nous quitter, et semblaient demander au nom de l'Eglise une dernière prière pour eux.

Partez, partez jeunes amis, vaillants chrétiens, chevaliers d'un autre âge ; partez ! et allez dire au monde entier ce qu'il y a de grandeur, d'héroïsme et vraie sainteté dans le Canada ; allez dire au bon et grand Pontife Pie IX qu'à l'extrémité du monde il y a une nation petite par le nombre mais grande par le courage et sa foi, prête à se sacrifier pour sa cause sacrée ; allez jeter l'étonnement chez ces vieux peuples qui ne connaissent plus le sublime dévouement que par leurs légendes et qui commençaient à croire que les temps de la chevalerie étaient passés pour ne plus revenir ; allez nous révéler à l'univers, promenant de pays en pays votre drapeau et répétant partout votre si belle devise écrite pour la première fois avec le sang d'un martyr : " *Aime Dieu et va ton chemin.*"

Il est trois heures et demi, la cloche

donne le signal définitif du départ, la vapeur met le train en mouvement, les derniers saluts se font de part et d'autre ; c'est aux cris de " Vive le Pape ! ! " " Vive Pie IX ! ! " que les derniers adieux se traduisent ; puis tout à coup on entend sortir des poitrines de nos cent trente-six croisés leur prière à la Vierge Marie qu'ils lui adressent en chantant l'*Ave maris stella*.

Déjà les échos avaient fini d'apporter les accents pieux de ces braves ; déjà la longue traînée de voitures avaient disparu aux regards, et la multitude surmontée par les émotions, n'avait pas encore pensé à s'écouler ; la majestueuse sonnerie de toutes les cloches de la cité, dernier écho de ces émouvantes acclamations, était seule à se faire entendre et semblait avoir perdu ses notes joyeuses pour se mettre à l'unisson des cœurs.

Le convoi, avant de quitter le pays, avait à traverser une ville canadienne catholique ; les préparatifs y avaient été faits pour une brillante démonstration au passage des

Zouaves. Les Catholiques de St. Jean avaient compris combien il était convenable qu'à la dernière étape sur le sol de la patrie, les croisés canadiens reçussent une dernière expression des sympathies de leurs compatriotes.

A l'arrivée du train, la population de la ville de St. Jean était rendue à la gare, les bannières des sociétés flottaient au vent, la musique de la ville fesait entendre ses fanfares. Les Zouaves sortirent leur drapeau et entendirent avec émotion les cordiales paroles que leur adressait la ville par la bouche d'un de ses avocats distingués. " Vive Pie IX ! Vive le Pape-Roi ! ! " cria-t-on avec enthousiasme de part et d'autre. Les drapeaux s'entre-saluèrent et quelques minutes après le convoi avait franchi la frontière.

Ce détachement de cent trente-cinq volontaires, qui semblait devoir être l'unique contingent que le Canada enverrait au Souverain Pontife, fut suivi de six autres détachements.

Le second quittait Montréal environ trois mois après le départ du premier, le 14 mai. Ce contingent ne fut que de vingt-deux volontaires.

Le troisième détachement de vingt-huit suivait le second à quinze jours de distance ; il quitta Montréal le 23 mai.

Le quatrième détachement de quarante-huit volontaires, laissait Montréal le 25 juin.

Le cinquième détachement de quatre-vingt-quinze hommes partait le 30 septembre de l'année suivante.

Le sixième de trente-huit partait le 18 août 1870.

Le septième et dernier qui fut forcé de rebrousser chemin en France, quitta Montréal le 1er septembre de la même année ; ce détachement était composé de cent quinze hommes.

Si à ces chiffres on ajoute les vingt-quatre partis en dehors des détachements, on aura le joli total de cinq cent cinq volontaires qui ont fait partie de la croisade canadienne.

Nous n'oublions pas de faire entrer dans ce calcul le premier qui alla prendre du service dans le régiment des Zouaves longtemps avant les autres, même avant M. Murray ; nous voulons parler de M. B. A. Testard de Montigny, avocat de cette ville, qui partit pour Rome vers la fin de 1860 presque aussitôt après Castelfidardo. Quel courage, quelle grandeur d'âme ne fallait-il pas pour aller se faire soldat du Pape à cette époque ! !

M. de Montigny qui passa dix-huit mois dans le régiment des Zouaves, y laissa le plus beau souvenir qui était encore tout vivant ces années dernières.

Ce que nous avons dit des sympathies et des démonstrations qui eurent lieu à l'occasion du premier détachement nous pourrions le dire pour les autres. Si les ovations furent moins brillantes à Montréal, lieu de départ, elles ne l'étaient pas moins dans les autres villes et paroisses d'où partaient des zouaves. Le premier enthousiasme ne se ralentit pas, et certainement qu'au mois d'août

1870, l'ardeur n'était pas moins grande, si non plus, qu'au commencement de l'année 1868.

Depuis janvier 1868 jusqu'au mois de septembre 1870 pas moins de douze cents jeunes gens firent leur application régulière au Comité Canadien des Zouaves Pontificaux, tous apportant ou offrant les garanties et certificats exigés. Ces chiffres parlent bien haut et disent mieux que toutes les plus belles paroles, jusqu'à quel point fut populaire et général ce grand mouvement des Zouaves ; et quelque chose qui fait voir que cet élan était purement religieux, c'est que lorsqu'au commencement de 1870, notre gouvernement fit appel à la jeunesse canadienne pour une expédition militaire qui n'était guère nationale et point du tout religieuse, on fut surpris du très petit nombre de Canadiens qui s'offrirent. Il n'y a pas à s'y méprendre, c'est la foi et la foi seule qui poussait notre jeunesse à l'enrôlement pontifical ; si c'eût été goût d'aventures ou simple goût pour la vie mili-

taire, ce même goût l'aurait poussée tout aussi bien, sinon plus fortement encore, vers la Rivière-Rouge.

D'après ceci n'allons pas conclure cependant que l'amour de la religion ne va pas de pair avec l'amour de la patrie ; oh non ! les quatre-vingt-dix Zouaves du premier détachement qui revinrent au Canada après leurs deux ans de service à Rome, n'hésitèrent pas, en arrivant, à s'offrir en corps au gouvernement pour aller défendre nos frontières contre les féniens, comme s'offrirent, après la prise de Rome, leurs camarades français pour combattre contre les Prussiens. On n'a jamais vu un vrai catholique n'être point un vrai patriote, et si le soldat français, dans la guerre actuelle semble avoir forfait à l'antique bravoure gauloise, c'est qu'aussi il a forfait à sa foi.

L'autel de la patrie est voisin de celui de Dieu, et il n'y a guère que celui qui sache offrir son sacrifice sur l'autel de son Dieu, qui sache aussi l'offrir sur l'autel de sa patrie.

I
s
i
q
r

v
a
é
p
fi
d
b
m

IX

COMMENT ON SE PRÉPARAIT AU VOYAGE DE ROME

Quoique nous ayions déjà vu quels étaient les sentiments qui animaient notre jeunesse s'ébranlant pour voler à Rome, il ne sera pas inutile de s'arrêter un instant sur tout ce qui fut fait pour que l'expédition fût vraiment chrétienne et catholique.

Croisés, tel est le nom qu'on a donné aux volontaires pontificaux ; martyrs ! c'est ainsi qu'on a appelé et considéré ceux qui étaient tombés et ceux qui allaient mourir pour la cause du Pape ; or ces noms signifient de grandes choses. Il est vrai que dans notre siècle de confusion et de trouble, beaucoup de mots ont changé de sens ; le mot martyr a été profané par les révolu-

tionnaires qui l'appliquent sans pudeur aux plus grands scélérats, depuis Marat et Robespierre, martyrs de leur amour du peuple, jusqu'aux Garibaldi, Tognetti, etc, martyrs de l'idée Italienne. A côté des impies sont souvent des honnêtes gens qui abusent aussi des noms les plus sacrés et les avilissent en les prodiguant ; il suffit de la plus vulgaire dévotion pour être déclaré saint de son vivant, et à leurs yeux l'on ne peut souffrir la moindre contradiction pour une cause juste sans se sentir écrasé du nom de martyr. Ce n'est pas en ce sens abaissé qu'il faut entendre les grands noms qui ont été donnés depuis dix ans aux défenseurs des droits de l'Eglise ; dans le sens rigoureusement catholique du mot, le martyr est le chrétien qui donne librement et volontairement à la vérité et pour Dieu le témoignage de son sang ; or mourir pour le Pape c'est mourir pour l'Eglise, mourir pour l'Eglise c'est mourir pour Dieu. Ah ! les victimes de Castelfidardo en 1860, les morts de Mentana en 1867, ceux tombés sur les remparts de

Rome en 1870, étaient donc vraiment des martyrs, et sans aucun doute, de prime saut ils se sont élancés de la poudre du champ de bataille et de la couche sanglante de l'hôpital dans la joie du paradis.

C'est ainsi que l'ont entendu et le saint Pape Pie IX et tous les évêques du monde entier, dans les paroles magnifiques qu'ils ont répandues sur la tombe de ces héroïques jeunes gens ; paroles où l'accent du triomphe domine celui de la tristesse et du regret.

Les Zouaves Canadiens, en partant pour Rome, comprenaient quelle grande et sainte mission ils allaient remplir, quelle récompense était réservée à leur sacrifice s'il était consommé ; aussi apportèrent-ils toutes les précautions chrétiennes, employèrent-ils tous les moyens fournis par la religion pour bien remplir l'une et mériter l'autre.

Dans chaque paroisse les Zouaves qui se préparaient à partir étaient l'objet des prières des fidèles ; les évêques avaient attiré l'attention de leurs diocésains respec-

tifs sur l'entreprise ; les curés dans leurs paroisses sollicitaient des prières ; les Zouaves eux-mêmes ne croyaient pas se préparer assez bien pour l'accomplissement de leur mission ; quelques jours de retraite, la Ste. Communion, la Consécration à la Ste. Vierge, l'agrégation à l'Archiconfrérie, furent des actes qu'aucun ne voulut négliger ; puis il fallait voir avec quel soin ils se munissaient de médailles, de chapelets, de croix, d'objets de piété de toutes sortes. —" Voici deux piastres, M. le Curé, que je " vous laisse en partant ; vous voudrez bien " dire des messes à mon intention. "— —" Quelle grâce désires-tu obtenir avant toute autre ?"—" Que je demeure en état de " grâces. "

Une sœur laissait dans la main de son frère quelques chelins, fruit de ses épargnes : —" Ce sera pour tes menus besoins, " petit frère. " — " Puisque tu veux me " donner cet argent, fais brûler pour moi " des cierges devant la statue de la " Vierge "—" Mais petit frère, tu pourrais

" bien te trouver dans quelque besoin " extrême où cet argent te serait d'un grand " secours; garde le pour toi. "—" Le Zouave " est comme le chevalier du moyen-âge ; " tout pour Dieu et sa Dame ; ma Dame " à moi c'est la Très-Sainte Vierge, et " sa protection me vaudra bien les quel- " ques écus que tu m'offres. "

—" Mon ami, disait un collégien à son con- " disciple qu'il quittait, nous nous sommes " promis de ne jamais nous oublier, promet- " tons-nous de nous réunir tous les jours " dans le sacré cœur de Marie, en récitant " tous les soirs, l'un pour l'autre, le *Souvenez- " vous*."

C'est après avoir pris toutes les précautions chrétiennes, c'est après s'être mis sous la garde de Marie, c'est après s'être muni du pain des forts que le Zouave Canadien partait pour la Ville Eternelle plein d'ardeur, de courage et de joie. Il avait bien raison le jeune poëte qui, s'adressant à la mère qui voyait partir son fils, lui disait :

Eh ! que crains-tu pour lui
Sur la rive étrangère ?
Dieu sera son appui,
Il te le rendra, mère !
Oui ce Dieu Tout-Puissant
De ton fils innocent
Gardera la faiblesse. (1)

C'est toujours du pied des autels que les volontaires Canadiens se levaient pour se rendre immédiatement à la gare du chemin de fer où ils devaient s'embarquer ; les sept détachements furent tous fidèles à se rendre à la cathédrale, une demie heure avant le moment de départ de Montréal. Là on recevait les bénédictions du Dieu de l'Eucharistie ; on y laissait une dernière promesse à l'autel de l'Archiconfrérie ; on y récitait la belle prière lithurgique pour les voyageurs, dite " l'Itinéraire, " puis après cela : " En avant le Zouave ! comme il le disait " lui-même ; nous n'avons plus rien à " appréhender si ce n'est de ne pas trouver " la chance d'offrir notre vie à Pie IX. "

(1) *Poësie* « Les Zouaves Canadiens » par Ls. Alph. Nolin, du Séminaire de Ste. Thérèse.

Le vénérable Evêque de Montréal ne manqua jamais l'occasion de leur donner un dernier avis à leur départ, Nos Seigneurs Laflèche, Pinsonnault, Taché et Grandin furent eux aussi heureux d'adresser la parole soit à l'un soit à l'autre des détachement quittant Montréal.

Tous les détachements eurent comme aumôniers un ou deux prêtres, qui étaient les directeurs de l'expédition du Canada à Rome ; l'aumônier se choisissait parmi les volontaires un sous-chef qui prenait le titre de commandant du détachement, et qui faisait exécuter plus ou moins militairement, le long de la route, les mesures nécessaires, et pour le bon ordre et pour la plus grande sûreté des voyageurs.

b
d
o
é
m
c
n
v
si

DEUXIEME PARTIE

A L'ETRANGER

I

COMMENT ON A JUGÉ LE MOUVEMENT AUX ÉTATS-UNIS.

Le beau, le grand s'affirme partout.

Il aurait semblé, à prime abord, que nos bons voisins les Américains, peu soucieux de tout ce qui ne rapporte pas cinquante ou cent pour cent, sans cesse occupés à épier les mouvements de la bourse, entièrement absorbés par les soins d'entreprises commerciales, de spéculations de toute sorte, ne pouvaient prodiguer à nos zouaves traversant les Etats-Unis, que de l'indifférence sinon du dédain ou du mépris.

En effet, c'était bien peu s'y entendre en affaire que d'agir comme ces jeunes gens le faisait.

C'était se montrer bien peu versés dans les spéculations, que de quitter là profession, emploi, fortune pour aller s'enrôler dans les armées d'un vieux monarque pauvre et étranger, presque entièrement dépouillé de ses états, menacé d'un jour à l'autre d'être attaqué par des hordes ennemies et ne promettant aux volontaires qui venaient à son secours que la solde de trois sous par jour ; et, ce qui pouvait paraître encore plus exorbitant, payer cent dollars pour aller chercher la misère peut-être la mort.

Hélas, comme ce calcul était bien différent de celui des grands marchands de Broadway !

Quoiqu'il en soit, le peuple américain ne put s'empêcher d'admirer nos jeunes compatriotes à leur passage et trouvèrent même des paroles élogieuses à l'adresse du Canada à ce propos.

Il est vrai, qu'il y eut de l'étonnement, de la surprise surtout chez les protestants ; et cela pour deux raisons, parceque ce fait était d'une nature toute nouvelle et inouïe en Amérique et parce que nos voisins ne supposaient pas autant de vitalité ni autant de force dans le petit peuple canadien ; c'était pour eux une révélation qui les forçait de modifier l'idée qu'ils avaient de nous. Mais ils reconnurent que ce mouvement de notre jeunesse était beau, était grand et ils lui rendirent hommage. Le *Courrier des Etats-Unis,* journal sans croyance religieuse, fut celui des journaux américains qui s'exprima peut-être avec le plus de franchise ; écoutons le parler, et nous verrons jusqu'à quel point le vrai courage, les grandes inspirations arrachent l'admiration. " Aujourd'hui s'em-" barquent sur le vapeur *St. Laurent*, les " cent cinquante zouaves recrutés dans le " Canada français pour l'armée pontificale. " Nous souhaitons une heureuse traversée " aux jeunes gens vaillants et dévoués qui " se consacrent à la défense du trône chan-

" celant du St. Père. On peut ne point " partager leur foi, mais il est impossible " de ne point rendre hommage à la sincé- " rité de convictions qui se traduisent par " de tels actes. Nous ne faisons pas profes- " sion, comme on le sait, d'être partisans " du pouvoir temporel, mais nous savons " honorer le vrai courage et les nobles sa- " crifices partout où nous les trouvons.

" Il se trouvera et il s'est déjà trouvé des " railleurs des Zouaves Canadiens. On a " même prononcé le nom de mercenaires. " Ce sont de singuliers mercenaires que " ces Zouaves qui s'équipent à leurs frais, " et qui ne coûteront rien à Pie IX pen- " dant les deux ans qu'ils resteront à son " service. Il faut croire que les mots de " la langue anglaise ont bien changé de " valeur, si les mercenaires, au lieu d'être " ceux qui reçoivent de l'argent sont ceux " qui en donnent.

" Non, ce ne sont pas des aventuriers, " ceux qui se sont enrôlés au Canada : on " compte parmi eux des médecins, des avo-

“ cats, et, en un mot, les membres des
“ familles les plus considérées. Leur abné-
“ gation est d'autant plus grande que tous
“ ont quelque chose à perdre ; le dévoue-
“ ment étonne moins dans les rangs de
“ révolutionnaires qui, en général, n'ont
“ rien à perdre, mais tout à gagner. (1)

Tous les grands journaux des villes par lesquelles les Zouaves eurent à passer pour se rendre à New-York et ceux de cette dernière ville surtout ont toujours salué avec admiration et respect les différents détachements de nos jeunes compatriotes ; la presse catholique surtout prodiguait les louanges et les félicitations.

“ Ils ne vont pas à Rome, disait le *Tablet*,
“ attirés par l'appât du gain, mais pour
“ offrir généreusement leurs services au
“ Chef de l'Eglise dans la tribulation et le
“ besoin ; pour grossir les rangs de cette
“ petite, mais vaillante armée, qui s'est recru-
“ tée dans toutes les parties de la Catholicité

(1) *Courrier des Etats-Unis* du 22 Février 1868.

" pour venir former un rempart vivant " autour du Vénérable Pontife. Qui osera " dire que les temps de foi sont passés ? Ils " dureront tant que l'Eglise elle-même " subsistera.

" Cet esprit qui anima les soldats de la " croix durant les croisades du moyen-âge ; " cet esprit qui conduisit les chevaliers de " St. Jean à des exploits qui vivront à " jamais dans les fastes de la chevalerie " chrétienne ; cet esprit est le même qui " supporta les Zouaves d'Albano dans le " sacrifice de leurs personnes : qui soutint " le bras des soldats du Pape à Mentana, " et qui a soufflé cet esprit, cette généreuse " émulation parmi la jeunesse catholique " du Canada, de la France, de la Belgique, " de la Hollande et de l'Irlande. (1)

Et le *N.-Y. Freeman's Journal :*

" Il y a quelque chose de vraiment che- " valeresque dans toute cette affaire, telle- " que conduite par nos frères du Canada....."

(1) Le *New-York Tablet* du 29 Février 1868.

C'est ainsi que nous nous révélions à nos voisins qui semblaient ne pas nous connaître encore parfaitement; c'est ainsi que nous les forcions de nous rendre hommage en acquérant leur admiration. Merci généreux jeunes compatriotes pour le service rendu à votre pays! vous avez attiré sur nous l'estime et le respect, vous nous avez grandis, vous nous avez fait du bien.

Un peuple qui a acquis l'admiration et le respect d'un autre peuple a acquis de la force.

Monseigneur McClosky, archevêque de New-York, le révérend M. Quinn, M. McMaster, le révérend P. Loysance, S. J., furent en toutes circonstances des amis précieux pour nos jeunes compatriotes en passage à New-York. Depuis le premier départ pour Rome jusqu'au dernier retour en Canada, M. Quinn a toujours été sur le chemin de nos zouaves se mettant tout entier à leur disposition.

d'
su
Fr
lo
Fr
li
si
ti
ri

II

EN FRANCE.

" Allez votre chemin, Français du Nouveau-Monde,
" Race de nos aïeux tout à coup ranimée ;
" Allez, laissant chez nous une trace féconde
" Offrir un noble sang au Dieu que vous aimez."

Le poëte de Laprade, dans cette strophe d'une ode à l'honneur de nos zouaves, a résumé tout ce qui s'est dit et s'est pensé en France au passage des détachements de volontaires canadiens. La France, la vraie France, nous voulons dire la France catholique, à la vue de ses petits fils si beaux, si nobles, sentit se réveiller en elle des sentiments d'orgueil et de fierté ; elle se glorifiait d'avoir été notre ancienne mère-

patrie, et sa vanité nationale était réveillée à la pensée que c'était du sang français qui coulait dans les veines de ces chevaliers chrétiens.

Bien plus que cela, la France par ses poëtes, ses journalistes, tout en nous reconnaissant avec joie pour ses neveux, semblait regretter de ne plus trouver en elle-même tout ce qu'elle admirait chez nous.

Le poëte que nous venons de citer reconnaissait en nous la France mais,

« La France d'autrefois alerte et rajeunie. »

Les Zouaves Canadiens n'oublieront pas plus le cordial accueil qu'ils ont toujours reçu en France qu'ils n'oublieront Rome ; s'ils ont laissé leur cœur aux portes du Vatican, ils ont aussi apporté de leur vieille mère patrie les plus doux souvenirs. Ce ne fut pas seulement comme catholiques et comme défenseurs du St. Siége que nos jeunes compatriotes furent fêtés en France mais encore comme des frères selon la nature. Les étapes de Rouen, de Paris, de

Lyon, de Marseille, de Lesneven les promenades à Versailles seront toujours présentes à la mémoire des zouaves canadiens, leur rappelant la douce hospitalité, la bienveillance la plus généreuse, les attentions les plus délicates qui leur furent prodiguées par les premiers catholiques de la France.

Le cardinal de Bonnechose, le cardinal de Bonald, Monseigneur de Charbonnel, Mgr. Place, M. Hamon, M. Keller et M. le comte de Latour, membres du Corps Législatif, MM. Ls. Veuillot, Ozanam, Poussielgue, Pascal, Dugas, Juster, Choran, Loth, de Laprade, Benoit d'Asy, de Corberon, Laurentie, de Sabran, Pontevès, de Riancey, Chantrel, tels sont les personnages qui saluaient nos jeunes compatriotes, les embrassaient, leur donnaient l'hospitalité.

Le cadre de notre ouvrage ne nous permet pas de relater ici toutes les réceptions, nous pourrions dire si brillantes, faites aux Zouaves Canadiens dans différentes villes de France. Nous le regrettons, car nous y verrions jusqu'à quel point s'est réveillée

la sympathie de notre vieille mère-patrie pour ses petits enfants, et combien est sensible et facile à faire vibrer, dans le cœur de ceux qui, en France, sont restés catholiques, la corde du dévouement et de la chevalerie chrétienne.

Oh ! France, patrie de nos aïeux, que n'es-tu restée ce que t'avaient faite Clovis, Charlemagne, St. Louis ! Hélas ! pourquoi a-t-il fallu que des révolutions soufflées par l'enfer, que des Voltaires, des Rousseau, des Robespierre, des Danton, des Marat soient venus briser le moule dans lequel t'avait coulée l'Eglise ? Ah ! ceux de tes enfants qui ont su et pu conserver les traits et le cachet imprimés par la religion des Papes sont si beaux, si grands, si généreux !

Les Catholiques de la France sont encore les premiers catholiques du monde, et si la France elle-même était restée catholique elle serait encore la première nation du monde. Mais hélas ! comme elle est tombée en rejetant les traditions qui l'avaient placée à la tête de la civilisation !

Le journal *Le Monde*, dans son numéro du 7 mars 1868, disait : " Nous avons vu " passer les jeunes Canadiens qui se rendent " à Rome pour la défense de l'Eglise Catho- " lique et du Souverain Pontife : d'autres " en aussi grand nombre, sont en route pour " les suivre. Qui n'admirerait ce pieux " élan ? C'est l'ancienne France qui se re- " trouve avec son esprit de foi et ses hautes " vertus. Le Canada est resté fidèle à des " mœurs que nous désertons chaque jour : " il n'a pas été comme la mère patrie, " ravagé par les révolutions. "

M. Louis Veuillot dans un article à l'honneur de nos Zouaves s'écriait : " Paris " a vu passer une troupe de Croisés ; c'est " un spectacle auquel on ne devait pas " s'attendre : cependant le voici. "

La Semaine des Familles de M. Nettement terminait ce qu'elle disait sur la Croisade Canadienne par ces paroles : " Ah ! si la " grande tradition de la langue française se " perdait chez nous, sous l'avalanche des " idées fausses et des sentiments mauvais,

" nous savons maintenant où il faudrait " l'aller chercher. Non seulement le Canada " a conservé le dépôt des saines doctrines, " mais il parle la langue du dix-septième " siècle. "

C'est avec la même sympathie et la même bienveillance que presque tous les journaux catholiques signalèrent les passages des volontaires Canadiens.

Avant l'arrivée du premier détachement en France, ceux qui avaient la petite troupe sous leurs soins, craignaient des manifestations hostiles, et tremblaient que le passage, surtout à Paris, ne fut dangereux vu les dispositions anticatholiques de la grande majorité de la population parisienne ; M. l'aumônier Moreau, avait cru prudent de se détacher des Zouaves à Brest, pour arriver avant eux à Paris et s'y assurer la protection de la police ; mais ces précautions quoique sages étaient inutiles. A Paris comme ailleurs, les bons catholiques, surtout les membres du Comité de St. Pierre, furent pleins de bonté pour nos jeunes gens,

les autres parurent ou les admirer ou les respecter.

A part quelques petites avanies essuyées à Brest par les volontaires du septième détachement et l'incident de Marseille arrivé au premier détachement, les Zouaves Canadiens ne reçurent en France que des preuves des meilleurs sentiments à leur égard.

Pour mieux faire connaître de quelle nature étaient les réceptions que l'on faisait à nos compatriotes sur le sol de la mère-patrie, nous empruntons à la *Semaine religieuse de Rouen* et à l'*Echo de Fourvière* ce que ces deux journaux ont écrit à l'occasion du passage du cinquième détachement ; la *Semaine de Rouen* parle de ce qui s'est fait à Rouen et l'*Echo de Fourvière* de ce qui s'est passé à Lyon.

« Un de ces événements qui se rencontrent rarement dans le cours d'un siècle et qui laissent après eux les plus douces émotions, a réjoui mercredi dernier la ville métropolitaine.

« Quatre-vingt seize jeunes gens du Canada, conduits par M. le chanoine Moreau, de Montréal,

et commandés par un capitaine de l'armée nationale, M. Guilbault, ont séjourné dans notre ville, venant du Hâvre et se rendant à Rome, comme volontaires dans le corps des zouaves pontificaux. Ces jeunes gens avaient le plus grand désir de voir la Métropole normande, berceau de leur nation, dont ils connaissent parfaitement l'histoire, et dont le souvenir est toujours vivant parmi eux Salués au Hâvre par M. l'abbé Boullard, qui s'était rendu au-devant du détachement et qui devait leur servir de guide en Normandie, ils sont arrivés en bon ordre à Rouen, qu'ils ont traversé en rang et dans une attitude toute martiale. Ils ne portaient pas d'uniforme. Ils avaient seulement un képi d'ordonnance, et le pantalon retroussé militairement sur des bas de couleur brune.

« A trois heures et demie, ils faisaient leur entrée dans la cour du palais archiépiscopal. Leur première visite devait être pour S. Em. Monseigneur le Cardinal-Archevêque, en qui ils aimaient à saluer non-seulement un Prince de l'Eglise, mais encore leur ancien Primat. On sait en effet que jusqu'à la fin du siècle dernier les Archevêques de Rouen portaient le titre de métropolitains de Québec au Canada. Son Éminence accueillit avec la plus paternelle bonté ces jeunes volontaires ; elle leur adressa quelques paroles de bienvenue, et, parcourant leurs rangs, fut touchée de leur air digne et

modeste, de leur extérieur tout français, et s'entretint avec quelques-uns d'entre eux.

« Les volontaires, qui appartiennent aux diocèses de Montréal, de Québec et des Trois-Rivières, parlent parfaitement notre langue, et portent pour la plupart des noms normands : ainsi Bélanger, Valois, Moreau, Masson, Faucher, Leroux, de Champlain, de Saint-Arnaud, Archambault de Bourbon. Plusieurs d'eutre eux appartiennent à des familles considérables et jouissent d'une grande fortune. Le dévouement de ces volontaires est admirable. Non contents de s'expatrier et d'offrir gratuitement leurs services au Saint-Siége, ils ont supporté tous les frais du voyage. Son Éminence, voulant leur témoigner tout son intérêt, les invita à dîner le soir à son grand Seminaire.

« Nos Canadiens allèrent visiter les principaux monuments de la ville. Rien ne peut rendre l'émotion qu'ils éprouvèrent à la vue de notre Cathédrale de Saint-Ouen, et des autres églises, dont ils avaient souvent entendu parler au Canada. Ils le disaient tout joyeux, en touchant la terre de Normandie, ils se croyaient encore dans la patrie. Le soir, le séminaire leur offrait la plus large, et la plus généreuse hospitalité. Un véritable banquet leur fut servi, chose touchante, par les séminaristes eux-mêmes. Il fallait voir l'air radieux de ces jeunes gens, qui, se voyant l'objet des plus

délicates et des plus paternelles attentions, ne savaient comment exprimer leur reconnaissance.

« Son Eminence, accompagnée de ses vicaires généraux et de ses secrétaires, parut à la fin du repas. Les toasts commencèrent aussitôt. M. le chanoine Moreau de Montréal se fit l'interprète des sentiments de ses compatriotes et porta la santé de Son Eminence ! Monseigneur le Cardinal remercia ces braves jeunes gens et les félicita de nouveau de leur dévouement. Puis, leur parlant de la mission qu'ils allaient remplir, il les exhorta à demeurer toujours fidèles à leur foi, à leurs convictions, à leur amour pour le Saint-Père, et proposa la santé de Pie IX. Aussitôt les cris d'éclater : Vive Pie IX ! par trois fois répétés. Un ecclésiastique lut alors une pièce de vers improvisée, où il saluait les volontaires canadiens au nom de l'Eglise, au nom de la France, au nom de la Normandie. Le commandant du détachement porta un toast à la France, au milieu des acclamations renouvelées de l'assemblée.

« Les volontaires passèrent ensuite dans la grande salle de récréation du Séminaire, et Son Eminence ayant pris place sur un fauteuil, entourée des prêtres qui l'accompagnaient et des professeurs du Séminaire, les Canadiens firent entendre trois chœurs, exécutés avec une mâle énergie et un ensemble harmonieux. Ils commencèrent par ce chant

bien choisi, et qui avait une grâce particulière dans leur bouche : *J'irai revoir ma Normandie......* Puis deux chants nationaux d'un effet saisisant. On remarque qu'ils ont conservé le style du XVII[e] siècle. Ils parlent encore de tambourin, de chalumeau, de musette, et se servent encore dans le langage de locutions vieillies pour nous, mais qui avaient un charme pénétrant. Son Eminence leur a adressé la parole, et a accompagné ses conseils des plus affectueux souhaits. « Je vais bientôt vous suivre, leur dit-il, sur cette route de Rome où je vous retrouverai. » Les Canadiens ont alors entonné le *Salve Regina*, comme ils avaient coutume de le faire chaque soir à bord de leur navire, et ils ont rendu cette douce antienne avec une expression touchante. Monseigneur le Cardinal leur a donné sa bénédiction solennelle, et a été reconduit à sa voiture par les volontaires aux cris de vive Son Eminence !

« Les Canadiens avant de se retirer, ont voulu exprimer à M. le supérieur du grand Séminaire leur gratitude pour l'accueil si cordial et si empressé qu'il avait bien voulu leur faire, et ont échangé avec les élèves de fraternels adieux. C'était vraiment un spectacle bon à contempler. Dans notre siècle, il y a encore autre chose que l'égoïsme et l'amour de l'argent. On y rencontre de chevaleresques dévouements, de généreux sacrifices qui

puisent leur force dans la foi. Honneur aux Canadiens, et que Dieu veille sur eux ! Ils portent noblement leur fière devise : *Aime Dieu et va ton chemin !*--(*Semaine Religieuse de Rouen*, 16 Oct. 1869)

Quelques jours plus tard on lisait dans l'*Echo de Fourvière :*

« Samedi dernier, à huit heures du matin, une troupe de quatre-vingt-seize Canadiens, conduits par deux aumôniers, est arrivée, par le train de Paris, à la gare de Perrache. Ces jeunes gens, suivant l'exemple de leurs compatriotes, auxquels deux fois déjà nous avons donné le salut fraternel, se dirigent sur Rome, et vont revêtir l'uniforme des zouaves pontificaux.

« Le commandant Guilbault, chef de cette nouvelle phalange de défenseurs de Pie IX, était Officier dans l'armée canadienne ; il a donné sa démission pour aller servir à Rome avec une noble abnégation, en qualité de simple soldat.

« Les membres du comité de St. Pierre qui les attendaient, les ont conduits à l'église primatiale de St. Jean, où ils ont voulu entendre la messe ; ils ont fait retentir les voûtes de notre vieille basilique de leurs chants harmonieux, et ont édifié, par leur bonne tenue, tous ceux qui ont été témoins de ce touchant acte de foi. Au buffet du

chemin de fer, les attendait un confortable déjeûner auquel ont pris part avec eux dix volontaires hollandais, amenés par le même train.

« Au dessert, M. P. Dugas, président du comité, a porté la santé des braves Français du nouveau-monde qui ont traversé les mers au nombre de trois cent cinquante, pour offrir leurs cœurs et leurs bras à la défense du Saint-Siége.

« A ce toast a répondu d'une manière charmante, M. l'abbé Moreau, le zélé prêtre canadien, qui a été l'organisateur principal de cette sainte croisade. Sa parole a été plusieurs fois interrompue par les applaudissements sympathiques des volontaires dont il exprimait les sentiments.

« C'est avec un bonheur toujours nouveau, que nous disons adieu et au revoir à ces nobles phalanges, auxquelles est confiée la garde de tout ce que nous avons de plus cher sous le soleil. »

av
de
de

l'a
m
di
av
re
ét
d
R

III

LE SEPTIÈME DÉTACHEMENT EN BRETAGNE

Les Zouaves du septième détachement avaient quitté Montréal, le 31 août 1870 ; déjà, depuis plus d'un mois, la guerre était déclarée entre la France et la Prusse.

Du 31 août au 12 septembre, jour de l'arrivée du détachement à Brest, les événements s'étaient précipités avec cette rapidité propre à notre siècle. Les Français avaient perdu de grandes batailles, l'Empereur avait été fait prisonnier, la république était déclarée en France, et l'Italie, profitant des circonstances, avait mis en marche sur Rome, une armée de cent mille hommes.

Les idées révolutionnaires s'étaient réveillées en France à l'occasion du changement de gouvernement, et la plus grande agitation régnait dans toutes les grandes ville

Comme les révolutionnaires ne sont nulle part les amis du Pape ni de ses partisans, il parut imprudent pour un détachement de volontaires pontificaux de se mettre en marche, en ces circonstances, à travers la France. M. l'aumônier Moreau, qui conduisait ce détachement, télégraphia à Marseille pour avoir des renseignements et des cons ; on lui répondit : " Impossible pour vos hommes de passer par Lyon et Marseille, attendez." La ville de Brest elle-même n'était pas un lieu sûr pour nos zouaves ; aussi les avait-on consignés dans un hôtel avec défense de sortir dans la ville. Comme il paraissait probable que le voyage sur Rome serait retardé de plusieurs jours, si toutefois il devenait possible, et que d'un autre côté, il n'y avait possibilité de retourner au Canada que quinze jours plus tard, il fallut penser à sortir de Brest et pour économiser et pour

se procurer une existence moins gênante et plus sûre ; après beaucoup de recherches et de démarches faites par MM. de Poulpiquet noble citoyen de Brest et l'abbé Moreau, l'hospitalité la plus généreuse fut offerte par M. l'abbé Follioley, principal du Collége de Lesneven ; les grandes salles, les cours, les dortoirs et les réfectoires du Collége étaient mis à la disposition des zouaves.

Lesneven, toute petite ville du Finistère, est à une quinzaine de lieues de Brest ; les jeunes gens s'y rendirent en partie par le chemin de fer, en partie à pieds. Ces cent quatorze enfants du Canada passèrent près de deux semaines au milieu de la Bretagne, l'ancienne Armorique, attendant des nouvelles moins mauvaises du midi de la France et de Rome ; quelque fut l'intérêt qu'ils trouvèrent à visiter les vieux chateaux bretons, les antiques églises gothiques aux flèches ajourées, à étudier les mœurs et les costumes de ce peuple si bon, si simple et si distinct du reste de la nation française, ils étaient néanmoins tristes et inquiets ; car ils

appréhendaient de ne pouvoir parvenir au but si ardemment désiré de leur expédition, arriver assez tôt en Italie pour prendre part aux engagements; les nouvelles de chaque jour augmentaient les appréhensions, l'état des esprits en dehors de la Bretagne ne permettait pas de risquer le voyage à travers la France, et ce qui se passait autour de la Ville Eternelle était loin de nourrir des espérances.

Finalement arriva la trop triste nouvelle de la prise de Rome et du licenciement des troupes pontificales. C'en était donc fait; il fallait rebrousser chemin, s'en retourner au Canada sans avoir vu Pie IX, sans avoir couru la chance de donner sa vie pour Lui.

Dire le chagrin et la désolation de ces jeunes gens n'est pas chose facile. Ces volontaires du septième détachement avaient peut-être montré plus de dévouement que les autres, ils étaient partis dans des circonstances qu'un zouave appelle plus *heureuses*, mais que le monde nomme plus dangereuses; lorsqu'ils quittèrent le Canada la

guerre était imminente en Italie, et il y avait certitude qu'il y aurait promenade à faire sur le champ de bataille. Or, la pensée de retourner sur ses pas sans avoir eu l'avantage d'exposer sa vie, était des plus cruelles ; les uns pleuraient à chaudes larmes, les autres murmuraient contre eux-mêmes de ne s'être pas mis en chemin avec le détachement précédent, les autres reprochaient à leurs parents de ne les avoir pas laissés partir plus tôt.

Beaux et bons jeunes gens ! séchez vos larmes et résignez-vous aux décrets de Celui qui gouverne tout et qui est admirable dans toutes ses voies ; votre sacrifice a été agréé au Ciel, soyez-en sûrs, veillez à n'en jamais perdre le mérite.

Pendant le séjour de ces zouaves à Lesneven, M. le principal du collége s'était gagné leur estime et leur affection.

Doux, aimable, poli, ce prêtre distingué s'était fait pour ainsi dire, le serviteur de ces jeunes hôtes, il était sans cesse occupé d'eux ne rêvant qu'à leur procurer amuse-

ments et distractions. L'auteur de ces lignes n'oubliera jamais ce qu'il doit à M. l'abbé Follioley et pour lui-même et pour ses compatriotes.

Les professeurs de la maison, prêtres et laïques, modelés sur leur chef, étaient aussi pour ces jeunes gens, pleins d'égard et d'attention, et se conduisait avec eux comme avec leurs élèves, les accompagnant dans les différentes promenades ou excursions qui furent organisées, prenant part à leurs jeux, vivant continuellement au milieu d'eux.

Lorsque le 23 septembre au soir il fallut faire les adieux, de côté et d'autre les larmes coulèrent.

Les jeunes Canadiens remercièrent M. le principal et les MM. professeurs par une adresse très touchante, assurant ces messieurs que la douleur qu'ils éprouvaient et qu'ils ressentiront toujours de n'avoir pu aller à Rome, sera allégée par le doux souvenir qu'ils apportent de Lesneven.

Il y eut échange de discours et de chants.

Un des professeurs laïques chanta une ode qu'il avait composée à l'honneur des braves du Canada et terminait par ces deux strophes :

Hélas une main criminelle
Arrête votre noble élan !
Et voici qu'un peuple rebelle
Cerne déjà le Vatican,
De votre Père la sagesse
A dit : à plus tard le secours
Qué me promet votre tendresse
Toujours

Adieu ! sur la lointaine plage
L'océan va vous emporter,
De la Bretagne que l'image
En votre cœur puisse rester ;
Conservons mêmes espérances
Et même foi mêmes amours ;
Restons unis, fils des deux Frances
Toujours.

Nos cent quatorze jeunes compatriotes quittaient ce toit hospitalier pour aller s'embarquer à Brest sur le paquebot qui devait les conduire à New-York. M. le Principal

et ses professeurs eurent la délicate et bienveillante attention de venir reconduire leurs hôtes jusqu'au vaisseau, ne les quittant que lorsque l'ancre fut levée.

TROISIEME PARTIE

A ROME

I

ZOUAVES PONTIFICAUX

Un journal italien et révolutionnaire, disait en frémissant de rage, quelques jours après la victoire ds Mentana : “ Nos rouges, *i nostri rossi*, n'ont pas, il est vrai, été vainqueurs ; mais du moins, ils nous ont forcés de voir ce que nous voulions ignorer : l'énergie et la valeur des soldats du Pape.”

Autrefois le nom de soldats du Pape ne frappait pas l'imagination, n'excitait aucunement l'admiration ; que dis-je, il y eut

un temps où l'armée pontificale était considérée comme une armée de fantaisie et de parade ; dans le monde militaire on les appelait soldats de paille ou soldats de carton ; les plus méchants en faisaient des mercenaires.

Depuis dix ans les choses ont bien changé ; aujourd'hui, soldat du Pape est devenu synonime de dévouement, de courage, de sacrifice ; aujourd'hui les soldats du Pape représentent la foi, l'honneur, les sentiments généreux, la piété filiale des catholiques.

Chose remarquable, la gloire et la célébrité de cette petite armée pontificale datent, non pas d'une victoire, mais d'une défaite.

L'hécatombe de Castelfidardo a été plus glorieuse pour les victimes que jamais victoire ne le fut pour aucune armée du monde.

Ah ! c'est que, quoiqu'écrasés par le nombre, massacrés même presque jusqu'au dernier, les soldats de Lamoricière ne furent pas vaincus ; ils combattaient et souffraient

pour l'honneur, la justice, la foi, choses, bon gré malgré, invincibles ici-bas.

Ils n'ont pas été vaincus puisqu'ils ont soutenu l'honneur du sang chrétien jusqu'au bout. Ils n'étaient pas plus vaincus que St. Paul laissant tomber sa tête sous le glaive païen, pas plus que St. Ignace déchiré par la dent des lions, pas plus que Théodore brûlant sur un bûcher, pas plus que Sébastien percé par des flèches impies.

Oui, vous étiez victorieux, soldats du Pape, victimes de Castelfidardo, puisque vous étiez martyrs.

Les martyrs ne sont pas vaincus.

Ce furent des hommes comme les de Lamoricière, les Pimodan, les Becdelièvre, les Kanzler, les Allet, les Charette, qui reconstituèrent l'armée pontificale telle qu'on la connaît aujourd'hui ; ce furent eux qui créèrent ce régiment de Zouaves Pontificaux qui pendant dix ans tint la révolution en échec et sut maintenir la paix dans les Etats de l'Eglise

Qui n'a pas lu quelques-unes de ces légendes des guerres d'Afrique où le zouzou de

de Lamoricière était la terreur des armées Cabyles et Arabes ? Qui n'a pas lu souvent le portrait de zouzou d'Afrique ? Vrai lion dans les combats, au feu toujours au premier rang, n'attendant jamais l'ennemi, l'abordant à la pointe de sa baïonnette, usant de toutes les manœuvres, de tous les stratagèmes ; tantôt se couchant à plat ventre, grimpant dans les broussailles et sur les pentes escarpées ; tantôt bondissant comme la panthère ; non moins ingénieux dans le camp que brave et intelligent sur le terrain ; plein d'entrain, de verve et de gaieté militaire ; trouvant partout moyen de vivre et de chanter, préférant encore aux chants du bivouac les sons de la charge et du clairon ; sachant partout manier la pioche comme la baïonnette, sachant, au besoin, aussi bien construire une redoute que l'emporter d'assaut. Voilà le zouave du général de Lamoricière, qu'il forma lui-même, à qui il donna l'esprit militaire qui le distingue, qu'il fit pour ainsi dire à son image, à dit un grand Evêque.

Les Zouaves Pontificaux ont été créés par de Lamoricière; aussi braves,aussi intrépides, aussi hardis que ceux dont ils avaient pris le nom, ils prouvèrent aux galibaldiens, à Monte Libretti, à Subiaco, à Aquapendente, à Valentano, à Bagnorea, à Mentana, que leur général avait su faire des soldats tout aussi bien en Italie qu'en Algérie.

En Algérie les Zouaves étaient appelés les diables d'Afrique; à Rome ils voulurent se dirent " les diables du bon Dieu. "

Le Zouave du Pape est glorieux
D'être le frère les vieux Zouaves ;
Il est presque vêtu comme eux ;
En tout il imite ces braves.
Comme il marche au feu, ventrebleu !
Le pied léger, haute la tête !
Bon ! il charge à la baïonnette.
(*Refrain.*) C'est le bataillon, morbleu !
Des diables du bon Dieu.

Le Zouave est un bon enfant
Qui s'moque un peu de tout sur la terre,
Excepté de son commandant,
Du Pape et de sa vieille mère.
Musique en tête, ventrebleu !

Voyez ce bataillon qui passe ;
Admirez son pas et sa grâce.
(*Refrain.*) C'est le bataillon, morbleu !
Des diables du bon Dieu.

Dans cette union de mots si singulière : *diables du bon Dieu,* pour qui connaît l'esprit qui animait ce régiment des Zouaves Pontificaux, il y a un fond de vérité qui frappe. Ils ont répandu l'effroi sur tous les champs de bataille où ils ont paru ; ils ont toujours été la terreur de leurs ennemis ; leurs charges à la baïonnette surtout jetaient l'épouvante avec la mort dans les rangs sur lesquels ils fonçaient au pas accéléré. Puisant leur ardeur dans la foi, ils portaient la mort au bout de leurs baïonnettes parce qu'eux mêmes ne la craignaient pas, et ils ne craignaient pas la mort parce qu'ils s'étaient préparés à la rencontrer en chrétiens. Le Zouzou d'Afrique reconnait son cliché dans le Zouzou Pontifical ; seulement il y a moins de diablerie ici que là. Le dévouement, l'amour pour l'Eglise qui les avaient amenés à Rome, étaient ce qui les

poussait à fondre sur l'ennemi qu'ils savaient être l'ennemi de l'Eglise, et ils se riaient de la mort parce qu'ils savaient qu'en la recevant pour la cause du Pape, cette mort était pour eux une résurrection.

Trois balles viennent frapper un Zouave péruvien à Mentana, il s'écrie : " une pour " chaque personne de la Ste. Trinité, au " nom du Père et du Fils et du St. Esprit," puis il se signe. Deux autres balles l'atteignent et le jettent par terre ; il est porté à l'ambulance tout couvert de sang, et on constate l'existence de cinq plaies graves. " Comme vous devez souffrir ! " lui dit-on : " —Pas du tout, je suis heureux, je remercie " mon Maître qui a voulu me rendre sem- " blable à lui en m'envoyant cinq plaies."

Deux sergents, Henri Pascal et son ami Rouvière, au plus fort du combat, gravissaient un sentier bordé de vignes d'où partait une grêle de balles :

—" Mon pauvre Rouvière, ça va mal ; " dit Henri ; serions-nous battus? mais " ayons confiance, invoquons la Ste. Vierge."

—" Ne pensons pas à cela, répond Rou-" vière, en avant ! " Quelques secondes après, Henri Pascal paraissait devant Dieu.

Quatre-vingts Zouaves montent à l'assaut de Monte Libretti situé sur une montagne et défendu par douze cents garibaldiens. Ils gravissent une côte de deux cents mètres couvertes d'ennemis qui de droite et de gauche font pleuvoir les projectiles meurtriers. Tête baissée ils se lancent dans les vignes, chargent à la baïonnette les garibaldiens, et entrent pêle mêle dans la ville où une lutte désespérée s'engage ; le combat est terrible ; en quelques instants les rues se jonchent de cadavres.

Le sergent-major Bach semblait s'être trempé dans un bain de sang ; c'était du sang ennemi, il n'avait pas une égratignure.

Le hollandais Jong, sorte d'Hercul[illegible] était la terreur des garibaldien[illegible] les vêtements en lambeaux [illegible] de faire feu avec son arme, mais il s'en servait comme d'une massue. Harassé de fatigue, n'ayant pas reçu de blessure, il se

jette tout à coup à genoux ; il veut prier ; de suite on se précipite sur lui et on le perce de coups de baïonnette et de poignard. Mais il y avait quatorze cadavres autour de son cadavre.

Le jeune vicomte Paul Doynel, un des plus braves entre les braves, à Mentana, avait eu le bras fracassé et avait reçu deux balles dans les reins ; transporté à Rome, on lui fit l'amputation du bras ; ses amis voulent par de bonnes paroles, l'aider à souffrir ses douleurs qui étaient atroces, il leur dit : " Taisez-vous donc ; est-ce qu'un " chrétien ne doit pas être fier de souffrir " pour la cause de Jésus-Christ ? J'ai une " autre inquiétude que celle de mes souf- " frances : croyez-vous que le St. Père con- " sente à me garder à son service avec un " seul bras ? Je me sers bien du bras gauche " et me battrai encore. "

Descendants des imitateurs des Croisés, les Zouaves, dans une circonstance, se sont rappelés qu'autrefois St. Louis, à la tête de son armée, ensevelissait de ses mains roya-

les les corps des infidèles tombés à Mansourah, et ils ont fait voir que maintenant comme alors, la religion catholique est capable d'inspirer à ses enfants un dévouement assez grand pour mépriser la mort, non-seulement sur un champ de bataille, mais partout où la charité, partout où l'amour de l'humanité réclame leurs soins.

A Albano, dans les premiers jours du mois d'Août 1867, le choléra vint fondre avec une rapidité et une intensité qui n'avaient peut-être jamais été vues; le 7 à onze heures du matin tout le monde s'y portait bien et le lendemain matin on comptait une cinquantaine de morts et une centaine de malades sur une population de cinq à six mille âmes. Cette subite irruption d'une épidémie qui dans quelques instants jetait les gens de la vie à la mort, produisit une panique incroyable; les habitants quittent les maisons, se sauvent de tous côtés sans savoir où ils portent leurs pas, laissant là les morts et abandonnant les malades à eux-mêmes. Pendant ces scènes de désola-

tion, un détachement de soixante zouaves commandés par M. de Résimont, sans avoir rien su, arrivent à Albano pour y passer la nuit et rentrer le lendemain à Rome; ils revenaient de Velletri. Ils trouvent la ville dans la désolation et l'épouvante, les malades abandonnés, des portes fermées, les parents en fuite, les morts dans toutes les maisons. Il y a à se dévouer. Les Zouaves y sont, et les voilà partout, auprès de tous, soignant les malades, ensevelissant les morts. Les uns portent les corps au cimetière, les autres les reçoivent et les enterrent. A minuit ils en ont enterrés quatre-vingt-dix. Depuis ce moment, ils continuent sans relâche cet admirable exercice du dévouement.

Si quelqu'un tombe malade, on accourt au nom du ciel, chercher un Zouave. Alors le malade devient sa chose, il le soigne, l'essuie, le frictionne, le prépare aux sacrements, va chercher le prêtre, l'aide dans l'administration de l'Extrême-Onction; le malade mort, il l'ensevelit et le porte au

cimetière. Et cela dure ainsi pendant plusieurs jours. Jamais on n'a rien vu de semblable.

“ Dans tout ce que firent les Zouaves dans cette circonstance, il se passa des scènes à faire tomber à genoux d'admiration, d'autres à faire pâmer de rire, d'autres à faire pleurer d'émotion. Ils ne suspendent les frictions un instant que pour détacher le crucifix de la muraille et le faire baiser au malade. “ Baisez le crucifix, voilà notre consolation ; ” et ils recommencent.” (1)

Le trait suivant prouvera que si le Zouave sait trouver des expédients pour arracher sa vie en toutes circonstances, il sait aussi s'en servir pour exercer la charité.

Un Zouave Flamand fut porter ses soins dans une famille dont plusieurs membres étaient atteints par la contagion. Tout le monde avait si bien perdu la tête, qu'on avait laissé dans un coin un malheureux

(1) Lettre d'un aumônier dans l'*Espérance* de Nantes.

petit enfant naissant, qui y serait certainement mort, si ce bon Flamand ne s'en était aperçu. Il n'en dit rien, va acheter pour un sou de lait de vache, qu'il coupe avec de l'eau et fait tiédir. Il voulait faire boire l'enfant avec un tuyau de pipe, mais la chose ne réussit pas.

Après s'être bien creusé la tête, il s'en va au bureau de tabac acheter une blague en cœur de bœuf, y fait un petit trou, met son lait dedans, puis présente cela à son petit protégé, qui but très bien. Il fit ce métier-là pendant trois jours, ne s'inquiétant que d'une chose auprès de ses camarades: c'était de la quantité d'eau qu'il fallait mettre dans le lait pour qu'il ne fût pas trop fort et ne tuât pas l'enfant. Au bout de trois jours, les membres de la famille étaient guéris; la jeune mère qui avait oublié son enfant y pensa, et croyait le trouver mort, lorsqu'elle le vit entre les bras du Zouave exerçant ses nouvelles fonctions de nourrice. Depuis, le petit nouveau-né va très-bien; espérons qu'ayant été nourri

par un Zouave, il gardera quelque chose des nobles sentiments de ces admirables soldats.

M. Alfred LaRocque fut un de ceux qui se dévouèrent si généreusement à Albano.

II

SILHOUETTES DE QUELQUES CHEFS

Tels chefs, tels soldats. Pour mieux faire connaître l'armée du Pape, nous crayonnerons quelques physionomies qui nous sont familières, nous arrêtant à celles dont les noms ont été les plus souvent prononcés en Canada.

Le général Kanzler. — Herman Kanzler s'est fait lui-même ; s'il n'a pas eu de parchemins de famille, il s'est fait une renommée qui vaut des armoiries. Au service du St. Père depuis grand nombre d'années, il devint général en chef et pro-ministre des armes en 1866 ; nul plus que lui n'était digne de remplacer Monseigneur de Mérode.

Intelligent, actif, dévoué, calme, énergique et brave, le général Kanzler possède toutes les qualités d'un chef militaire.

A Ancône, en 1860, n'étant encore que colonel, commandant les forts extérieurs et les redoutes les plus importantes, il donna les preuves de la plus brillante valeur. Quoique la défense de la ville fut devenue presque impossible, Lamoricière, dans un conseil d'officiers réunis dans une casemate labourée par les bombes, exprima l'avis de continuer la défense ; Kanzler s'avançant, répondit au nom de tous, que le général en chef pouvait compter sur eux à la vie, à la mort.

Lorsqu'il devint pro-ministre des armes, il eut des envieux ; mais, par son activité étonnante, par son dévouement sans borne au St. Père, par son sang-froid et son habilité sur le champ de bataille, il fit taire les jalousies.

Un mot peut peindre un homme ; en voici un de M. Kanzler qui vaut un beau coup de pinceau. Il s'agit d'un ordre qu'il envoya à M. d'Argy colonel de la légion

romaine, dans la guerre de 1867 ; la Légion se dirigeait sur Nerola, le général Kanzler envoya au colonel un ordre conçu en ces termes. " Deux compagnies de la légion " partiront ; elles iront battre les insurgés " et rentreront à Rome."

Par son esprit habile et conciliant il sut faire régner l'union et la concorde entre les officiers et les corps de tant de nationalités différentes. Il apporta un grand zèle à l'augmentation de l'effectif du Régiment des Zouaves, et il contribua pour beaucoup à l'introduction des Canadiens dans ce régiment. Il montra toujours beaucoup d'estime pour nos compatriotes, et exprima souvent le désir, et fit même des démarches à cet effet, de voir augmenter leur nombre dans l'armée.

Son Excellence, à deux reprises, daigna aller au " Cercle Canadien " pour faire visite à nos Zouaves. Ils sont rares les Généraux en Chef qui vont ainsi prendre part aux amusements des derniers pioupious de l'armée, et il n'y a guères que

dans l'armée Pontificale ou les chefs supérieurs agissent aussi paternellement.

Le Général Kanzler est Badois d'origine, il est marié à une romaine douée d'une âme virile, qui, au besoin saurait manier le revolver. Madame Kanzler était très aimée dans l'armée ; elle était devenue populaire parmi les soldats en prodiguant, et sur le champ de bataille et dans les hôpitaux, ses soins aux blessés, ce qu'elle faisait avec son amie Madame Stone, douée aussi elle d'un grand cœur ; et l'assiduité avec laquelle messieurs les officiers se donnaient rendez-vous tous les samedis soir dans les salons de madame Kanzler, prouve combien ils estimaient et appréciaient ses grandes et belles qualités.

De Courten. — M. de Courten, général de brigade, prit une part glorieuse et brillante dans la campagne de 1860 ; il est Suisse et porte un nom qui doit être bien connu des vieux français. D'une rare distinction, d'une énergie chevaleresque qui n'exclut pas la prudence et les autres qualités mili-

taires, d'une constante bienveillance, d'une courtoisie modèle, le Général de Courten ne peut être connu sans être sympathique.

Sous Louis XV, il y avait en France un régiment Suisse dit, de Courten, dont vingt-deux officiers sur trente-cinq étaient des Courten.

Un jour, Louis XV, passant en revue ce régiment de famille, et frappé de sa bonne tenue comme de son allure martiale, dit en riant au Colonel de Courten :—" Nous irions " loin avec ces gaillards là !"—" Sire, répon- " dit le Colonel, peut-être plus loin que nous " ne voudrions ! " Le roi rit beaucoup de la répartie et donna sa croix de St. Louis au *Père de Courten* comme on l'appelait ; et si jamais croix avait été méritée, c'était celle-là, car celui qui la recevait, avait à son crédit, trente deux ans de service, dix-sept campagnes et quatorze blessures. Notre général de Courten est de cette famille.

Tels sont les chefs de l'armée romaine.

Colonel Allet.—" Papa Allet, " tel est le titre par lequel officiers et soldats du

régiments des Zouaves Pontificaux disignaient leur colonel ; ses zouaves l'adoraient. et il aimait ses zouaves comme un père aime ses enfants.

On lui offrit il y a quelques années le grade de Général de Brigade, il refusa en disant : " Je demande qu'on me " laisse à la tête de mon régiment ; il y a " beaucoup de généraux, mais il y a peu de " colonels des Zouaves Pontificaux. "

Fier et orgueilleux de son corps, il traitait ses zouaves en gentilhommes et respectait ses simples soldats comme les officiers ; hors du service, où la discipline était justement maintenue, il n'entretenait avec eux que des rapports des courtoisie et d'amitié. Aussi il n'y avait pas un seul zouave qui n'aurait offert sa vie tout aussi cordialement pour son Colonel que pour son Pape.

Bon, brave, affable, indulgent et ferme à la fois, courtois et vaillant, fumant tout aussi paisiblement son cigare sur le champ de bataille que dans sa chambre, haut de plus de six pieds et d'une carrure

à l'avenant, d'une figure à la fois matiale et débonnaire, à la parole lente et calme, le Colonel est un des plus beaux types militaires qui puissent se voir. Entré au service du St. Père, depuis plus de vingt ans, comme simple soldat, son dévouement et son amour pour Pie IX sont sans bornes. Ah ! si le bon M. de Montalembert en eut eu connaissance, il en aurait été scandalisé, car Pie IX était l'idole de " papa Allet." Avec cela, notre colonel est parfait chrétien ; comme sur le champ de bataille, il était toujours le premier à s'avancer à la Sainte Table, à la communion qui terminait la retraite pascale pour le régiment ; il n'a jamais voulu se marier dans la crainte d'être gêné dans le désir qu'il avait de mourir au service de l'Eglise.

On dit qu'il en est de l'esprit comme de la santé, on y pense que lorsque l'absence s'en fait sentir ; M. Allet possède un bel esprit, une grande intelligence, un jugement très sûr, et il n'a jamais paru s'en apercevoir ; dans les réunions du beau monde, où il

n'allait que rarement, il paraissait timide et parlait peu. On lui demandait un soir, dans un salon, qu'il voulût bien raconter la campagne de Mentana où son régiment s'était immortalisé ; il parut embarassé ; on fit des instances. " Oh mon " Dieu ! dit-il, c'est bien simple et bien " court : la colonne défilait par la voie " *nomentana*, j'étais en arrière avec l'état-" major ; à cinq ou six kilomètres de Men-" tana on entend commencer la fusillade, " et en quelques minutes le feu devint des " mieux nourris ; je piquai de l'éperon pour " voir où en étaient mes Zouaves ; déjà ils " étaient tous lancés, éparpillés par les vi-" gnes et jouant de la baïonnette comme de " bons enfants."—" Et puis ?"—" Et puis... " mon Dieu, ils sont revenus le soir se ran-" ger autour de leur drapeau, et ils avaient " remporté la victoire.

Le " *veni, vidi vici* " classique n'est pas plus beau.

Les adieux qu'il fit transmettre au Régiment, après le siège de Rome, révèle son cœur

et son affection pour ses enfants, c'est ainsi qu'il appelait presque toujours ses zouaves quand il avait à les commander.

— " Zouaves. En vous transmettant les
" adieux du général de Courten je m'asso-
" cie pleinement aux éloges qu'il vous
" donne et que vous avez si bien mérités. S'il
" est quelque chose qui puisse atténuer la
" douleur de notre séparation, c'est le souve-
" nir de dix années passées ensemble. Des
" temps meilleurs luiront pour vous ; pour
" moi j'applaudirai de loin à vos succès et
" mon cœur sera toujours avec vous.

" Si j'ai fait quelque bien, c'est auprès de
" vous que je viens chercher ma récompense
" et je l'aurai pleine et entière si je vis
" dans votre souvenir.

" Adieu messieurs, le sort nous divise,
" mais le même sentiment nous unira tou-
" jours ; celui du dévouement à la cause que
" nous avons servie dix années ensemble.
" Vive Pie IX ! "

Le Colonel ALLET.

27 Septembre 1870.

Athanase de Charrette—M. le Baron A. de Charrette était lieutenant-colonel du Régiment des Zouaves Pontificaux. De taille au-dessus de la moyenne, robuste, d'une figure martiale et dont l'énergie est tempérée par la douceur de son regard, homme d'esprit et homme de cœur, d'une bravoure chevaleresque, d'une suprême distinction, d'une gaieté communicative, d'une libéralité de grand seigneur quand même, M. de Charrette est un véritable type de noblesse militaire.

Comme les anciens preux, en dépit de l'invention de la poudre, à Castelfidardo, le baron recherchait de préférence les combats singuliers à l'arme blanche. Il était magnifique, disent ses compagnons d'arme, dans son élégant uniforme bleu couturé d'or, portant sur sa poitrine une belle croix autrichienne, le sabre au poing, dédaignant son révolver, quérant quelque adversaire digne de son bras. Il le trouva dans un capitaine piémontais, du nom de Tromboni, qui accepta vaillamment le combat au sabre.

Les deux armées s'arrêtèrent un instant pour conptempler ce duel qui s'accomplissait au milieu des éclats de bombes et d'obus. Une, deux, et le Piémontais tomba deux fois touché, en disant :

—Capitaine je vous rends mon épée.

—Il est mon prisonnier, cria de Charette à ses Zouaves ; ayez en soin.

Puis avec une ardeur tout nouvelle il se lance dans la mêlée.

Bon sang ne ment pas ; M. de Charrette l'a prouvé vingt fois sur les champs de bataille.

A Mentana, au pied de la vigne *Santucci*, que défendent les garibaldiens protégés par un mur élevé, les balles pleuvent si dru que les zouaves, pendant un instant, cessent d'avancer ; aussitôt le lieutenant-colonel de Charette s'élance en agitant au bout de son épée le bonnet rouge d'un chef garibaldien qu'il a mis hors de combat.

— " En avant, les zouaves ! s'écrie-t-il. " ou je vais me faire tuer sans vous. "

Ce disant il s'élance en avant ; les Zoua-

ves le suivent, et quelques minutes après, le quartier général des garibaldiens, situé dans la *Vigna Santucci* est au pouvoir des Zouaves.

Du courage d'un Charette on n'en parle pas.

Le baron Athanase est neveu du grand Charette, le général vendéen, le héros de la guerre des géants; il a cinq frères, tous les cinq ont servi le St. Père : MM. Urbain, Ferdinand, Alain, Louis et Armand ; ce dernier filleul et héritier de feu la duchesse de Narbonne-Pelet est trois ou quatre fois millionnaire. Quel *mercenaire* que celui là !

Le lieutenant-colonel âgé d'àpeu près quarante ans est veuf de Delle. Antoinette Fitzjames, sœur du duc de Fitzjames et de la duchesse Salviati-Borghèse.

Un officier piémontais, le général Brignone disait au capitaine Bourbon de Chalus, le soir de Castelfidardo : " Vrai-
" ment messieurs, à lire vos noms, on croi-
" rait lire une liste d'invités aux fêtes de
" Louis XIV. " Il en était encore ainsi dans

le régiment des zouaves ces années dernières ; des armoiries brillaient au chaton des anneaux de la plupart des officiers ; grand nombre de soldats portaient les plus beaux noms de l'Europe, le sang le plus noble du vieux monde y était représenté.

Les Commandants des quatre bataillons étaient :

Le comte Charles de Lambilly ;

Le comte Paul de Saisy ;

Le baron Ferd. Le Caron de Troussures ;

Monsieur Numa d'Albiousse.

Parmi les officiers brillaient des noms comme ceux-ci : Don Alphonse, infant d'Espagne, le baron Vigier de Mirabal, le comte A. de Fumel, le prince Rospigliosi, Félix de Hemptine, Henri de Montbel, Bourbon de Chalus, Seochan de Kersabiec, le comte de Coësssin, le comte Paul de Frotté de la Messelière, le baron G. de Fabry, James d'Arcy, etc., etc., etc.

q

ta

Z

tr

ar

al

la

je

av

v

d

p

III

ACCUEIL A ROME.

C'était sous des chefs tels que ceux avec qui nous venons de faire connaissance, c'était dans le régiment incomparable des Zouaves Pontificaux que nos jeunes compatriotes allaient apprendre le métier des armes ; c'est avec cette société d'élite qu'ils allaient faire connaissance et au milieu de laquelle ils allaient vivre.

N'était-ce pas un honneur pour notre jeunesse d'entrer à une telle école ? et les avantages qu'elle devait en tirer ne devaient-ils pas être très-importants ?

En dehors du point de vue de la foi et de la religion, c'est déjà un titre de gloire pour nos jeunes compatriotes d'avoir été

admis dans les rangs de ces hommes distingués par l'éducation et par le rang.

Mais ce qui ajoute un nouveau lustre à leur gloire et ce que le Canada ne pourra pas jamais oublier, c'est l'accueil si honorable qui leur fut fait à Rome ; les Canadiens y furent reçus par les différentes autorités non seulement avec joie mais encore avec des honneurs tout à fait exceptionnels. On n'a jamais fait pour aucun corps de volontaires arrivant à Rome, ce qu'on fit pour les enfants du Canada.

En mettant le pied sur le territoire pontifical, à Civita Vecchia, le premier détachement fut l'objet d'un attention bien délicate et bien honorable ; un officier par ordre du commandant de place de la ville, vint leur présenter un drapeau pontifical pour leur entrée dans la ville éternelle ; nos jeunes compatriotes comprirent quelle faveur insigne leur était accordée, et ce fut avec le plus grand enthousiasme qu'ils reçurent le précieux dépôt. Les yeux baignés de larmes ils contemplaient cet éten-

dard, le premier du monde, qui devenait dès cette heure leur propre étendard, et que déjà ils se promettaient bien de défendre au prix de leur vie.

Se rendant à Rome par un train spécial et l'heure de leur arrivée à la Cité Sainte ayant été annoncée par le télégraphe, ils y furent reçus on pourrait presque dire royalement. Le pro-ministre des armes, le général Kanzler, le général de Courten, le colonel Allet, le lieutenant-colonel de Charette, grand nombre d'autres officiers, tous les Zouaves en garnison à Rome, un corps de musique, une foule de Romains et, comme couronne de cette multitude, le Roi et la Reine de Naples, attendaient à la gare les Canadiens pour leur souhaiter la bienvenue.

Pour la première fois, les échos de la capitale du monde catholique étaient réveillés par le cri : " Vive le Canada ! "

De la gare, la compagnie canadienne fut dirigée à la Basilique de St. Pierre ; elle s'y rendit, le corps de musique ouvrant la mar-

che, le drapeau pontifical flottant en tête à côté du drapeau canadien, escortée par l'étât-major du Régiment des Zouaves, suivie d'une foule de militaires, de citoyens, et saluée et acclamée des balcons et des fenêtres.

Il était beau, il était grand, il était bien propre à inspirer un légitime orgueil, ce spectacle de quelques enfants du Canada ainsi fêtés et exaltés dans la première ville du monde.

Cette marche triomphale par la place du Quirinal, le Corso, la place St. Ange et la grande place St. Pierre, par les quartiers les plus mémorables de la ville des Césars, des Constantin, des Léon, des Grégoire, à elle seule, est un grand fait, un évènement glorieux pour le Canada. C'étaient nos compatriotes qui étaient l'objet de ce triomphe, de ces ovations dans la ville éternelle; c'est en l'honneur de nos compatriotes que les trompettes de Rome faisaient retentir les échos; c'est au bras de nos compatriotes que s'attachait le bras des héros de Castelfidardo

de Monte-Libretti, de Mentana; C'étaient les enfants du Canada que saluaient les enfants du peuple roi : c'étaient pour les voir, les contempler, les bénir que le grand Pontife, le vicaire de Jésus-Christ apparaissait à la croisée du Vatican.

On est en face de St. Pierre.

La basilique St. Pierre et sa magnifique colonnade sont situées sur l'emplacement des jardins de Néron. C'est ici que le monstre empereur faisait brûler les chrétiens pour se divertir et faire disparaître de la terre la race des disciples du Christ; ah! Néron, contemple ton succès, vois si tu as vaincu le Christ, et si tu as tué Pierre! sur les lieux mêmes d'où tu contemplais les flammes alimentées par les chairs des fils du crucifié, s'élève le plus beau monument du monde où tous les jours des milliers de pèlerins viennent adorer celui que tu voulais anéantir, et s'agenouiller sur les restes de celui dont tu fus le bourreau. C'est un temple au Christ, *à l'honneur de Pierre*; à côté est la demeure du successeur de ce

Pierre. A cet endroit même où, il y a dix huit siècles, pétillaient les flambaux humains qui devaient enterrer dans leur cendre les derniers chrétiens, s'avancent, acclamés par ce peuple de Rome qui t'acclamait jadis, les enfants d'un monde dont tu ignorais l'éxistence ; ils viennent des extrémités de la terre incliner eux aussi leur front sur le tombeau de Pierre, ils viennent pour défendre son successeur, ils viennent offrir leur sang, leur vie pour cette Eglise que tu croyais détruire. Eh bien vit-elle encore l'Eglise ? a-t-il encore des adorateurs le Christ ? Pierre a-t-il encore des disciples ? Encore une fois Néron contemple ton succès, et raconte le à ceux qui, comme toi, veulent encore aujourd'hui, abattre le Christ, et tuer Pierre.

Rome semblait voir dans l'arrivée de ces jeunes volontaires chrétiens venus d'outre-mer, quelque chose d'extraordinaire et de magnanime ; l'inscription de leur drapeau, " Aime Dieu et va ton chemin " enflammait leur admiration et leur

rappelait les devises de la chevalerie du moyen âge. Son Eminence le cardinal Barnabo accueillant en audience les deux aumôniers du premier détachement, leur disait : " Ah c'est vous qui avez amené " ces jeunes gens qui ont ravi tous les " cœurs ici ! "

Ces bons sentiments qu'on manifesta pour nos compatriotes à leur arrivée continuèrent d'exister.

Au mois d'octobre 1869, on vit se renouveller pour le cinquième détachement, la même sympathie et les mêmes expressions de contentement que pour le premier.

L'aide-de-camp du pro-ministre des armes venait, avec ordre de Son Excellence, à leur rencontre à Civitta Vecchia; le corps de musique et les officiers du régiment, venaient aussi au-devant de ceux-ci pour leur souhaiter la bienvenue et leur faire cortège par les rues de Rome.

Si le Canada a fait de plus grands sacrifices que les autres pays catholiques en

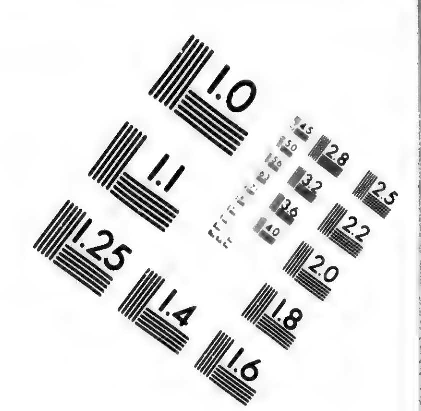
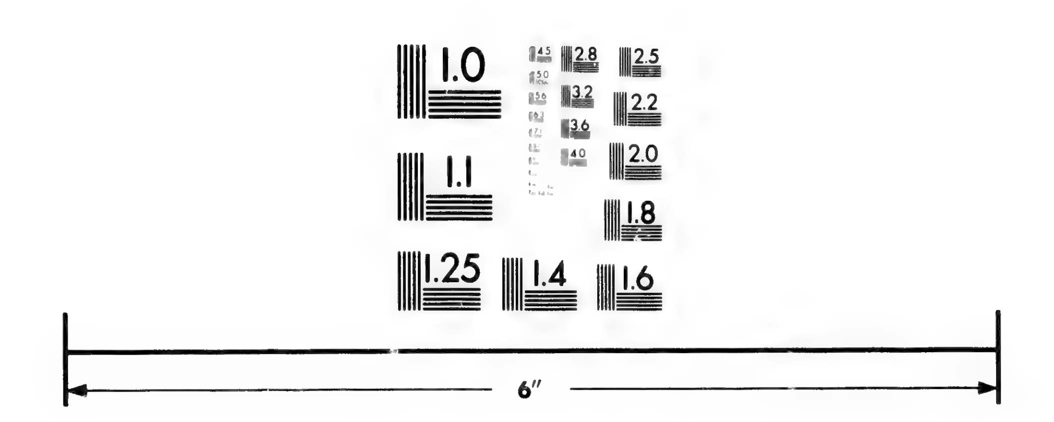


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





envoyant ses enfants auprès du Souverain Pontife, Rome l'a compris et l'a apprécié : et cette appréciation du mérite, en si haut lieu, en est déjà une récompense.

IV

PIE IX ET LES ZOUAVES CANADIENS.

On montrait à quelqu'un une peinture qu'on lui disait être la vraie figure de Notre-Seigneur :—" J'ai vu un autre portrait du Christ, dit ce monsieur, que je crois plus ressemblant que celui-ci."

—Où est-ce, s'il vous plait ?

—Au Vatican ; c'est Pie IX lui-même."

Il avait dit vrai, celui-là.

Et ils sont nombreux, ceux qui, sortant d'une audience auprès de Pie IX, se sont dit : " Je croyais être en présence de Notre-Seigneur lui-même."

Sa figure si belle, si douce et si sereine en toute circonstance, son regard qui enchante, qui touche, qui convertit, son port

auguste et majestueux, sa voix limpide et sonore, ses paroles toujours bienveillantes, souvent inspirées, tout, en la personne sacrée de l'illustre Pontife, rappelle Celui dont Il tient la place sur la terre.

Aussi, quels que soient les sentiments qui animent ceux qui s'approchent de cet aimable Pape, il n'est personne, pas même ses ennemis, qui ne se sente rempli de vénération, qui ne se sente remué jusqu'au fond de l'âme en apercevant ces traits qui reflètent si bien la sainteté

Cent fois pendant notre séjour à Rome, nous avons eu la preuve de ce que nous disons ici.

Mais si jamais Pie IX ressembla au divin Maître, si jamais il nous rappela la conduite de Celui dont il est le vicaire, c'est dans la bonté si condescendante qu'il eut pour nos Zouaves et dans les marques d'affection toute paternelle qu'il leur prodigua. Il était à la connaissance de tout le monde, à Rome, que le St. Père affectionnait particulièrement les Zouaves ; Il les appelait toujours :

“ Mes Zouaves ; ” or parmi ses Zouaves il distinguait “ mes canadiens, ” et l'aimable Pontife accorda à ceux-ci des faveurs qui firent plus d'un jaloux à Rome.

Avec quelle affabilité et quelle tendresse, Sa Sainteté ne reçut-Elle pas auprès de Sa personne tous les détachements de nos volontaires à mesure qu'ils arrivaient ? Avec quelle complaisance n'accordait-Elle pas audience à tous ceux des ntres qui partaient pour s'en retourner au pays ?

Pas un Zouave Canadien n'a quitté Rome sans apporter un souvenir qu'il tenait des mains mêmes du grand Pontife ; tous ceux qui partirent avant le siége de Rome ont apporté un diplôme signé de la main de Sa Sainteté par lequel les indulgences les plus précieuses étaient accordées à leurs parents et à ceux qui leur étaient chers.

Sept ou huit Zouaves Canadiens sur le point de quitter Rome, à l'expiration de leur engagement, ayant négligé de solliciter assez tôt une audience particulière pour eux, furent contraints de se contenter d'une

audience à laquelle prenaient part une centaine de personnes : il y avait des prêtres, des religieux, des laïques, des militaires ; plusieurs, avaient apporté des suppliques à faire signer par Sa Sainteté et les Lui présentèrent ; le bon Pape comme effrayé du grand nombre de ces documents au bas desquels il Lui fallait écrire son nom, dit avec douceur : " Mes enfants, le Pape est vieux, " il ne faut pas le faire mourir, et puis il n'est " pas une machine à signature." Sa Sainteté refusa donc les suppliques ; lorsqu'Elle fut arrivée aux Canadiens et qu'on les Lui eut fait connaître : " Aussi vous, mes Canadiens, " vous avez des suppliques à faire signer ; " que votre aumônier les ramasse et me les " donne, je vais vous les signer, vous avez " bien mérité cela. "

Ce bon Père condescendit à satisfaire à tous les désirs plus ou moins indiscrets qu'en différentes circonstances lui manifestèrent ses Canadiens, et on peut dire que tout ce que ceux-ci osèrent solliciter, ils l'obtinrent ; en voici des preuves :

Les Zouaves Canadiens, pour le moins aussi patriotes à Rome qu'au Canada, ne laissaient pas passer la fête de St. Jean Baptiste sans évoquer avec amour et enthousiasme le souvenir de la patrie ; la St. Jean Baptiste était donc fête de première classe dans le camp canadien ; mais à Rome, pour qu'une fête soit de première classe il faut que le Pape en soit ; c'est pourquoi nos zouaves voulurent, la première année, que le St. Père fut pour quelque chose dans leur fête nationale ; ils eurent l'idée d'être présentés à Sa Sainteté ce jour-là, et de solliciter sa bénédiction pour leur patrie ; ce qui fut obtenu. Le jour de la St. Jean-Baptiste, le St. Père alla,comme de coutume, en grand gala, assister à la messe à St. Jean de Latran : nos zouaves compatriotes s'y rendirent eux aussi ; et à l'issue de l'office divin ils furent conduits sous les portiques intérieurs du palais de Latran où ils eurent le bonheur de voir leur bien-aimé Pape et Souverain qui leur adressa des paroles bienveillantes et leur prodigua pour eux et leur

cher Canada, ses bénédictions les plus abondantes.

L'année suivante Mgr. de Montréal était à Rome ; sachant toute l'affection que Pie IX portait à nos jeunes compatriotes, Monseigneur crut qu'il pouvait se hasarder à solliciter la faveur *d'une place réservée*, pour les Zouaves Canadiens à la messe de St. Jean de Latran. Pour qui connaît les usages de Rome, cette demarche n'avait pas la moindre chance de succès : de place réservée, il n'y en a que pour les Princes, les corps diplomatiques, le sénat et, tout au plus, pour les Dames de distinction auxquelles quelques fois une tribune est affectée ; mais pour de simples soldats, oh jamais ! et il semble qu'il était impossible d'y penser.

Le majordome Mgr. Pacca à qui Mgr. de Montréal s'était adressé, avait dit : " C'est bien difficile. "

L'architecte qui règle le placement des tribunes et indique les parties à réserver selon les circonstances et les personnages

qui doivent assister à l'office avait dit : " C'est impossible. "

Le St. Père ayant eu connaissance de la demande de Mgr. de Montréal et de la réponse de l'architecte dit qu'Il saurait bien trouver de la place : Il se fit apporter le plan des dispositions prises pour la messe à St. Jean de Latran, et l'ayant étudié un instant il indiqua un endroit, le plus rapproché du sanctuaire, où les Zouaves Canadiens seraient placés, et fit donner des ordres pour qu'il n'y eut que les Canadiens qui y fussent introduits.

Grand fut l'étonnement de toute l'assistance, de voir ce groupe de Zouaves occuper une telle place d'honneur ; c'était chose tout à fait inusitée ; aussi entendait-on les Romains se dire : *Ma, come si fa? questi Canadesi sono tutti di sangue nobile ovvero principi?* " Comment se fait-il ? ces Canadiens sont-ils tous des nobles ou des princes?" Mais pour mieux connaître la douce affabilité du grand Pontife, il faut se rappeler avec quel doux abandon et avec quelle bonté

tendre, il reçut en audience les quatrième et cinquième détachements ; c'est presque à ne pas y croire ; laissons parler un ancien zouave, M. G. Drolet qui décrivit dans le temps, cette audience, avec tout le charme de sa plume bien connue.

“ Mardi le 21 juillet à cinq heures et quart de l'après-midi, j'eus l'honneur de conduire au Vatican les vingt-cinq Canadiens appartenant à ma compagnie qui y rencontrèrent les quarante-huit derniers arrivés.

“ Nous fûmes introduits dans le grand salon destiné aux audiences publiques et formant un carré ouvert à l'une des extrémités où est élevé le trône du Souverain Pontife, nous attendions le cœur gros d'espérances que le Père commun des fidèles nous honorât de sa présence. Après environ dix minutes d'attente le Saint-Père fut annoncé. De suite, nous nous découvrîmes et nous mîmes un genou en terre ; mais Sa Sainteté prit la direction de la galerie de la cour DU BRAMANTE et envoya son majordome nous avertir de le suivre.

" En *un temps et un mouvement* nous fûmes debout et sur deux rangs nous joignîmes le cortége.

" Le Pape ouvrait la marche en s'entretenant avec notre colonel à sa droite et un camérier secret à sa gauche ; suivaient Messieurs Moreau, Lussier, Routhier, Suzor et Roy. Avec eux marchaient des prélats de la cour du Pontife-Roi. Nous venions ensuite retenant notre respiration, marchant légèrement pour faire le moins de bruit possible, et les *yeux tout grand ouverts.*

" Une promenade à travers le palais du Vatican ayant pour *Cicerone* l'immortel Pie IX était chose si surprenante et si inouïe dans les fastes des visiteurs du musée, que nous en étions tous confus. Nos yeux trop petits pour la circonstance erraient de notre *Guide* aux voûtes et aux murs des appartements que nous traversions. Nous ne savions à quoi fixer notre admiration. Le St. Père qui marchait allègrement tout vêtu de blanc, coiffé de son bicorne écarlate et chaussé d'escarpins rouges, semblait un

astre éclatant duquel s'échappaient des rayons lumineux qui faisaient briller d'un éclat plus vif les trésors de peintures que contenaient les galeries que nous traversâmes, les quatre chambres de Raphael connues, sous le nom de *Stanze* et les salons richement décorés destinés aux audiences des dames.

" Pour un admirateur du beau qui n'avait jamais eu le bonheur de passer de longues heures d'admiration dans le musée de peinture du Vatican, avant cette occasion, notre passage était propre à lui donner le vertige.

" Nous laissâmes à regret ces merveilles de l'art, mais pour entrer dans les beaux jardins qui dépendent du Vatican et qui complètent par leurs trésors de verdures, de fraîcheurs et de couleurs vives, les beautés que nous venions d'admirer. Pendant le trajet le Souverain Pontife se retournait souvent de notre côté et nous invitait de la main à le suivre.

" Nous parcourûmes ainsi une suite d'allées bordées de lauriers roses, de grenadiers

et d'aubépinières tout en fleurs et nous nous engageâmes dans une charmille de cèdres qui nous conduisit dans un charmant pavillon bâti sous le Pontificat de Pie IV.

Entre deux bosquets odoriférants et des massifs de verdure s'élève un gracieux petit pavillon en marbre, orné d'un beau portique d'ordre Corinthien soutenu par des colonnettes en marbre de Carrare. Le Fronton tout orné de statuettes et de bas reliefs représentant des sujets tirés de l'Empire de Flore, contient une riche inscription rappelant à quelle occasion le Pape Pie IV le fit construire ; une jolie petite pièce d'eau à quatre jets, qui s'échappent de son sein, rafraîchit les alentours.

" Le Saint Père monta sur les premières marches du portique, et nous faisant faire un demi cercle en face de Lui, il nous adressa quelques paroles qui nous remuèrent jusqu'au fond du cœur. Il nous félicita de notre dévouement à la cause de l'Eglise et nous parla de son admiration pour notre lointaine patrie. Il nous sou-

haita la bienvenue par une bénédiction qui devra nous accompagner pendant toute notre vie, dans toutes les occasions jusqu'à l'heure de notre mort. Cette bénédiction, nous dit-il, rejaillit sur vos bons parents sur vos amis, sur tous ceux que vous aimez.

" Après nous avoir ainsi bénis, le Souverain Pontife fit approcher plusieurs domestiques qui, porteurs de grandes corbeilles, disparaissaient sous les fleurs qu'elles contenaient : d'autres portaient des plateaux chargés d'oranges. Le Saint Père commença la distribution de sa propre main et donna à chacun des heureux zouaves qui avaient l'honneur d'être présents un magnifique bouquet de fleurs, une orange et une médaille en argent marquée à son effigie.

" Nous étions tous ébahis, les mains remplies des dons du Souverain Pontife, et ne sachant comment exprimer les transports qui nous animaient. Alors Sa Sainteté s'entretint familièrement avec les prêtres canadiens qui l'entouraient. Nous ne perdions

rien de la conversation qui se faisait en français. Il demanda à l'un d'eux à quel diocèse il appartenait ; ce monsieur répondit qu'il appartenait au diocèse de Trois-Rivières. Le Saint Père lui dit, en élevant la voix : " mais, vous m'appartenez d'une manière spéciale, attendu que c'est moi qui ai fait ce diocèse. J'ai aussi érigé un autre diocèse, leur dit-il, dans les environs de Trois-Rivières, c'est celui de St. Hyacinthe." Il demanda alors pour quelle raison la cité tri-fluvienne portait ce nom pompeux. Il nous dit qu'il connaissait les avantages immenses que procuraient à l'Amérique ses grands fleuves. Sa Sainteté en nomma plusieurs passant aussi en revue les rivières de moindre importance.

" Après cette discussion géographique, le Saint Père, prenant un sentier tout bordé de haies taillées à l'anglaise, nous fit parcourir une partie de ses jardins, quand, arrivé près d'un mur, il s'assit sur une petite borne en marbre, adossée à l'une des galeries du musée. Il continua à s'entrete-

nir avec notre colonel pour quelques instants, lorsque, nous adressant, la parole, il nous montra une ouverture qui conduisait par un escalier, au-dessous du Vatican. Le Saint Père nous dit : " Allez voir, c'est très-joli." Quelques-uns s'avancèrent pour regarder ; alors le Saint Père nous dit à tous les autres : " *Andate, Andate,* " (allez, allez.) Nous nous ruâmes tous vers la partie indiquée, cherchant à voir ce qui avait tant d'attrait, quand, tout-à-coup des centaines de petits filets d'eau s'échappèrent de sous sol par les fissures des allées sablées sur lesquelles nous étions, et vinrent se croiser sur notre figure, dans nos jambes, sur notre dos, partout. Rien n'était aussi comique que de voir le *sauve-qui-peut* général qui s'en suivit. C'était une vraie averse de petits jets. Sans égard pour le décorum que nous devions observer devant l'auguste Pontife-Roi, nous fuîmes *bravement* devant l'élément qui nous poursuivait partout.

" Quand nous fûmes horsdesatteintes de cet ennemi d'un nouveau genre, nous fîmes

volte-face et nous contemplâmes le St. Père qui riait aux éclats de notre déconfiture. Il en montrait plusieurs qu'il remarquait avoir été plus favorisés que les autres, c'est-à-dire qui était plus trempés. Il nous dit en riant : " Je ne savais pas que mes Zouaves fuyaient devant l'eau. Que serait-ce donc devant l'ennemi." Le Colonel Allet répondit : " Devant le plomb, Très Saint Père, ils avanceront. "

" Il n'est pas besoin de vous assurer que pas un de nous n'aurait voulu manquer cette averse qui ne pourra que féconder nos cœurs et leur faire porter de bons fruits pour l'Auguste Successeur de St. Pierre qui sut ainsi les arroser. Il ne faut pas croire que la sécheresse de nos sentiments pour notre Pontife-Roi ait nécessité cette rosée bienfaisante, il faut plutôt croire que c'est une mesure de précaution contre la tiédeur.

" Là se termina notre audience qui avait duré une heure et demie. Nous prîmes congé de Sa Sainteté, ivres de bonheur, d'avoir été l'objet de ses attentions aussi

délicates, et remportant, outre plusieurs marques sensibles de notre visite, les plus heureux souvenirs pour toute notre vie.

"Le Saint Père avait fait placer intentionnellement des fleurs, communément appelées *immortelles*, dans tous nos bouquets, de sorte que ces fleurs seront toujours l'emblême de notre affection et de notre dévouement pour Sa sainte personne et un souvenir *immortel* de notre audience. Sans oser entrer dans des considérations sur notre audience et sur le cachet particulier qn'elle porte, je ne puis m'empêcher de faire les réflexions que nous faisions en retournant à notre cercle : " Quoi, tant de grandeur nous montrer tant " de bonté ! au point de nous traiter comme " ses enfants. C'est bien là le Vicaire de Ce" lui qui laissait aller à Lui les petits enfants. " Qu'avons-nous fait jusqu'à ce jour pour " mériter de telles faveurs ? Rien, aussi nous " ne soupirons qu'après une occasion pour " prouver notre reconnaissance. "

V

PIE IX ET NOS MALADES

Pie IX est le type du vrai souverain. Lui-même veut se rendre compte *proprio visu* de toutes les administrations de son gouvernement ; Il a l'œil partout, connait tous ses employés, examine leurs rapports, se transporte quelque fois, sans en donner avis, sur les lieux pour voir comment une institution fonctionne, comment ici on accomplit ses ordres, comment ailleurs on exécute les plans qu'Il a donnés pour certain travaux publics. C'est ainsi que Pie IX surveille les nombreuses institutions de charité, les maisons d'industrie, les écoles de beaux arts, les travaux d'archéologie, les Académies, les Universités de Rome, etc.

Les institutions qui lui sont particulière-

ment chères, et auxquelles Il porte un intérêt tout spécial sont les hôpitaux ; aussi ces maisons à Rome, sont-elles des modèles du genre.

L'hôpital *Santo Spirito* surtout, est réputé pour le plus beau et le mieux tenu du monde entier ; les bâtisses du *San Spirito* sont des palais.

La partie la plus belle et la plus grande de cet immense hôpital, est affectée aux militaires ; quinze cents peuvent y être reçus ensemble sans préjudice aux lois de l'hygiène. C'est là que presque tous nos compatriotes de Rome, allaient tour à tour se faire traiter contre les influences de la *malaria* ou de la fièvre romaine, c'est là que sept Zouaves Canadiens ont offert le sacrifice de leur vie pour la cause de l'Eglise. (1)

Le 10 Septembre 1868, Sa Sainteté faisait une visite improvisée à l'ôpital militaire : vers cinq heures de l'après-midi, per-

(1) Outre ceux-ci morts à l'hôpital du St. Esprit, il y en eut un qui se noya, et un autre qui mourut à Viterbe.

sonne ne s'y attendant, le carosse du St. Père arrivait à la porte. En un clin d'œil, l'Intendant de l'hôpital, son lieutenant, les médecins, les religieuses, furent rendus à la porte pour s'agenouiller aux pieds de Sa Sainteté; les médecins et autres officiers de l'hôpital se confondaient en excuses sur ce qu'ils n'étaient pas en tenue, les bonnes sœurs repassaient dans leur esprit s'il n'y avait pas eu quelque petit coin d'oublié où le balai ne serait pas passé dans la journée; bref, il y avait émoi général dans le camp; mais le St. Père, sans paraître s'apercevoir de l'excitation qui règnait autour de Lui, demanda de suite à visiter les salles des malades.

Or, à cette époque, neuf zouaves canadiens étaient retenus à l'hôpital; sur ce nombre deux étaient gravement malades, et leur aumônier venait d'être appelé pour administrer l'Extrême-Onction à un de ces derniers, M. Louis Prince; le prêtre était à se préparer à sa pénible fonction, lorsque tout-à-coup il entend répéter de lit en lit dans toute la salle : " *Ecco Il Santo Padre che*

viene." "Voici le St. Père qui vient." L'aumônier suspend ses préparatifs et se rend à la porte pour y rencontrer Sa Sainteté. En bénissant l'aumônier Canadien Pie IX le reconnait et lui demande s'il y avait de ses compatriotes à l'hôpital ; celui-ci ayant répondu qu'il y en avait neuf, le St. Père demanda à les voir : ce qu'Il fit en donnant un mot affectueux et d'encouragement à chacun ; lorsqu'Il fut rendu au lit de Prince, Il s'informa longuement aux médecins de sa maladie, s'entretint avec le malade sur ses souffrances, et finit par lui dire de prendre confiance, que le sacrement d'extrême-onction était aussi quelquefois salutaire pour le corps, et lui donna une bénédiction avec tout l'effusion de sa grande âme. Aussitôt le malade de dire : "Je ne mourrai pas, la bénédiction de Pie IX m'a guéri."

Quoiqu'il en fut de sa confiance, on l'administra ; trois semaines après la visite de Pie IX, Louis Prince était au quartier.

Le neuvième de nos malades, M. P. U.

Duprat, était confiné dans une chambre à part, où il languissait depuis plusieurs mois, paralysé dans tous ses membres. Comme canadien il eut aussi lui le bonheur d'une visite spéciale du grand et saint Pontife, qui fit un long détour par d'étroits couloirs pour arriver à la chambre de notre malade.

Nous laisserons M. Duprat raconter lui-même les douces impressions qu'il éprouva en cette circonstance si solennelle pour lui, en reproduisant une lettre qu'il écrivait à un ami quelque temps après son arrivée en Canada :

MON CHER AMI,

Tu me demandes des détails sur la visite que m'a faite le St. Père durant mon séjour à l'hôpital. Je vais tâcher de te satisfaire, quoique ma main soit encore bien débile pour tracer les idées que mon cerveau peut concevoir. Je te raconterai les faits simplement, sans effort, et laisserai parler le cœur, guidé par le souvenir de cet évènement heureux et toujours présent à ma mé-

moire. Car si Dieu, d'un côté, m'a sévèrement éprouvé, il m'a donné, de l'autre, grand sujet de me réjouir.

Donc, le 9 septembre de l'an dernier, sur les quatre heures de l'après-midi, j'étais comme d'habitude, couché sur mon lit, à l'hôpital militaire du *San Spirito*, où la maladie me retenait depuis quatre longs mois avec des alternatives de profond découragement et de suprêmes consolations. Je venais de prendre mon repas du soir ; un livre était ouvert devant moi et, cependant, je ne lisais pas. Les yeux fixés sur les murs dénudés de ma modeste chambre, je laissais errer ma pensée en songeant au Canada et aux personnes chères que j'y avais laissées. Le souvenir de ma famille qui ne me cachait pas son inquiétude sur mon sort, dans une lettre reçue le jour même, m'affligeait profondément.

La sœur de charité qui me soignait, s'apercevant sans doute de l'état de mon esprit, me dit d'un ton moitié grondeur, moitié affectueux :

—" Eh bien ! mon cher malade, à qui en voulez-vous donc aujourd'hui ? A vous voir sombre et pensif, on vous dirait retombé dans la noire mélancolie d'autrefois. Chassez ces tristes pensées et, croyez-moi, tout ira bien."

—"Aujourd'hui, ma sœur, lui répondis-je, ce n'est pas une " noire mélancolie, " comme vous dites, qui s'empare de moi. Des souvenirs tristes, mais doux, assiègent mon âme. Je pense à ma famille et à la joie qu'elle aurait de me posséder au milieu d'elle demain, jour du vingt-cinquième anniversaire de ma naissance."

—" Je suis heureuse de l'apprendre ; sans avoir la prétention de remplacer auprès de vous, vos parents, surtout votre mère, mes compagnes et moi ferons tout en notre pouvoir pour rendre votre anniversaire aussi joyeux que possible. D'ailleurs, fiez-vous à la Providence qui ne vous a pas abandonné dans vos épreuves. "

La bonne sœur tint parole. Le lendemain fut une vraie fête pour moi. Plusieurs

dames qui visitaient les malades, furent mises dans le complot et rivalisèrent de zèle pour me distraire agréablement. Je reçus ce jour là des fruits, des gâteaux et autres douceurs appréciées des estomacs faibles, en assez grande quantité pour régaler tout une escouade de zouaves affamés ; et cela, au grand contentement de mon fidèle infirmier qui m'avoua ingénument, entre deux pêches, que les anniversaires sont parfois bons à quelque chose.

En somme, j'avais passé la journée gaiement, aussi gaiement qu'on peut la passer dans un hôpital, avec qui on est en connaissance depuis quatre mois, lorsque la sœur spécialement chargée de moi, entra tout-à-coup dans ma chambre, environ une heure avant l'*Ave Maria*, et me dit avec volubilité :

—"Vous allez recevoir une grande visite, une visite qui vous remplira de joie. La fête de votre vingt-cinquième année va être dignement couronnée, et vous en garderez longtemps le souvenir. Le St. Père est à

l'hôpital. Il veut voir tous les malades canadiens, et Il a demandé à votre aumônier de le conduire près de vous."

Je restai tout ébahi à cette nouvelle. Quoi ! le pape, Roi et Pontife tout ensemble, visiter un pauvre zouave qui n'avait d'autre mérite que celui de s'être rendu à Rome pour entrer aussitôt à l'hôpital ! Je ne pouvais pas croire à tant de bonheur. Je voulus interroger la religieuse qui mettait de l'ordre dans la chambre et qui, en un tour de main, eut rangé chaque chose à sa place ; mais je n'en eus pas le temps. Des pas se firent entendre dans le couloir, et bientôt Pie IX entra suivi de prélats et d'officiers de sa garde, en disant à haute voix :

—" Ah ! mon enfant, mon cher enfant." Puis se plaçant au pied de mon lit, il me demanda avec une voix douce et pénétrante qui me remua jusqu'au fond de l'âme :

—" La fièvre vous a-t-elle laissé maintenant, mon enfant ?"

—" Oui, très St. Père, lui répondis-je avec émotion. Je n'ai plus rien à craindre de la fièvre, mais je suis encore affecté de paralysie. "

—"Où sentez-vous le plus de faiblesse ?"

—" Surtout dans les jambes, très St. Père.

Alors s'adressant au médecin qui me traitait, il s'informa très au long du caractère de ma maladie et des différentes phases qu'elle avait subies. Ensuite, se retournant de mon côté, Il me dit :

—" Mon enfant, je vais maintenant demander à Dieu de répandre sur vous ses bénédictions, et le prier de vous ramener à la santé. "

Il me bénit, et en se retirant, le sourire aux lèvres, Il me jeta sous forme d'adieu ces mots qui résonnent encore à mon oreille :

—" Patience et courage. "

Jamais, cher ami, je n'oublierai cette visite, et ce jour là fera époque dans ma vie. S'il m'arrive parfois des heures de découragement sur la longueur de ma convalescence, les idées noires ont bientôt cédé

devant ce souvenir, et l'espérance renait plus forte que jamais. Je me représente alors la scène telle qu'elle s'est passée. Je suis sur mon lit, à ma tête est agenouillé mon fidèle garde-malade, plus loin se trouve la noble fille de Saint Vincent de Paul, murmurant une prière, et en face de moi, Pie IX, escorté des grands personnages de sa cour et me disant des mots magiques, qui consolent, qui guérissent. Je revois ensuite Monsieur l'aumônier Moreau, la figure rayonnante de joïe, venir me féliciter sur mon bonheur, et j'entends la supérieure me dire :

—" Comme vous devez être heureux, et comme votre mère sera joyeuse lorsqu'elle apprendra cette bonne nouvelle. Vous pouvez vous flatter d'avoir eu une faveur que bien des courtisans n'ont pas de la part du monarque qu'ils servent ; "

Puis reprendre après une légère pause :
—Le Pape parait vous affectionner d'une manière toute particulière, vous Canadiens. Il disait, l'autre jour, à deux de mes com-

pagnes, admises en audience auprès de Sa Sainteté et qui lui parlaient des Canadiens : " Je les aime beaucoup ces chers enfants et ils le méritent bien aussi. Quoi ! venir de si loin, traverser deux mers et affronter mille dangers pour combattre les ennemis de l'Eglise ; c'est plus que du dévouement, c'est de l'héroïsme. Oh ! je les aime bien ces chers enfants du Canada. "

Oui, mon ami, je te le répète, lorsque j'évoque ce souvenir, souffrances et ennui, découragement et inquiétude, tout disparait. Je sens plus que jamais la vérité de ce vers du poëte latin.

...Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

Tout à toi,

P. U. DUPRAT

St. Henri de Mascouche,
15 Février 1869.

VI

BON ESPRIT DU ZOUAVE CANADIEN

Quelques mois après son arrivé arrivée à Rome, un de nos Zouaves écrivait à ses parents une longue lettre dans laquelle il leur faisait connaître et ses impressions et le genre de vie qu'il avait à mener dans l'armée .

Après avoir décrit comment il était maigrement nourri, quelles longues marches il avait eu à faire pour se rendre à sa garnison, et quelles merveilles de toute sorte il avait, en Italie, à contempler et à étudier. il terminait ainsi sa lettre : " Somme toute,
" chers parents, ce que le Zouave a à
" faire peut se réduire à trois choses,—
" se rapetisser le ventre,—s'allonger les

" jambes, s'élargir l'esprit, et quant à moi,
" j'en prends gaiment mon parti. "

Quoiqu'il n'y eut guères plus de deux cents de nos compatriotes qui virent le feu,et cela dans les dernièrs instants de leur séjour en Italie, il ne faut pas croire que nos jeunes Canadiens, depuis le 10 Mars 1868 au 20 Septembre 1870 n'eurent qu'à se *balader* par les rues de Rome, à visiter les mille et une merveilles de la ville éternelle, à jouir enfin des délices de la paix ; si l'on se forme cette idée de la vie qu'ont eu à mener les Canadiens dans l'armée Pontificale, on se trompe grandement ; ils eurent beaucoup à travailler, beaucoup à marcher, et beaucoup à souffrir ; oui, ils eurent plus d'une fois à *se rapetisser le ventre et à s'allonger les jambes;*

Il n'y a peut-être pas d'armée au monde qui eut autant à faire, en temps de paix, que la petite armée du Pape ; il faut se rappeler que les frontières des Etats de l'Eglise n'étaient gardées par aucune fortification et continuellement menacées d'être enva-

hies ; il faut savoir que dans toute l'Italie, et aussi dans le territoire pontifical, quoique moins qu'ailleurs, les montagnes sont des repaires de brigands contre les quels il faut sans cesse lancer des patrouilles ; il ne faut pas ignorer que Rome étant le principal point d'attaque des grands révolutionnaires de l'Europe qui travaillaient sans cesse dans l'ombre à y faire éclater des mouvements d'insurrection, exigeait des patrouilles de jour et de nuit et des postes très nombreux ; si à cela vous ajoutez les exercices militaires qui étaient très fréquents, les manœuvres de toute sorte, les batailles simulées, les travaux ordinaires d'*astiquage de cirage,* les corvées, etc., etc., on comprendra facilement que leur besogne était grande souvent très pénible, et quelque fois périlleuse.

Mais toujours le pioupiou Canadien du St. Père était à son poste, ne se plaignant jamais, acceptant tous les ordres qu'il recevait avec la soumission d'un religieux, ne perdant point de vue dans les services les

plus pénibles comme daus les corvées les plus humiliantes, qu'il servait la grande cause, toujours en liesse, quelque fois un peu moqueur mais toujours pour rire, bon camarade, excellent soldat, il était respecté par ses compagnons d'armes et hautement estimé par ces chefs.

Veut-on savoir de quel œil le Zouave Canadien envisageait les tracasseries, les peines de la vie de garnison ? écoutons un d'entre eux, M. E. Perrin, décrivant dans une de ses correspondances les *revues* et les *corvées* sur le ton dont en parlaient ses camarades ; et je vous dirai, *ab uno disce omnes.*

ROME, 17 Juin 1869.

Parole de troupier ! je ne connais rien, par le temps qui court, de plus semblable à la journée d'hier que la journée d'aujourd'hui. Toujours le même train-train, toujours la même ture-lure, du lundi au dimanche et du dimanche au lundi. Quel est donc, s'il vous plaît, le mal-avisé qui osa le premier mettre en principe, que " les

jours se suivent mais ne se ressemblent pas ?" Foin d'une pareille maxime qui peut faire l'affaire des bourgeois, mais qui ne saurait convenir en aucune manière aux gens d'épée !

Dans le *monde*, passe encore ; mais à l'armée, c'est absolument comme si mes charitables lecteurs, supputant les chances qu'ils auront de s'ennuyer dans le cours de la quinzaine (sans compter celle qu'ils ont probablement chaque fois qu'ils veulent bien me lire,) c'est absolument, dis-je, comme s'ils avaient à se faire cette réflexion, tous les soirs en se couchant : "ah ça ! demain matin, bonnet blanc ! après demain matin, blanc bonnet ! le jour qui suivra après demain et celui d'ensuite, eh bien !... bonnet blanc et blanc bonnet encore. " Rien que ça !

Par Jupiter ! ce serait à donner sa démission de soldat de seconde classe, (en se retirant toutefois avec son grade), si on n'avait à cœur avant tout, de maintenir en ace du commun des mortels représenté par

les *pékins*, la dignité, l'honneur, le prestige du métier des armes.

Si le militaire, voyez-vous, ne se plaint pas par trop des caprices de son étoile, ce n'est pas qu'il n'y ait parfois de quoi grabuger au fond de la machine. Certes! non. Le réveil au point du jour, par exemple,— ce réveil sonné par un *tromba* moqueur qui vous arrache impitoyablement son homme aux douces illusions de Morphée, au moment même où le pauvre diable s'est roulé juste assez pour conquérir une heure de sommeil sous l'aiguillon affamé de ses microscopiques compagnons de couche ; les quatre heures de *Farnesine* autrement dit de sac-au-dos, dont il est gratifié, chaque matin, par un épais brouillard de poussière irritante, en guise de coup d'appétit (hélas! si souvent problématique) ; les appels de propreté où l'on vous toise pouce par pouce, ligne par ligne, pour dépister une tache imaginaire sur votre veste de l'an dernier qui aurait raison d'en avoir trente au moins et de très réelles encore ; la consigne au

quartier de une heure à quatre, pendant laquelle il vous est loisible de bâiller ou de dormir à votre choix jusqu'à ce que la *breloque* annonce l'heure de la délivrance ; enfin le supplice du *rata* qui couronne le tout vers cinq heures ; voilà, chers amis, quelques douceurs que je vous engage à goûter en imagination et que je vous offre comme spécimen d'un programme qu'il me faudrait, je crois, flatter énormément si je voulais le rendre agréable aux délicats qui n'ont jamais tâté de la vie de garnison.

Je vous fais grâce, bien entendu, des gardes et des piquets, des patrouilles et des corvées ordinaires, sans tenir compte des revues de détail et des corvées à *l'œil*.

Oh ! les revues ! les corvées ! ce sera à jamais la bête noire du régiment. Voulez-vous avoir une idée de l'intrigue qui se noue autour d'une simple inspection de *biblot ?* A votre service.

Tout à l'heure le sergent-major a jeté

cette bombe dans la caserne: " demain, revue du général."

—Hein!

Aussitôt, de brosser l'éternelle et unique tenue de tous les jours, qu'ils soient fériés ou non : d'astiquer rudement fusil, ceinturon, sabre, giberne, souliers, etc., de fourbir le cuivre et le ferblanc, blanchir les guêtres, laver la toile de tente, remplacer les boutons absents et, que sais-je ? de mille autres choses encore. Surtout, il ne faut pas oublier de marquer chaque article à soi appartenant de son numéro de matricule ainsi que de la lettre de compagnie. Il n'y a pas jusqu'aux cuisiniers qui ne fassent subir, ce jour-là, un brin de toilette aux modestes ustensiles affectés à leurs grasses opérations. En un mot, tout est en émoi à partir du rez-de-chaussé jusqu'aux mansardes, comme s'il s'agissait de repousser un assaut. Chaque soldat a disposé d'avance tous ses effets sur la couverture de son lit et se tient prêt à subir une revue préliminaire qui servira à corriger au besoin la symétrie dont il

n'est jamais permis d'offenser la moindre loi dans un si grave arrangement.

Tenons-nous bien, voici l'avant-garde du général qui s'apprête à pousser une reconnaissance.

Vient d'abord un caporal : " Voyons !
" arrangeons ça de même ! le sac ici ! les
" chemises pliées comme ça ! les guêtres dans
" ce coin ; le miroir en évidence ; bon ! que
" chacun fasse pareil !... vous m'entendez ?"

Passe ensuite un sergent : " Qui est-ce
" qui m'a fouttu un pêle-mêle comme ça ?
" Défaites-moi ça, tous ! mettez ces brosses
" ici, les souliers là ! Où sont donc fourrées
" vos cartouches ? votre sac est à l'en-
" vers !... Bien ! les autres, prenez modèle
" sur ce lit ci. "

Survient le sergent-major : " Hum !...
" chameau ! maladroit ! Pliez-moi ça autre-
" ment ! enlevez ce sac à pain ! cette fiole
" près de la brosse à guêtres ; Là ! à la
" bonne heure ! Que tout le monde vienne
" voir et se conforme à ce plan ci ; sinon.
" j'vous fourre dedans, moi !

(Plusieurs des interpelés, *in petto*) : " Ouais !

Arrive enfin un officier : " Allons, allons, " qu'est-ce que ça veut dire ? on ne sait pas " encore étaler ses objets ici ?—où est le ca- " poral ?—" Présent ! mon capitaine.—" Eh " bien ! veillez donc à ce que tout ce range avec ordre. "—" Oui, mon capitaine."

Et de recommencer pour défaire et recommencer encore.

Le lendemain, tout le biblot est de nouveau déployé, rangé, tiré à la ligne, à l'équerre, au compas. Le soldat est à côté de son lit, l'arme au pied. De ce coup là, le redoutable ennemi n'est pas loin.

Tout à coup : " Fixe ! à vos rangs !" C'est le général qui fait son entrée avec sa suite. Il s'avance entre les deux rangées de lits et s'arrête à chaque homme : " il ne vous manque rien, mon brave ?"—" Non, mon général. "—" Bien ! à un autre."

La grande revue est finie ! ! !. . . . si ce n'est qu'il faudra aller parader demain au

grand complet, devant l'état-major, pour compléter la fête.

Et dire qu'on a remué et tapagé à en faire sortir tous les trépassés de leurs cachettes pour en arriver là ! Allez donc prétendre maintenant, honnêtes et laborieux compatriotes, que la profession de soldat est un *méquié d'feignants.*

Quand aux corvées, il y en a pour tous les goûts, comme bien vous pensez ; mais la moins en faveur parmi nous est sans contredit la corvée *à l'œil.* On la nomme ainsi parcequ'elle est donnée *ad libitum* à quiconque se trouve pris en flagrant délit d'inconduite. De tous les moyens coercitifs existants, je ne connais rien comme la corvée à l'œil pour chasser jusqu'à l'ombre même d'une négligence ; c'est à mon sens le plus puissant levier qui puisse se trouver entre les mains des favoris du pouvoir. Un grain de poussière ternit-il l'éclat de votre arme aux yeux clairvoyants de votre chef d'escouade, pan ! une corvée à l'œil. “ Vous irez demain porter café, soupe et rata

au poste de Ste. Balbine, à l'autre bout de Rome, pour vous apprendre qu'il faut être minutieux dans son service ; vous nettoyerez trois fois par jour les escaliers et la cour de la caserne, avec un fantôme de balai ; vous fendrez le bois et charrierez l'eau de la cuisine au bon plaisir de MM. les marmitons ; vous......" bref, il y a mille fourches caudines sous lesquelles on peut vous faire passer pour la plus grande gloire de la discipline. Tant pis pour vous si dans le cercle de vos évolutions quotidiennes, vous n'avez pas su apporter une somme de bonne volonté suffisante pour conjurer l'orage sur chaque point menacé.

A présent, dites-moi s'il ne faut pas être un peu taillé à l'ancienne façon pour s'accommoder d'un pareil régime! Bah ! je puis vous assurer que nous le supportons gaiement, si nous ne l'appuyons pas de nos recommandations. Nous sommes contents, quand même, et les semaines ne sauraient nous peser sur le cœur quand les journées ont été si bien remplies......"

C'est dans les marches surtout que ressortaient le courage et l'entrain de nos zouzous canadiens ; ces marches étaient souvent très longues, de quinze, de vingt, de vingt-cinq lieues, avec sac de soixante à soixante-quinze livres au dos et fusil au bras. Le Canadien ne marchait jamais que sur la chanson de son pays ; et à l'aide de cette musique, qui ne lui coûtait que les efforts de son gosier, il s'avançait toujours *allegro* et *presto*, craignant mille fois plus que le feu, la honte d'être compté parmi les traînards.

Les échos des antiques voies *sacra, flaminia, tiburtina* durent être surpris plus d'une fois en se sentant réveillés par les chants : " A la Claire Fontaine," " En roulant ma boule roulant." " Par derrière chez nous."

Les ombres d'Horace, de Cicéron, des Scipions et des Coclès ont dû s'agiter plus d'une fois, et se demander du fond de leur tombeau, d'où venaient ces guerriers si différents de ceux du vieil empire, et aux accents si inconnus.

La gaîté était un des traits caractéristiques du Canadien dans son régiment ; avec son camarade hollandais il parlait flamand, avec le breton il bretonnait, avec l'Irlandais il ripostait en anglais et toujours il était le bout-en-train du bivouac ou de la caserne ; mais d'amis, il n'en avait que chez ses compatriotes.

Autre trait distinctif du zouave canadien :

Poli, honnête pour tout le monde, hors du service il rentrait dans sa famille canadienne dont tous les membres étaient des frères qui s'aimaient tendrement.

Le Canadien n'a jamais donné le scandale d'une dispute, d'une querelle avec un des siens ; et aussi admirait-on, chez les officiers comme chez les soldats, cette amitié qui unissait si étroitement nos jeunes compatriotes, et on en était tellement frappé, qu'on allait jusqu'à demander si en Canada il y avait un genre de vie spécial propre à produire une telle intimité entre tous les membres de la nation.

Il fallait voir comme ils savaient en toute circonstance, s'entraider et se soutenir mutuellement; lorsque dans une marche longue et pénible, l'un d'entre eux semblera fléchir sous le poids de son sac et sa carabine, ses compatriotes voisins viendront de suite à son secours en prenant celui-ci un morceau celui-là un autre; le vin est-il devenu rare dans les rangs, celui qui en aura encore dans sa fiaschette ne pourra le boire sans le partager; dans les moments de pénurie où tout manque, jusqu'au *brûle-gueule,* la même pipe passera de bouche en bouche; s'il y a encore du tabac dans le fond d'une blague canadienne, l'heureux possesseur le passe à Baptiste plus pauvre que lui en chantant :

Les gueux les gueux
Sont des gens heureux,
Ils s'aiment entre eux,
Vivent les gueux !

VII

BONNE CONDUITE DU ZOUAVE CANADIEN

Le Zouave Canadien se distingua encore par sa bonne conduite morale et chrétienne : Nous aurions beaucoup de choses à dire sur l'esprit religieux de nos jeunes compatriotes à Rome, si nous nous écoutions ; mais il y a un méchant vieux dicton qui se dresse devant nous et nous effraie, c'est celui-ci : “ Vanté par soi ou par son Curé, ne vaut.” Dans la crainte que cet aphorisme plus ou moins exact ne vienne à l'esprit des lecteurs qui pourraient connaître le caractère qu'a eu vis-à-vis des Zouaves Canadiens l'auteur de ces lignes, nous ne ferons qu'apporter ici des témoignages étrangers.

Le comte de Warren, dans son livre "*L'Italie et Rome en* 1869" en parlant de l'armée pontificale écrivit ce qui suit : "Quant aux Zouaves, c'est l'élite de la jeunesse catholique dans le monde entier. Ils comptaient un effectif au moment de mon séjour à Rome, d'environ trois mille cinq cent hommes dont mille deux cents hollandais, huit cents français ou belges, trois cents Canadiens recrutés dans nos anciennes colonies françaises de Québec et de Montréal, enfin des spécimens de presque toutes les nationalités où le christianisme à pénétré, des Italiens, des Anglais, des Irlandais, des Ecossais, des Prussiens, des Portugais, des Maltais, des Russes et jusqu'à des Australiens.

"Parmi ces mercenaires, suivant l'expression adoptée par les journaux de la magnanime Italie, parmi ces mercenaires, dont chaque compagnie possède parmi ses simples soldats au moins une douzaine de millionnaires qui ont tout quitté, famille, carrière, patrie pour se dévouer à leur

conviction religieuse, nous devons reconnaître que l'on cite en première ligne la jeunesse canadienne. Elle appartient presque sans exceptions, aux classes élevées de la société, au moins sous le rapport de la fortune, de l'éducation, surtout de la distinction dans les manières. Leur piété est exemplaire. La régularité de leur conduite, la pureté de leurs mœurs, mériteraient qu'on leur donnât le nom de *Saints du Canada*, comme on appelait en Vendée MM. de Lescure et Cathelineau, le *Saint d'Anjou* et le *Saint du Poitou*.......... "

Nous n'aurions jamais osé en dire autant.

Son Eminence, le Cardinal Antonnelli, donnant audience à un de nos évêques Canadiens, lui témoignait toute sa reconnaissance pour le *beau cadeau* que le Canada avait fait au gouvernement pontifical ; Son Eminence voulait parler de nos jeunes volontaires : " Vous savez, dit l'illustre " Cardinal, que ce qu'il y a de mieux dans " l'armée du St. Père, c'est le régiment des

" Zouaves, or dans le régiment des Zouaves " les meilleurs sont les Canadiens ; tous, " depuis le général en chef jusqu'aux der- " niers officiers, sont unanimes à leur rendre " ce témoignage. Aussi, j'ai voulu leur " exprimer ma satisfaction, en élevant au " grade d'officiers un des plus dignes d'en- " tr'eux, le faisant passer avant un prince " romain qui avait fait plus de service et " dont la conduite était aussi excellente. "

Sa Grandeur Mgr. de Montréal, lors de son séjour à Rome, écrivit plusieurs lettres sur le compte de nos Zouaves, or l'une d'elles était exclusivement consacrée à faire connaître leur bonne conduite et leur piété ; permettons-nous d'en faire quelques courts extraits.

" Il n'y a qu'une voix, dit Monseigneur, pour attester de leur bonne conduite, et tous ceux que j'ai vus jusqu'ici ont été unanimes à me faire l'éloge des Zouaves Canadiens. On admire l'esprit de foi, de piété, de religion, d'obéissance qui les anime. On les trouve bons, honnêtes, bien élevés ....

“ Leur piété est vraiment édifiante, continue Sa Grandeur, je dois le dire pour la consolation de tous, mais principalement pour des mères chrétiennes et religieuses, comme sont celles qui ont sacrifié si courageusement leurs enfants pour le service de la religion et la défense de son Auguste Chef.

“ On se rappelle avec quel entrain ils firent, l'an dernier, le *mois de Marie*, ils se préparent à le faire encore cette année avec encore plus de solennité et de piété.

“ L'an dernier, comme c'est d'ailleurs l'usage dans l'armée pontificale, ils se préparaient à faire leurs pâques, par une retraite de trois jours ; ils en ont fait autant cette année ; et je me suis fait un bonheur de leur donner moi-même les exercices de cette retraite, afin de pouvoir leur parler en père et de leur rappeler les enseigne-gnements qu'ils reçurent, d'abord dans leurs familles, puis dans leurs paroisses. Ils se sont montrés très assidus, et m'ont paru pénétrés des saintes vérités de la foi qui, à Rome plus qu'ailleurs, sont si saisissantes et

font de si vives impressions. Son Eminence le Cardinal Barnabo s'est fait comme un bonheur de venir couronner, à Ste. Brigitte, cette belle retraite, en y venant dire la messe, et leur donner la Sainte Communion ....

.... " Dans le corps des Zouaves Canadiens, il en est plusieurs qui ne se contentent pas de faire leurs pâques, mais qui ont apporté à Rome la bonne habitude de communier souvent ...."

—On sait que dans le militaire on ne badine pas avec la discipline, et que les moindres infractions sont punies, soit par la salle de police, soit par la prison ; il est presque impossible à un soldat ou à un sous-officier de faire quelque temps du service sans goûter à ces douceurs du métier ; les meilleurs s'y font prendre. D'ailleurs, M. de Charette ne disait-il pas qu'il était impossible d'être bon soldat sans avoir mangé plusieurs jours de salle de police ou de prison, " ça fait rentrer le métier, " disait-il. Il ne faut donc pas toujours se scandaliser en en-

tendant dire qu'un militaire a été condamné à l'emprisonnement ou au *drill forcé.* Mais ces punitions, pour presque nécessaires qu'elles soient, n'en sont pas moins pénibles, ni moins dures à supporter, et par suite deviennent souvent la cause de murmures, de mécontentements, et quelquefois de haine dans les compagnies ; veut-on savoir comment le Canadien endurait ces punitions et comment il tuait le temps dans sa prison, écoutons l'un d'entre eux écrivant à un de ses amis du pays.

Roma la Santa, le 15 Novembre 1867.

Aime Dieu et va ton chemin.

« MON BIEN CHER AMI,

« Je suis en prison depuis cinq jours. Je t'écris assis à terre, mon papier sur les genoux. C'est encore heureux que j'aie ainsi tout mon temps à moi pour lire et t'écrire ; ma prison n'est pas un lieu bien terrible ; c'est une bonne chambre, bien propre, mais qui n'a que les quatre murs

bien nus. Je couche sur un matelas étendu sur le pavé et ma gamelle arrive régulièment à temps de ma compagnie. Nous sommes quatre prisonniers, deux caporaux et deux sergents. La porte est ouverte jour et nuit, parceque ma prison est celle des sous-officiers, pour qui on est moins rigoureux. Je monte au moins deux fois par jour sur la tour du palais de Sora. De là je jouis d'une vue magnifique ; j'ai toute la ville de Rome à mes pieds. Le matin, j'y vas faire un peu de méditation et y réciter mes petites heures ; j'y retourne le soir vers quatre heures, après mon rata, pour y dire mon chapelet et y réciter le reste de mon office de la Très-Sainte Vierge. (Il faut te dire, mon cher, que depuis que j'ai été à Lorette, je n'ai jamais passé un seul jour sans réciter le petit office) et pour rêver. Cette tour de Sora est pour moi la *tour des armes*. J'y rêve comme Brigitte. Mon cher, si je n'étais pas ici par punition, je m'y trouverais très-bien. Je ne me comprends pas ; j'ai un grand besoin d'activité et en même temps

j'aime la solitude à la folie. Oh ! que j'aime à voir la grande Rome le soir, quand le soleil descend derrière le Janicule et que les ombres de la nuit tombent lentement sur la ville ! Quels beaux soirs d'automne que ceux d'Italie ! Ils sont beaux comme chez nous.

“ Je prends plaisir à compter les coupoles, les clochers et les tours ; je vois les collines, les basiliques, les murs qui entourent la ville, le Tibre qui la traverse et puis, surtout, le palais du Vatican qui commande par sa position élevée, et puis enfin St. Pierre avec son immense coupole qui domine tout ce qui domine. Le bruit de la rue ne monte pas jusqu'à moi. J'entends de côté et d'autre sonner les cadrans dont la ville est pleine. Il y a des choses qu'on entend dans l'atmosphère élevée et tranquille du cloître, qu'on entend jamais dans les basses régions du monde. Il y a trop de bruit dans les rues pour qu'on puisse entendre sonner les heures du jour.

“ Toutes les cloches des mille clochers de

Rome se mettent à sonner. C'est l'*Ave Maria*. Ici, l'on ne sonne pas l'*Angelus* comme chez nous. Les cloches ne font que tinter. C'est d'abord trois coups, puis quatre. puis cinq, puis enfin un seul. C'est peut être plus solennel, certainement plus mélancolique. J'aime mieux cette manière. Le silence se fait de nouveau ; les ténèbres augmentent ; je vois qu'on allume les fanaux de côté et d'autre ; les fenêtres des maisons s'illuminent et la nuit tombe obscure. Je veux saluer la grande coupole avant de descendre, mais elle a disparu aussi elle ; mes yeux s'arrêtent sur le Vatican qui brille ; je vois la lumière dans la fenêtre du cabinet du St. Père. Il est au travail ce bon et saint Pie IX. Combien d'hommes sont allés aux plaisirs, puis ensuite dormir ! et Lui, Il va veiller, combattre le sommeil jusqu'à une heure avancée pour le bonheur et le salut du monde.

" Les cloches sonnent de nouveau. *È un Ora di notte*. (1) Les Italiens comptent les

(1) Il est une heure de la nuit.

heures à partir de l'*Ave Maria*. Il est une heure de la nuit, c'est-à-dire, il y a une heure que l'*Ave Maria* a sonné. Actuellement l'*Ave Maria* sonne à cinq heures. Nous sommes dans le mois de Novembre ; les cloches sonnent l'heure des morts. La ville de Rome est si dévote pour les morts ! Pour moi, je pense à mon vieux père dont j'apprenais la mort l'année dernière à cette époque-ci, puis aux âmes de mes bienfaiteurs et à celles que des amis m'ont recommandées. Je descends doucement tous les petits escaliers de la tour et je retourne à ma prison où je trouve mes compagnons occupés soit à causer, soit à lire. En rigueur nous ne devrions pas avoir de lumière ; mais les sergents de Sora qui sont responsables de nous, ne se montrent pas sévères et ferment les yeux, au risque de se faire punir eux-mêmes. Je lis un peu, puis je me couche, le cœur content, n'ayant dans l'âme aucune aigreur contre personne..........

« Tout à toi, etc. »

QUATRIEME PARTIE.

L'AFFAIRE DE SEPTEMBRE 1870.

I

PROLOGUE.

Pour mieux saisir tout ce qu'il y eut d'audacieux, de révoltant, de contraire à toutes les lois de la justice et de l'honneur dans le dernier envahissement du territoire pontifical, nous ferons précéder l'historique de ce brigandage sacrilége par quelques lignes sur les événements qui furent comme le prologue de ce drame hélas! si tragique pour tous les cœurs vraiment catholiques.

C'était au mois de juillet 1870.

Au milieu des incertitudes et des tergiversations des différents cabinets européens, deux grandes puissances se levaient l'une contre l'autre : la France et la Prusse allaient se disputer la suprématie militaire. L'Italie vit venir la catastrophe avec une joie mal dissimulée ; le parti avancé en triompha. On pouvait déjà désigner le moment où le gouvernement français, n'ayant plus à redouter l'opinion catholique trop occupée ailleurs, et lié peut-être par des conventions secrètes avec la cour de Florence, comme les événements subséquents permettent de le supposer, retirerait le peu de troupes qui occupaient encore les Etats-Pontificaux. En effet, à peine les opérations militaires furent-elles commencées entre les deux grandes puissances, que le général commandant le corps d'occupation se présenta chez le St. Père pour lui notifier le retrait des troupes françaises, et lui annoncer que le gouvernement italien s'était chargé de *remplacer* la France au poste d'honneur ; de la part de l'empereur, il

ajoutait que l'Italie avait fait des promesses sur lesquelles on pouvait compter, et engageait le St. Père à ne pas s'opposer à l'entrée des troupes piémontaises.

On peut s'imaginer ce que le Pape dut penser du sans-façon avec lequel, sans avis préalable et sans son consentement, on disposait de ses états en faveur de son ennemi irréconciliable. Aussi répondit-Il au général : " Dites à l'empereur que je suis maître " chez moi tout comme il l'est chez lui. " .

Le 4 août, les Français laissèrent Viterbe pour se concentrer sur Civita-Vecchia, où ils s'embarquèrent le lendemain pour Marseille. Ils furent remplacés à Viterbe par trois compagnies du 1er Bataillon des Zouaves sous le commandement de M. le lieutenant-colonel le Baron de Charrette, et à Civita-Vecchia par les compagnies de Dépôt du même Régiment sous les ordres de M. le commandant d'Albiousse et un détachement d'artillerie pontificale sous le colonel Serra, espagnol, investi en même temps du commandement de la place.

Le départ des Français fut le signal de la formation, en Toscane, de plusieurs camps, dits d'observation, sous prétexte de maintenir la sûreté des frontières pontificales.

Les Italiens y massèrent à l'avance les troupes qui devaient envahir le domaine de l'Eglise.

Cependant on n'osait encore en venir à aucune hostilité ouverte. Les chances de la guerre sont variables ; et la France, malgré quelques revers, pouvait encore reprendre le dessus, et terminer la campagne par un de ces coups d'éclat qui ne sont pas rares dans son histoire. La paix faite, les catholiques français n'auraient pas manqué d'imposer au gouvernement leur légitime influence pour faire rentrer le Pape dans ses droits, et l'Italie, selon l'expression vulgaire, se serait trouvée dans de mauvais draps. Il fallut donc attendre que la fortune se fût prononcée plus clairement contre la France, et ce ne fut, en effet, qu'après la chute de Sédan que Victor-Emmanuel se décida à jeter le masque.

Le 8 septembre, il envoya au Saint Père par le comte Ponza di San Martino, la lettre suivante où l'on ne sait ce qui doit étonner le plus, de la basse hypocrisie du roi excommunié, ou du cynisme du bandit qui va dépouiller sa victime. Voici le texte de la lettre :

« TRÈS-SAINT-PÈRE,

" Avec une affection de fils, avec une foi catholique, avec une loyauté de roi, avec un sentiment d'Italien, je m'adresse encore, comme j'eus à le faire autrefois, au cœur de Votre Sainteté.

" Un orage plein de périls menace l'Europe. A la faveur de la guerre qui désole le continent, le parti de la Révolution cosmopolite augmente de hardiesse et d'audace, et prépare, spécialement en Italie, et dans les provinces gouvernées par Votre Sainteté, les derniers coups à la monarchie et à la Papauté.

" Je sais, Très-Saint-Père, que la grandeur de votre âme ne le cèderait jamais à la

grandeur des événements ; mais moi, roi catholique et roi Italien, et, comme tel, gardien et garant, par la divine Providence et par la volonté de la nation, des destinées de tous les Italiens, je sens le devoir de prendre, en face de l'Europe et de la catholicité, la responsabilité du maintien de l'ordre dans la péninsule et de la sécurité du Saint Siége.

" Or, Très-Saint Père, l'état d'esprit des populations gouvernées par Votre Sainteté et la présence parmi elles de troupes étrangères venues de lieux divers avec des intentions diverses sont un foyer d'agitation et de périls évidents pour tous. Le hasard ou l'effervescence des passions peut conduire à des violences et à une effusion de sang qu'il est de mon devoir et du vôtre, Très-Saint Père, d'éviter et d'empêcher.

" Je vois l'inéluctable nécessité, pour la sécurité de l'Italie et du Saint Siége, que mes troupes, déjà proposées à la garde des frontières, s'avancent et occupent les positions qui seront indispensables à la sécurité

de Votre Sainteté et au maintien de l'ordre.

" Votre Sainteté ne voudra pas voir un acte hostile dans cette mesure de précaution. Mon gouvernement et mes forces se restreindront absolument à une action conservatrice et tutélaire des droits facilement conciliables des populations romaines avec l'inviolabilité du Souverain-Pontife et de son autorité spirituelle avec l'indépendance du Saint Siége.

" Si Votre Sainteté, comme je n'en doute pas, et comme son caractère sacré et la bonté de son âme me donnent le droit de l'espérer, est inspirée d'un désir égal au mien d'éviter tout confit et d'échapper au péril d'une violence, elle pourra prendre, avec le comte Ponza di San Martino, qui lui remettra cette lettre, et qui est muni des instructions opportunes par mon gouvernement, les accords qui paraîtront mieux devoir conduire au but désiré.

" Que Votre Sainteté me permette d'espérer encore que le moment actuel, aussi

solennel pour l'Italie que pour l'Eglise et pour la papauté, rendra efficace, l'esprit de bienveillance, qui n'a jamais pu s'éteindre dans votre cœur, envers cette terre qui est aussi votre patrie, et les sentiments de conciliation que je me suis toujours étudié, avec une persévérance infatigable, à traduire en actes, afin que, tout en satisfaisant aux aspirations nationales, le chef de la catholicité, entouré du dévoûment des populations italiennes, conservât sur les rives du Tibre un siége glorieux et indépendant de toute souveraineté humaine.

“ Votre Sainteté, en délivrant Rome des troupes étrangères, en l'enlevant au péril continuel d'être le champ de bataille des partis subversifs, aura accompli une œuvre merveilleuse, rendu la paix à l'Eglise, et montré à l'Europe, épouvantée par les horreurs de la guerre, comment on peut engager de grandes batailles, et remporter des victoires immortelles par un acte de justice et par un seul mot d'affection.

“ Je prie Votre Sainteté de vouloir bien

m'accorder sa bénédiction apostolique, et je renouvelle à Votre Sainté l'expression des sentiments de mon profond respect.

"Florence, 8 Septembre 1870.

"De Votre Sainteté le très-humble,
"très-obéissant et très-dévoué serviteur.

"VICTOR-EMMANUEL."

Cette lettre, qui restera comme un monument de honte pour celui qui l'a signée, était la déclaration de guerre de l'Italie; car le St. Père ne voulait, ne devait ni ne pouvait souscrire aux propositions qu'elle contenait, lors même que les protestations de respect et de dévouement qu'y faisait le roi Victor eussent été sincères.

Nous ne nous arrêterons pas à montrer la futilité du seul prétexte mis en avant pour couvrir l'odieux de l'invasion. Jamais, au dire de tous ceux qui ont s'éjourné à Rome dans l'été de 1870, les sujets du Pape n'avaient goûté une tranquillité plus parfaite. D'ailleurs, le motif allégué était des

plus mal choisis: Victor Emmanuel obéissait lui-même en esclave à la révolution lorsqu'il demandait à Pie IX de lui céder Rome, et croyait, en offrant cette nouvelle victime au monstre des sociétés secrètes, conserver encore sa couronne menacée. Le St. Père n'avait-Il pas le droit de lui répondre : " Médecin guéris-toi toi-même."

Quant à l'abandon de la souveraineté temporelle du St. Siége, et au licenciement des troupes étrangères, on connaissait assez la fermeté et la délicatesse de cœur de Pie IX, pour être certain que ces exigences seraient nettement rejetées. Mais c'était précisément ce qu'on voulait. Tous les moyens employés jusque là, étaient venus se brisér contre l'inébranlable *non possumus* du successeur de Pierre. La révolution ne pouvait avoir Rome que par la force des armes ; elle voulut la guerre, et Victor-Emmanuel s'y soumit.

II

ENVAHISSEMENT DE LA PROVINCE DE VITERBE

Le 10 septembre, le jour même où Pie IX inaugurait la magnifique fontaine de la place des Thermes, près de la gare du chemin de fer, et que la population de Rome acclamait avec les transports les moins équivoques de joie et d'amour son auguste souverain, l'armée piémontaise traversait les frontières et faisait prisonnier à Bagnorea, un poste avancé d'une vingtaine de zouaves sous les ordres du lieutenant de Kervyn.

Le lendemain soir, ils paraissaient vers neuf heures et demie au nombre de cinq à dix mille devant Montefiascone, petite

ville située sur les bords du lac Bolsène, et munie de vieilles fortifications en ruines.

Deux dragons pontificaux, envoyés à la découverte, étaient revenus à toute bride et pousuivis de près par les lanciers piémontais, avertir le commandant de la garnison, M. le comte de Saisy, chef du quatrième bataillon des Zouaves. Celui-ci avait déjà reçu, à deux heures de l'après-midi, l'ordre de se retirer devant les Italiens, et de ne se battre que s'il était attaqué; mais comme les termes de cet ordre lui laissaient une certaine latitude, il avait voulu attendre, secondé en cela par le désir des zouaves qu'il commandait, pour se retirer, *à la lettre*, devant les Piémontais, et courir la chance de frapper les premiers coups, si on l'attaquait.

La garnison de Montefiascone était composée de la troisième compagnie du quatrième bataillon, capitaine d'Arcy et sous-lieutenant Murray : et de la quatrième compagnie du même bataillon, capitaine de la

Messelière, formant un effectif d'environ cent soixante-dix hommes. On avait coutume d'appeler ces deux compagnies, britanniques, parce que la première était surtout composée d'Anglais et d'Irlandais, tandis que dans la seconde l'élément canadien dominait.

Les Zouaves étaient déjà au lit lorsqu'on vint annoncer l'approche de l'ennemi. Les alertes avaient été si fréquentes les jours précédents, que cette nouvelle trouva d'abord beaucoup d'incrédules ; mais quand on ne put plus conserver de doutes, se lever, s'habiller, faire son sac et partir, tout cela fut, pour les Zouaves, l'affaire d'un instant.

Cependant, on n'était pas sans espérance d'échanger quelques coups : les dragons avaient été poursuivis jusqu'à trois ou quatre cents mêtres de la ville, et l'ennemi pouvait s'être avancé encore : or, pour atteindre la route de Viterbe, il fallait aller à leur rencontre pendant quelque temps ; mais les piémontais, vu l'heure avancée, sans doute, n'avaient pas jugé à propos

d'attaquer, et avaient établi leur camp dans un vallon à peine hors de portée de fusil. Les Zouaves, lorsqu'il se mirent en marche vers dix heures et demie, purent voir allumer les feux des bivouacs et longer, pour ainsi dire, le campement ennemi.

On, arriva sans autre incident à Viterbe à deux heures du matin, le 13. La ville était déjà en mouvement ; toute la garnison était déjà sur pied ; on avait élevé des ouvrages en terre en avant de quelques portes, on en munissait d'autres de matelas pour amortir les boulets, enfin tout annonçait qu'on s'y préparait à un siége. En effet, le Lieutenant colonel de Charette, à qui une dépêche du Général pro-ministre venait de donner une entière liberté d'action, avait résolu de s'y défendre vigoureusement, malgré l'énorme disproportion des forces : il n'avait à opposer à l'ennemi que sept compagnies de Zouaves, une compagnie de gendarmes, quelques artilleurs et un peloton de dragons, en tout environ huit cents hommes ; toute son

artillerie consistait en deux pièces de campagne.

Dans la matinée, M. de Charette reçut de Civitta Castellana, un télégramme conçu en ces termes :

" Je suis attaqué par douze mille hommes : adieu ! "

DE RÉSIMONT, Capt.

Cette dépêche annonçait dans son laconisme héroïque, que la garnison de Civitta Castellana était résolue à résister jusqu'au bout aux attaques de l'ennemi, et qui le croira ? le commandant de la place n'avait sous ses ordres qu'environ cent cinquante hommes partagés entre une compagnie de Zouaves sous les ordres de M. le Capitaine de Résimont, et la compagnie de discipline commandée par le Capitaine Rufini, des Chasseurs indigènes, à qui l'ancienneté de grade donnait de plus la direction de la défense. Chose plus incroyable encore, le fort n'avait pas un seul canon pour répondre aux trente

pièces des Piémontais : mais l'ordre de résister était-là, et on résista sans regarder aux conséquences. Telle était la puissance du devoir dans cette armée qu'on n'avait pas craint de représenter comme une réunion de jeunes écervelés dont la seule ambition était de s'amuser le mieux possible.

A l'approche des Italiens, les Zouaves sortirent de la ville, et allèrent s'embusquer en tirailleurs en arrière d'un pont où les ennemis devaient passer ; mais soit que ceux-ci eussent été avertis, soit qu'ils eussent prévu cette manœuvre, ils prirent une autre route, dans le dessein de couper la retraite à la compagnie, mais lorsque celui qui commandait celle-ci vit le péril, il la fit rentrer en tout hâte au fort.

Les assiégeants ayant pris leurs positions et monté leurs batteries, commencèrent bientôt sur les pontificaux un feu si violent qu'au bout de deux heures le fort s'écroulait de tous côtés ; cependant, par un bonheur providentiel, pas un seul de ses défenseurs n'était gravement atteint. Là

se trouvaient nos compatriotes le sergent-major Prendergast, le sergent A. Murray, le caporal Bécot et quelques autres zouaves canadiens, tous de la cinquième compagnie du quatrième bataillon. Dans la même comgnie commandait en second le sous-lieutenant péruvien José Sevilla, le célèbre blessé des cinq plaies de Mentana.

Le sergent Murray avait eu son fusil brisé entre ses mains par un projectile et avait reçu une légère blessure à la tête : au même moment, le sergent-major Prendergast avait été frappé, mais sans aucune gravité.

On en était là, la petite garnison ripostant bravement, aux boulets et aux bombes par des balles bien dirigées, et elle était bien disposée à continuer encore la lutte, lorsque les cris désespérés des détenus enfermés dans une prison exposée à la canonade des assiégeants, engagèrent le commandant de la place à capituler sans plus de retard. Le but principal de la résistance était atteint : on avait protesté contre l'envahissement des états de l'Eglise,

et par la reddition, on sauvait bien des vies dont le sacrifice n'était plus nécessaire ni même utile.

On hissa donc le drapeau blanc et le feu cessa.

Les deux commandants s'abouchèrent et arrêtèrent que la garnison resterait prisonnière, mais recevrait les honneurs de la guerre avant de rendre les armes. Cadorna avait d'abord stipulé que les troupes indigènes seraient libres, et que les étrangers seuls seraient prisonniers; mais, il avait compté sans l'esprit d'union qui faisait la force de l'armée pontificale; aussi ne fut-il pas médiocrement étonné de la noble et fière réponse de Rufini : " Nous sommes " tous catholiques, et comme tels, il n'y a " pas d'étrangers parmi nous, tous nous " devons subir le même sort. D'ailleurs " nous n'avons ni morts ni blessés : nous " sommes prêts à subir l'assaut. " Cette réponse fit comprendre au piémontais qu'il valait mieux renoncer à son idée que s'exposer à un retard inutile dans ses opérations.

Il accorda tout ce qu'on voulut et toute la garnison fut prisonnière.

Après la capitulation, les généraux se rendirent au fort pour le visiter " Où sont " vos canons ? demanda Cadorna, en jetant " les yeux sur les murs demantelés. —Nous " n'en avons pas.—Comment ! sans canons ? " reprit-il, ne pouvant réprimer son dépit, " vous avez osé résister avec si peu de " monde ? Savez vous que c'est là une " infraction aux lois de la guerre ? "

« La raison du plus fort
Est toujours la meilleure »

a dit le fabuliste, et c'est aussi ce que pensait Cadorna.

Les glorieux prisonniers furent dirigés sur Spolète, et de là sur Livourne où nous les retrouverons.

III

RETRAITE DE VITERBE.

La garnison de Viterbe se trouvait donc réduite, par la capture des deux détachements de Bagnorea et de Civita-Castellana, à huit cents hommes, zouaves et gendarmes, tous gens décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité contre les seize mille hommes s'avançant par la route de Florence et qu'on commença à signaler le onze au soir. On voyait leurs feux sur le penchant de Montefiascone, à dix ou douze milles au nord de Viterbe.

Toute la nuit se passa à faire des préparatifs pour la défense. La porte *Fioren-*

tina fut protégée par un ouvrage en terre et par nos matelas entassés.

La porte Romaine fut coupée par un fossé et les autres portes barricadées ou murées.

Les officiers donnaient l'exemple en mettant la main à la pioche et ranimaient les soldats épuisés par le travail et transis par le froid humide de la nuit.

Les plus gros bagages furent chargés sur des voitures qui prirent immédiatement le chemin de Rome ; et à l'aube du jour tout était prêt pour la résistance.

" A sept heures, écrit un Zouave, l'ennemi se mit en mouvement déployant ses ailes de manière à envelopper la ville. Nous apercevions de temps en temps ses bataillons nombreux traversant les vignes pour prendre leurs positions. Nous attendions tranquilles et fermes. L'Eglise de St. François était remplie de soldats mettant en ordre leurs dernières affaires pour paraître devant Dieu. Deux aumôniers y confessaient et distribuaient la sainte Eucharistie, le pain des forts, qui fait l'enfant, soldat terrible pour

son ennemi. La population était calme, mais il y avait lieu de craindre un mouvement hostile de sa part durant l'engagement. Nous étions préparés contre les ennemis extérieurs et intérieurs. "

Tout à coup, vers onze heures le poste d'observation placé au haut de la tour de la caserne signala un corps d'armée s'avançant sur la route de Rome. C'étaient les Piémontais qui étaient entrés sur le territoire pontifical par Orte et qui venaient à l'appui de ceux d'Orvieto pour envelopper de toutes parts et couper la retraite à la garnison. Mais ils comptaient sans leur homme.

De Charrette allait leur donner une théorie sur la manière de se tirer d'une difficulté et de déjouer les plans de son ennemi. Lorsqu'il vit que ses Zouaves allaient être cernés de tous côtés et qu'ils auraient à verser leur sang inutilement, il donna l'ordre immédiat de retraiter et d'abandonner la ville aux ennemis. Cinq minutes après, toute la colonne était déjà hors de

la ville en route pour Civitta-Vecchia. Comme l'arrière-garde sortait par la porte St. Pierre les lanciers piémontais entraient dans Viterbe par la porte Romaine, voisine de la première.

Ils firent prisonnier un poste de douze hommes, commandés par le sergent Bayard qui n'avait pas bien saisi l'ordre. Les malades qui n'avaient pu suivre la colonne tombèrent aussi entre leurs mains.

Il était une heure après-midi ; les troupes se mettaient en marche pendant la plus grande chaleur du jour, et par des chemins couverts d'une couche épaisse de poussière. Bienheureux alors ceux que l'ordre du départ trouva munis d'un peu de vin, de café, ou d'eau ! Cependant ces faibles provisions furent bientôt épuisées, et les Zouaves durent marcher au pas accéléré, sous les rayons perpendiculaires du soleil, en proie à une soif ardente et n'ayant pour rafraîchir leur gosier irrité qu'une salive épaisse de poussière. Les plus faibles n'y purent tenir. Un grand nombre jetèrent à regret leurs sacs conte-

nant les restes de leur petite fortune en habits et en souvenirs, pour pouvoir suivre la colonne et ménager assez de forces pour se servir de leurs armes au besoin.

La colonne était à peine parvenue à deux milles de la ville qu'une alerte fut donnée à l'arrière-garde. Les pontificaux avaient signalé sur la route qu'ils venaient de parcourir, un gros de Cavaliers qui s'avançaient à toute bride. Aussitot une compagnie, la quatrième du quatrième, se déploie en tirailleurs sur les deux côtés de la route pour protéger la retraite; mais alors arrivèrent deux dragons pontificaux, un officier et son ordonnance, qui expliquèrent les mouvements de l'ennemi.

Cet officier avait été chargé d'aller porter aux différents postes de la ville, l'ordre de se retirer. Il venait de s'acquitter de cette mission, s'en venait rejoindre son corps déjà hors de la ville lorsqu'il déboucha sur une place en même temps qu'un peloton de lanciers piémontais venus d'un autre côté. " Vous êtes prisonnier, crie l'officier des

lanciers, rendez vos armes. " — " Venez les prendre," réplique l'autre en piquant des deux, et passant au triple galop devant ses ennemis étonnés. Il avait déjà franchi la place lorsqu'on songea à le poursuivre. Grâce à la vitesse de son cheval, il prit de l'avance, et les piémontais durent tourner bride, quand ils le virent près d'atteindre la colonne.

A plusieurs reprises, l'arrière garde malgré la fatigue se déploya dans les montagnes à la suite d'alarmes semblables; mais l'ennemi comptant sans doute que les zouaves devaient tôt ou tard tomber sur le chemin de quelqu'un de leurs corps d'armée qui sillonnaient la campagne, les suivit de loin sans les attaquer.

Vers six heures du soir de ce jour (12 septembre) les pontificaux attinrent Vétralla, épuisés, mourant de faim et de soif et pouvant à peine se soutenir sur leurs pieds échauffés et presque rôtis par le sol brûlant.

Le gros de la colonne pénétra dans la

ville et y prit ses dispositions pour la nuit, une compagnie de garde ayant été laissée sur la route de Viterbe. De Charrette ne craignît point d'être attaqué, vu la nuit et l'assiette forte de la ville.

Les hommes bivouaqués dans la ville purent se restaurer un peu, mais les pauvres diables qui se trouvaient de garde et qui n'avaient bu ni mangé depuis bientôt vingt-quatre heures, furent obligés de se contenter de l'air frais ! Ils étaient là, couchés sous les arbres d'une plantation d'oliviers, obligés de se tenir en éveil pour ne pas être surpris par l'ennemi ; le froid humide des nuits d'Italie les glaçait jusque dans la moëlle des os. Quelques-uns mourant de soif, furent obligés, pour éteindre le feu dévorant qui brûlait leur gosier, d'avoir recours à un moyen extrême mais connu des vieux soldats ; faut-il le dire ? ils burent de l'urine recueillie dans leur képi.

A toute minute, le silence de la nuit était troublé par les détonations des armes

des sentinelles qui tiraient sur les gens ne répondant pas au " Qui Vive ! " et qui pouvaient fort bien être des espions. Une patrouille de lanciers italiens vint à passer sous un poste, commandé par le caporal E. Varin ; interpellée par celui-ci elle répondit en français : " Gendarmes. " Soupçonnant une ruse de l'ennemi, Varin fit faire feu sur elle et immédiatement on entendit le galop de plusieurs chevaux.

Cette nuit si pleine d'inquiétudes n'était pas encore terminée que l'ordre de lever le camp fut donné.

Compagnie par compagmie, toute la colonne enfila la montagne à la faveur du silence ; les bagages venaient ensuite ainsi que l'artillerie et enfin l'arrière garde, composée d'une compagnie de Zouaves, d'un demi escadron de dragons, et de quelques gendarmes. Les ennemis n'osèrent les inquièter préférant prendre la colonne entière dans leurs filets sans tirer un coup de fusil. Les Zouaves marchèrent ainsi jusqu'à Monte-Romano, petite ville, éloignée d'en-

viron quinze milles de Vetralla. Là, ils firent halte pour faire le café et la soupe et pour attendre une division de gendarmes, ce qui porta l'effectif de la colonne à onze cents hommes.

Le colonel envoya des reconnaissances de cavalerie sur les différents chemins, et toutes revinrent rapportant que l'ennemi avait coupé toutes les routes et attendait, embusqué sur les rochers qui les bordaient, le passage de la colonne. L'ordre du jour du Lieutenant-Colonel enthousiasma ses Zouaves : " Du sang-froid, du calme, les enfants, disait-il, nous allons être obligés de faire une trouée dans les rangs ennemis, tirez juste et à la baïonnette ! On ne nous tient pas encore. Vive Pie IX ! " Ils laissèrent Monte-Romano vers deux heures de l'après-midi dans le même ordre que ci-dessus mentionné, si ce n'est que de fortes escouades de gendarmes protégeaient les ailes.

Ils suivirent quelque temps la grande route, précédés à une grande distance par leur avant-garde, mais celle-ci étant arri-

vées en vue des avant-postes ennemis sur la route de Corneto, elle battit immédiatement en retraite, abandonnant le chemin pour prendre les champs. La colonne exécuta le même mouvement.

Alors commença une marche forcée, et des plus pénibles ; le terrain était sablonneux et enfonçait sous les pas ; des torrents se rencontraient sur le chemin, on les traversait à gué ayant de l'eau jusqu'à la ceinture ; les accidents de terrain, les arbrisseaux contribuaient à gêner la marche ; n'importe on avançait toujours au pas accéléré ; des montagnes se présentent, sans ralentir la vitesse on se met à les gravir ; de temps à autre, des voitures de bagages s'arrêtent ne pouvant plus être traînées par les chevaux exténués par la fatigue, on renverse les fourgons et on détruit le bagage pour qu'il ne profite pas à l'ennemi. Cette marche à travers montagnes et forêts, et à la faveur de l'obscurité naissante de la nuit se fait dans le plus grand silence ; on pouvait être surpris à tout instant.

Vers le milieu de la nuit on arrive à une grande route ; le mot " halte " retentit par toute la ligne ; tous ces pauvres soldats se laissent tomber, les uns la face par terre pour aspirer un peu l'humidité du sol et dessécher ainsi la brûlante aridité de leur gosier, les autres broutaient l'herbe pour se désaltérer.

Des éclaireurs sont envoyés pour examiner si la route qu'on vient de rencontrer est libre ; après quelques instants ils reviennent annonçant qu'ils n'aperçoivent rien.

Au signal qui se donne subitement de reprendre la marche, plusieurs se sentaient incapables de se relever ; " Vite et en avant s'écrie le brave Colonel, il vaut mieux mourir sur la route que de tomber vivants entre les mains de ces sales brigands qui nous poursuivent. " Le Conseil était bon, car il n'y avait pas une demie heure qu'ils étaient repartis qu'ils aperçoivent derrière eux les troupes de Bixio sur les hauteurs qu'ils viennent de traverser ; à leur gauche sont d'autres troupes qui occupent les petites villes d'Allumiera et de la Tolfa, à leur

droite des campements piémontais échelonnés de distance en distance, et si rapprochés, qu'on distinguait la silhouette des sentinelles passant devant le feu de veille.

Après avoir cheminé pendant quelque temps sur la grande route, il fallut encore se jeter à travers les montagnes pour parer aux mille difficultés que pouvait faire surgir à chaque instant une marche trop découverte. On ne savait pas ce qui se passait à Civitta-Vecchia : la ville pouvait être assiégée ou même prise.

La présence des Piémontais à Corneto, petite ville reliée par un chemin de fer à Civitta-Vecchia, permettait ces deux suppositions. Ce fut donc avec des précautions extrêmes que l'on continua la retraite. Ces infatigables Zouaves ne suivaient aucun chemin tracé et ils avançaient à la seule clarté des étoiles. Le terrain était tellement impraticable en certains endroits, qu'ils étaient obligés de démonter leurs canons, et de les traîner ou les porter à force de bras. La faim et la soif avaient depuis longtemps épuisé leurs

forces ; depuis treize heures de marche non interrompue, ils n'avaient pas rencontré une seule goutte d'eau ; aussi, un obstacle imprévu venait-il suspendre le mouvement de la colonne, qu'on voyait aussitôt ces pauvres soldats se coller la bouche contre terre pour aspirer le peu d'humidité que la nuit y déposait, d'autres manger les feuilles et les bourgeons des arbres, comme nous l'avons dit plus haut. De temps en temps la voix du Colonel se faisait entendre : " Allons, les " petits ! allons les amours ! le zouzou ne " doit pas se laisser abattre pour si peu. " Vous n'avez aucune envie de tomber au " pouvoir de l'ennemi, et il ne faut pas " non plus lui laisser nos canons. Forcez " sur les roues, tirez à la chaine. Du coura" ge ! " Et les pauvres soldats se relevaient s'attelant aux Canons et s'encourageaient en disant : " C'est pour la cause."

Nous avons été long dans le récit de cette retraite de Viterbe parce que cette retraite sera, après le siége de Rome, le principal évènement de cette courte campagne de

dix jours, et d'un autre côté, parcequ'elle illustre un homme qui est cher aux Canadiens à plus d'un titre.

Tout le monde connaissait la valeur brillante du Lieutenant-Colonel de Charrette, tout le monde connaissait les faits d'armes de ce brillant héros de Castelfidardo, de Nérola et de Mentana. Cependant, par un privilége qui seul ferait son éloge, on ne l'avait jamais vu aller qu'en avant, et si on rendait justice à ses qualités pour une charge intrépide, pour un coup de main hardi, il ne manquait pas de gens qui pensaient que ses succès dépendaient surtout de la furie avec laquelle il attaquait; que, obligé de se tenir sur la défensive, les conditions indispensables de prudence et de sagesse qui font les généraux accomplis, lui feraient défaut. La retraite de Viterbe est là pour montrer jusqu'à quel point ces préventions étaient injustes.

Saisissant au premier coup d'œil les difficultés énormes qui s'opposaient à son passage à travers un territoire occupé par l'ennemi,

il sut déjouer tous les plans, surmonter tous les obstacles. Entouré d'espions, il ne confia le secret de ses démarches qu'à quelques officiers supérieurs, et ses plans furent si bien déguisés, que l'ennemi prit le change, et alla l'attendre sur la route de Corneto où tout laissait croire qu'il se dirigeait. Ses propres soldats ne devinèrent son dessein que lorsqu'il les lança à travers les montagnes du côté de Civitta-Vecchia.

Là, ce caractère fougeux allait être soumis à de rudes épreuves. La colonne avançait lentement ou s'arrêtait tout-à-fait : une fois même elle perdit complètement la direction. Toujours maître de lui-même, le brave Colonel ne fit servir sa vivacité qu'à retrouver le sentier perdu ; du reste, pas un mot de reproche aux guides. Puis au milieu des milles difficultés dont on a lu le récit, lui seul paraissait infatigable : il encourageait de paroles et d'exemple, il enlevait les plus abattus, et ses hommes, n'eussent-ils eu en vue que la gloire de leur noble

commandant, auraient encore vaincu leur épuisement pour la lui procurer.

On imaginera facilement ce qu'il fallut de prévoyance, de soins, de précautions pour tromper la vigilance de l'ennemi et traverser ses lignes ; la grande ambition de Bixio était de s'emparer de de Charrette et de sa colonne, et lorsque le général apprit que notre Lieutenant-Colonel était sorti de Viterbe, il prit si bien ses mesures et était tellement certain de son fait, qu'il télégraphia à Florence, " je tiens Charette et toute sa colonne. " Pauvre Bixio ! il dut se trouver penaud lorsqu'il apprit le lendemain que M. de Charette était rentré à Rome avec tous ses hommes.

Avant de parler de Rome qu'on nous permette un mot sur la malheureuse capitulation de Civitta-Vecchia.

Civitta-Vecchia était l'unique ville des états du St. Père qui fut assez fortifiée pour supporter un siége ; aussi comptait-on que la prise de cette ville retarderait de beaucoup les opérations de l'armée piémontaise

qui ne devait attaquer Rome qu'après s'être emparée des autres villes.

Le 13 septembre, la division de Bixio forte de dix à douze mille hommes, descendait les montagnes qui avoisinent Civitta-Vecchia, et quatorze frégates croisaient vis-à-vis la rade : le 14, l'ennemi prit ses dispositions autour de la ville ; à l'intérieur les pontificaux se préparaient avec un entrain et une ardeur incroyable ; on s'attendait à un siége en forme, et les Zouaves, au nombre de trois ou quatre cents, sautaient de joie à la pensée que le lendemain *le bal allait commencer*.

Le 15 septembre de bonne heure toute la garnison de la ville était sur les murs attendant l'ordre de commencer le feu : c'était l'anniversaire de la trop fameuse convention passée entre ces deux souverains hypocrites dont l'un a déjà reçu sa récompense.

Cette date devait être encore une fois signalée par un acte de lâche trahison : le commandant de place, Espagnol du nom de Serra, au lieu de suivre l'ordre qu'il

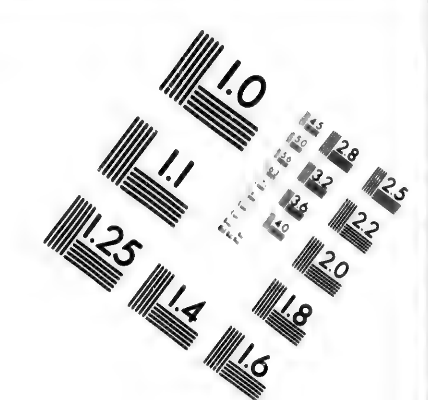
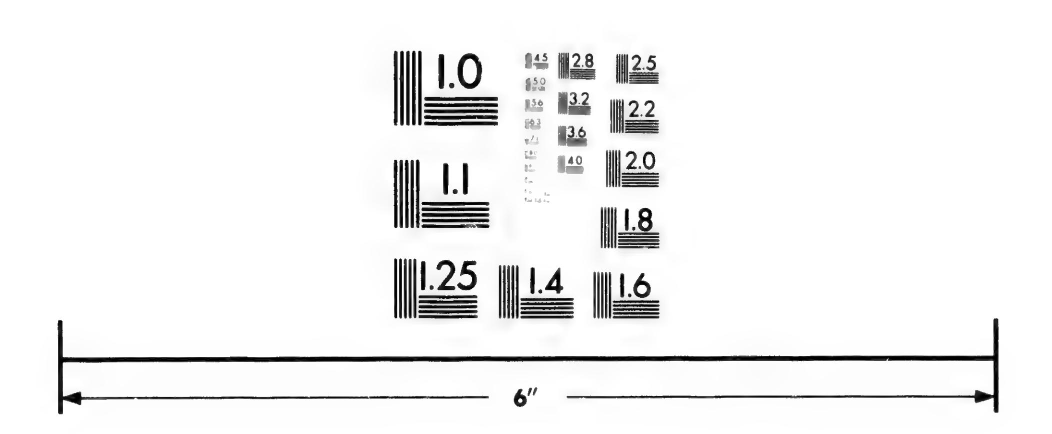
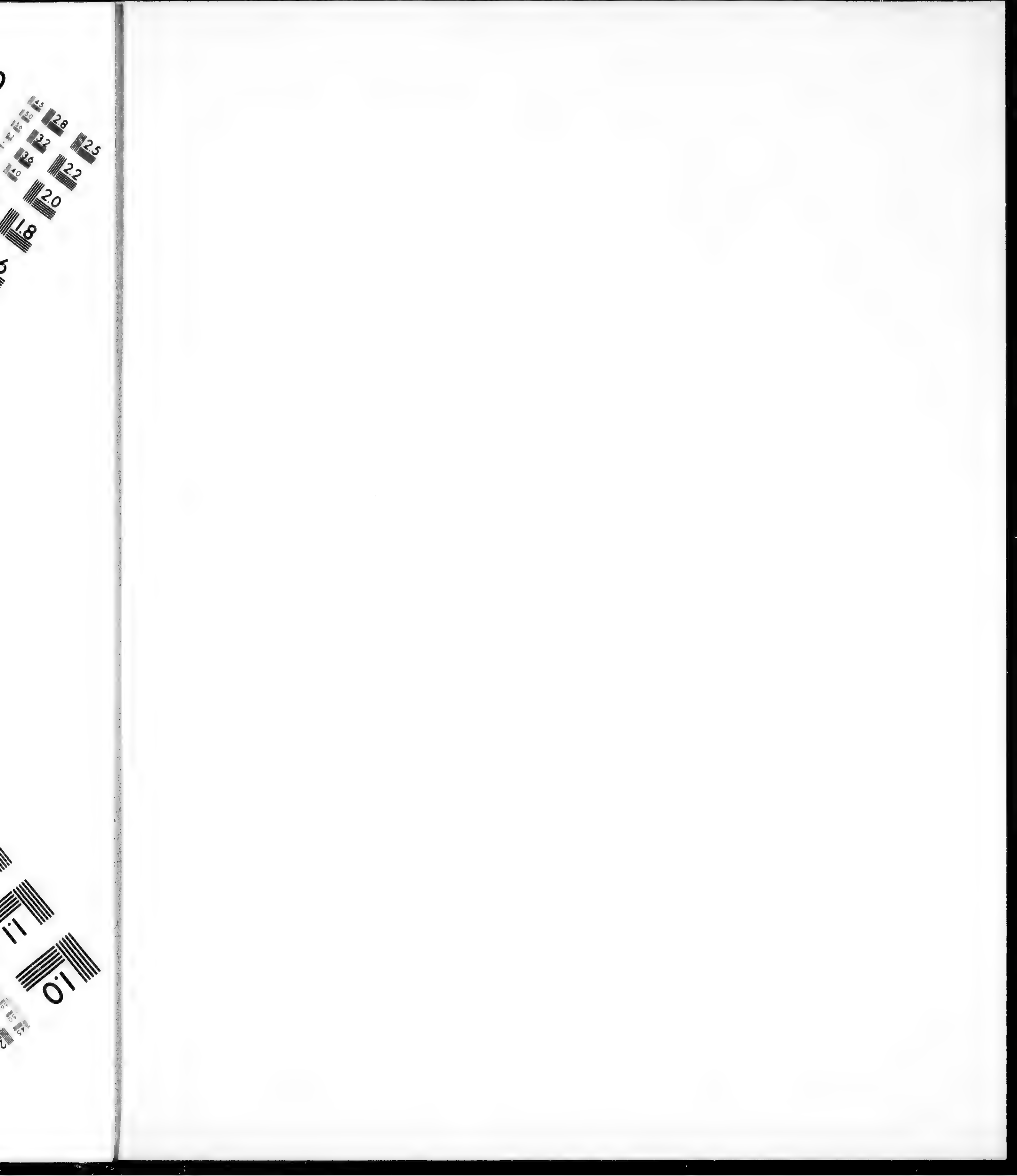


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



avait reçu de Rome de faire une résistance, signa lâchement la capitulation de Civitta-Vecchia, malgré les réclamations de M. d'Albiousse commandant des Zouaves : à trois heures de l'après-midi, la garnison était prisonnière.

Honte au lâche et traitre Serra !

III

PRISE DE ROME.

Le 7 septembre, le sixième détachement canadien étant rentré dans Rome ; le sur-lendemain le St. Père leur accordait une audience; Sa Sainteté venait justement de recevoir des mains du Cavourien Ponza di San Martino l'inqualifiable lettre de Victor Emmanuel reproduite plus haut : quelque pénible et triste que dut être l'impression causée par la lecture de cette missive, Pie IX parut à nos zouaves avec une figure calme et sereine. " Je suis toujours touché mes en-
" fants, leur dit-Il, lorsque je vous vois accou-
" rir autour de moi ; mais je le suis surtout
" dans les circonstances que nous traver-
" sons; outre l'ennemi qui nous menace, du

" dehors, il y en a un autre qu'il faut " encore plus craindre, c'est le péché. Soyez " donc bien sur vos gardes : priez beaucoup, " et afin que l'aide de Dieu soit avec vous, " je vais vous donner la bénédiction du " Seigneur : *Benedictio*, etc. "

Le St. Père ne sourit qu'une fois à cette audience, ce fut lorsqu'il rappela l'art et l'adresse que déployèrent les zouaves canadiens dans leurs travaux au camp de *Rocca di Papa* en 1868.

C'était la dernière audience que ce bon Pontife devait donner à ses volontaires, à qui Il montrait, en toute circonstance, tant d'affection.

L'agonie de Sa Sainteté avait commencé par la lettre du plénipotentiaire, elle durera jusqu'à son emprisonnement, ou son calvaire, le 20 septembre.

Dès la nouvelle du passage des frontières par les troupes piémontaises, le 10 septembre, Rome fut mis en état de siége et les travaux de défense commencèrent avec une activité étonnante ; dès le lendemain une

reconnaissance est faite à Monte-Mario et à Ponte Molle où des lanciers ennemis ont été aperçus.

Deux difficultés, de nature bien différente, mais d'importance majeure, surgissaient au sujet de la défense de Rome ; l'une résultait de la condition de Sa Sainteté comme chef de l'Eglise et prince de la paix, l'autre, de l'exiguité des moyens de défense.

Il faut avoir habité Rome pour connaître l'étendue de ce mur d'Aurélien, qu'il s'agissait de défendre avec une armée de dix mille hommes, contre cinq corps d'armée de onze à douze mille chacun et une artillerie formidable. Près de la porte Salara, la muraille crevassée et tremblante, était soutenue par des étançons de bois, et n'avait pas plus de quatre-vingts centimètres d'épaisseur : l'armée avait un assez bon nombre de pièces de siége et de campagne, mais le tiers à peine des artilleurs suffisant pour les pièces à pointer. Voilà la difficulté matérielle ; la difficulté morale n'était pas moindre.

A Rome, on voulait demeurer Romain ; on ne voyait venir les Piémontais qu'avec la plus grande répugnance ; mais on avait peur de se défendre : " Puisqu'on ne peut se tirer d'affaires comme à Mentana, disait-on, rendons-nous, ce sera plus simple ; rendons-nous dans de bonnes conditions, ce sera infiniment plus avantageux : nous épargnerons le sang des zouaves et l'intégrité de la ville. "

Les personnes qui approchaient le Saint-Père ne trouvaient guère opportune la réponse qu'Il avait faite à M. Ponza di San Martino, et lui demandaient s'Il voulait être le Jules II du dix-neuvième siècle. Mais pour le cœur magnanime de Pie IX, il y avait là une question d'honneur, et l'honneur ne transige pas. " Si je n'étais que Jean Mastaï, disait-il à un de ses officiers, à soixante dix huit ans, je serais à cheval à votre tête." Le Pape ne voulait pas, le Pape ne pouvait pas abandonner son pouvoir temporel que l'épiscopat catholique tout entier avait hautement déclaré indispensable à

l'indépendance de son pouvoir spirituel ; Il ne voulait pas, Il ne pouvait pas livrer aux Piémontais, à la première sommation, des *remingtons* que la charité de la chrétienté lui avait offerts. Les Zouaves demandaient les larmes aux yeux à mourir pour Lui ; comme prince italien Il pouvait transiger, il ne le pouvait pas comme chef de l'Eglise. La lettre suivante qu'Il adressa au général Kanzler, ministre des armes, au moment suprême, le 19 septembre, montre bien la situation de son cœur paternel et la ligne de conduite que Lui inspira le Seigneur.

Lettre de Sa Sainteté au général Kanzler

" Monsieur le Général,

" Maintenant que l'on va consommer un grand sacrilége et la plus énorme injustice, et que les troupes d'un roi catholique assiégent la capitale de l'univers catholique, j'éprouve d'abord le besoin de vous remercier, vous, monsieur le général, et toute notre armée,

de la génèrense conduite tenue jusqu'à ce jour, de l'affection montrée au Saint-Siége et de la résolution déployée pour défendre cette métropole. Que ces paroles soient un document solennel qui attestent la discipline, la loyauté et la valeur des troupes au service du Saint-Siége. Quant à la durée de la défense nationale, j'ai le devoir d'ordonner qu'elle consiste uniquement en une protestation propre à constater la violence, et qu'elle n'aille pas au-delà ; qu'on ouvre des pourparlers pour la reddition aussitôt que la brèche sera faite. Dans ce moment où l'Europe entière déplore que de nombreuses victimes soient tombées dans une guerre entre deux grandes nations, qu'il ne soit pas dit jamais que le Vicaire de Jésus-Christ, injustement attaqué, ait consenti à une grande effusion de sang. Notre cause est celle de Dieu, et nous remettons en ses mains toute notre défense.

" Je vous bénis de tout cœur, monsieur, le général, ainsi que toute notre armée.

« Au Vatican, 19 Septembre, »

Tels était les sentiments du cœur du père commun des fidèles : ceux de ses enfants venus pour le défendre sont à la hauteur de leur cause et de l'amour qu'ils lui portent. On va se battre dans des conditions qui rendent la mort cent fois plus probable que la victoire. On n'en aura que plus d'ardeur en allant au combat ; mais on veut avant tout se battre en chrétien, on veut disposer son âme, par la grâce des sacrements, à paraître dignement devant Dieu. Les aumôniers ne peuvent suffire au nombre des confessions. Ils passent toute la journée et une partie de la nuit dans les casernes ; chacun se munit d'une médaille de la Vierge, d'un scapulaire, d'un chapelet, d'une petite croix rouge distribuée par les PP. de Saint-Camille de Lellis. Il n'échappe à aucun soldat, dans les moments de vivacité, des paroles injurieuses à Dieu ni aux saints. " J'ai entendu, dit le R. P. de Gerlache, plus de blasphèmes par une compagnie de bersaglieri, pendant une demi-heure, le 20 septembre, que je n'en avais entendu proférer

par tout le régiment des zouaves pendant trois ans."

Le 15, les trois divisions conduites par le général en chef, Cordorna, appochaient de la ville sainte ; un second plénipotentiaire est dépêché auprès de Kanzler pour l'engager à céder Rome sans combat. Celui-ci remet au parlementaire le pli suivant à l'adresse de Cordorna : " J'ai reçu l'invitation que m'adresse Votre Excellence de laisser entrer les troupes sous son commandement. Sa Sainteté désire voir Rome occupée par ses propres troupes et non par celles d'un autre souverain. Par conséquent, j'ai l'honneur de vous répondre que je suis résolu à résister par tous les moyens qui sont à ma disposition, comme me l'imposent l'honneur et le devoir ! "

Le lendemain un troisième, le général Malevolta, aide-de-camp de Victor Emmanuel, était introduit, les yeux bandés, auprès du ministre des armes.

Le 19, un quatrième était expédié ; celui-ci était porteur de lettres pour Sa Sainteté,

pour le Cardinal secrétaire d'état et pour le ministre de la guerre ; on ne lui répondit pas.

" Etrange spectacle ! s'écrie le P. de Gerlache, que donnent ces envahisseurs sacriléges de la Ville Eternelle. Ailleurs les faibles tremblent lorsqu'ils sont menacés par une forte armée ; ils envoient des négociateurs pour obtenir des conditions honorables de paix ; ici c'est tout le contraire ; les faibles sont tranquilles, ils voient venir la mort avec joie ; les forts sont dans l'agitation et l'inquiétude, ils ne savent que faire pour publier leur succès, pour expliquer leur victoire. " (1)

Déjà tout Rome était cerné par les troupes piémontaises qui comptaient soixante mille hommes et cent soixante canons ; depuis deux jours on s'attendait à l'ouverture du feu, lorsqu'enfin le 20 septembre, à cinq heures du matin, se fit entendre le premier coup de canon qui était le signal du bombardement sur toute la ligne : en moins de deux minutes toutes les portes de Rome, à

(1) *Messager du Sacré Cœur* de novembre 1870.

l'exception de celles protégées par le fort St. Ange, étaient devenues les points de mire de la formidable artillerie piémontaise ; veut-on savoir avec quelle joie et quelle ardeur nos Zouaves se préparèrent au feu et avec quel courage ils l'essuyèrent ? écoutons l'un d'entre eux, M. G. Désilets sergent-major, qui nous fait le récit de la défense de la porte St. Jean à laquelle il prit part.

" Le 19 septembre au matin, ma compagnie, cinquième du troisième bataillon, capitaine Thalman, partait de la " Piazza Colonna " sous les ordres de M. le lieutenant-colonel de Charrette, pour aller occuper la porte St. Jean de Latran. C'était notre poste de bataille. Nos cœurs battaient d'orgueil et de plaisir ; combattre sous les ordres de notre chevaleresque et tant aimé Lieutenant-Colonel et mourir sous les murs de la Grande Basilique, la " Mère et la tête de toutes les Eglises " c'était pour des Zouaves un honneur et une faveur qui dépassaient tous nos vœux.

"A notre arrivée à la porte, nous trouvâmes deux compagnies de Carabiniers Suisses et deux pièces d'artillerie. En tout, nous comptions environ deux cent cinquante hommes. C'était toutes les forces dont M. de Charette disposait pour défendre la porte St. Jean et ses environs, contre le corps d'armée du Général Piémontais Angioletti, fort de vingt-cinq mille hommes et pourvu d'une puissante artillerie.

"M. de Charrette, avec son coup d'œil habituel, eut promptement arrêté son plan de défense. La partie des murs que nous avions à défendre, s'adossait à deux petites élévations qui venaient en s'abaissant de chaque côté de la Porte et formaient une espèce de terre-plein qui ne pouvait être battu en brèche avec avantage par l'ennemi. La partie la plus faible était la porte elle-même, dont les battants n'étaient composés que de vieilles pièces de chêne de sept à huit pouces d'épaisseur. Dans les jours précédents, on avait élevé en dehors un épaulement en terre, défendu par un fossé,

et formant les trois côtés d'un carré d'une dizaine de mètres, dont les flancs venaient s'appuyer aux murs, chaque côté de la porte. Des embrasures y avaient été pratiquées, et permettaient à nos pièces de balayer l'extérieur des murs avec plus d'effet. Ce faible rempart était loin d'être inexpugnable, aussi nous nous mîmes à l'œuvre pour élever à l'intérieur de la Porte une petite fortification à peu près du même genre. Nous y allions de bon cœur, et de bonne heure dans l'après-midi, ma compagnie était installée dans ce retranchement pour faire à brûle-pourpoint et à la pointe de la baïonnette l'honneur de l'entrée de ces messieurs.

"Nous voyions flotter dans la plaine les couleurs piémontaises, et le camp se dessinait en dehors de la portée à nos canons.

"De temps à autre, des pelotons de *Bersaglieri* et des piquets de lanciers, qui s'avançaient en tirailleurs dans les vignes, venaient à s'approcher jusqu'à portée de

carabine ; nos meilleurs tireurs, postés aux créneaux et sur les toits des édifices voisins leur souhaitaient la bienvenue par un feu bien nourri et surtout bien dirigé. Plusieurs fois dans la journée, nous entendîmes gronder le canon au Macao et du côté de la Porte Pie. Nos artilleurs lancèrent aussi plusieurs grenades avec beaucoup d'effet sur des colonnes ennemies qui s'avançaient par les routes d'Albano et de Frascati. Nous nous attendions à une attaque en forme d'un moment à l'autre.

"Vers trois heures de l'après-midi un sous-officier, placé en observation sur la Basilique St. Jean vint informer M. de Charette que depuis quelques instants un grand nombre de *Bersaglieri* entraient dans un " Casino " à un kilomètre environ de la Porte, et paraissaient y prendre leurs dispositions pour la nuit. "Ça va bien, fit le Colonel, laissez-les s'installer à leur aise, tout à l'heure nous leur enverrons du dessert pour le dîner. " Deux heures plus tard nos pièces chargées à grenades faisaient

feu dans la direction du " Casino, " et les Bersaglieri recevaient deux hôtes qui n'attendirent point la fin du dîner pour mettre la danse en train : une vraie danse ronde, telle qu'ils n'en avaient encore jamais dansée. Les murs et le toit dansèrent aussi. Tout le monde en fut bon gré malgré, à l'exception de trois ou quatre que nous vîmes laisser le bal au pas gymnastique......pour aller avertir les amis ?

" Un peu plus tard, le St. Père arrivait à St. Jean de Latran. La Providence nous choyait. L'émotion, l'enthousiasme que produisit en nous cette visite inattendu de notre Illustre et Bien-aimé Souverain, est plus facile à imaginer qu'à écrire. Après avoir prié un instant au " Sancta Sanctorum, " Il s'avança quelques pas vers nous pour nous donner sa bénédiction. Sa figure était calme et sereine, un sourire touchant de tendresse était sur ses lèvres. Nous reçumes avec ferveur cette dernière bénédiction du Vicaire de J.-C. et nous la gardâmes comme un gage de la récompense

que nous espérions en allant verser notre sang pour l'Eglise. Un vigoureux cri de, "Vive Pie IX Pape et Roi," traduisit à notre Bien Aimé Souverain, la reconnaissance et le dévouement de ses enfants.

"Le soleil descendait à l'horizon, la soirée était magnifique. Nous entendîmes encore quelques coups de canon du côté de la Porte Pie et tout rentra dans le silence. Il faisait nuit.

"Après avoir pris nos dispositions de sûreté, nous songeâmes à manger un morceau. Ce n'était pas trop tôt ; la journée avait eu ses fatigues et nous n'avions encore rien pris depuis le matin. Du reste personne n'était disposé à négliger la bonne habitude de dîner, fut-ce même la veille du combat. Nous nous mettons activement à l'œuvre. En un clin d'œil, "une flamme pétillante s'élève du foyer improvisé et caresse la marmite de campement, d'où s'exhale un fumet exquis." Nous suivons d'un œil intéressé la cuisson du précieux contenu. Le vieux Otte, réputé autant pour son

adresse culinaire que pour sa bravoure, a le commandement du pot-au-feu. Bref, tout est conduit à bonne fin, grâce à son habileté. Nous nous établissons sur l'herbe autour du bûcher, et à la clarté du feu, sous le ciel bleu parsemé d'étoiles, nous faisons honneur au dîner. L'entrée est un fin bouillon, les entre-mets, hors-d'œuvres, desserts, etc., y sont représentés par un succulant morceau d'agneau rôti à la broche et arrosé du jus de la treille ; le tout assaisonné d'un appétit qui eut fait le désespoir du plus fin gourmet. Un petit dîner parfait. Nous nous payions du luxe, vu que nous allions peut-être perdre le gout du pain dès le lendemain.

"Le dîner expédié, nous resserrons le cercle autour du feu, les pipes sont bourrées à fond et, feu partout ! La conversation s'anime, les mots pour rire ne manquent pas. Ce sont les Piémontais qui en supportent naturellement les frais. Nous en disposions tout à notre aise.

" Les amis se font réciproquement leur

testament. Point n'est besoin de notaire pour rédiger le testament d'un soldat la veille de la bataille. Mon ami N. Beaulieu reçut le mien avec celui d'Alfred P. : mon frère d'armes que je croyais avoir été tué à Civitta Castellana. Quelques jours avant la campagne, il me faisait ses adieux en partant pour la frontière et me laissait ses dernières volontés. Nos destinées avaient toujours été tellement liées, qu'en apprenant sa mort je me consolai en espérant aller le rejoindre à la première bataille. Il n'en fut rien ; Alfred n'avait été que légèrement blessé, et quelques jours après nous nous embrassions dans la prison de Livourne.

“ Ces pieux devoirs accomplis, nous nous étendons à côté de nos armes en choisissant les pierres les plus *molles* pour prendre un peu de repos.

“ Vers deux heures et demie du matin, mon capitaine vint m'éveiller. “ J'entends, me dit-il, le clairon sonner le réveil des Piémontais ; je crois qu'il est prudent

d'être aussi matinal qu'eux ce matin. " Nous sortons ensemble, et nous nous rendons jusqu'à l'avant-poste, placé à quelques mètres de la Porte. En effet, le son du clairon et les roulements du tambour se faisaient entendre distinctement dans la direction du camp ennemi. Quelques minutes après, nous entendons dans les vignes le bruit des roues de l'artillerie. On disposait les batteries sur les hauteurs environnantes, il n'y avait pas à s'y tromper. Au même moment les sentinelles placées près de nous faisaient feu dans la direction d'un champ de roseaux sur la droite de la route. C'était une patrouille de lanciers qui venait de déboucher à quelques pas du poste. Ils ne se croyaient pas si près probablement. Trois ou quatre restèrent sur le terrain, les autres tournèrent bride et s'éloignèrent au grandissime galop. Le bruit continua encore quelque temps, puis tout redevint silencieux.

" Nous revenons à notre compagnie, tout le monde était sur pied. Le feu pétillait

sous la marmite, on était en train de faire le café. Ce fut l'affaire de quelques minutes. Nous prenons un morceau sous le pouce et *presto*, chacun à son poste de bataille.

" Notre compagnie, comme je l'ai dit, était rangée en face de la porte à l'intérieur. Nous étions quatre-vingt-dix zouaves dont huit était canadiens : N. Beaulieu, sergent fourrier, les coporaux St. Laurent, Alary et Blanchard, les zouaves Paré, Renaud, Desaulniers et votre serviteur. Les autres étaient, pour la plus part, Prussiens et Autrichiens, puis quelques Français et Hollandais ; tous déterminés à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour Pie IX et l'Eglise.

" La matinée était calme et belle, le jour commençait à poindre. Mon Capitaine m'envoya rendre compte de la situation à M. de Charette. Je le trouvai à prendre un frugal déjeuner dans un petit restaurant à l'extrémité de la Place. Après lui avoir rendu compte de ma mission je fus invité à m'asseoir. Nous causions depuis

un instant quand un coup de canon se fait entendre. Une seconde, et le boulet passe en sifflant à la porte du Restaurant. " C'est l'entrée. Vive Pie IX, " fit M. de Charette. Nous nous levons, une formidable détonation succède, puis une trentaine de boulets déchirent l'air quelques pas en avant. Nous traversons la Place au pas de course, la mitraille pleuvait. Comme nous arrivions à la Porte, nos artilleurs retiraient les deux canons à l'intérieur, après avoir répondu par une couple de décharges. Il était impossible de tenir dans le retranchement extérieur. Un vrai torrent de fer et de feu tombait dans cet espace resserré et dans la Porte ; quatre artilleurs avait déjà reçu des blessures. Les Piémontais avait trente pièces qui faisaient un feu violent sur ce point. Les sentinelles de notre poste avancé n'eurent pas même le temps de rentrer. Plusieurs furent blessés, les autres se jetèrent dans le fossé en attendant un moment plus favorable.

" Les artilleurs avait laissé un des battants

de la Porte ouvert. " Allons, mes enfants, il faut fermer cette Porte, " fit M. de Charette, en s'avançant au milieu des projectiles. Nous le suivons, M. le Capitaine du Ranquet et moi. Après des efforts presque surhumains, nous parvenons à fermer le battant, pendant que les boulets le coupaient au-dessus de nos têtes. Plusieurs obus nous éclatèrent pour ainsi dire sous les pieds. Il y en eut un qui vint traverser la Porte entre M. de Charette et moi, et fit explosion à un mètre à peu près plus loin. Nous nous crûmes *frits* pour unins tant, la poussière et la fumée nous enveloppaient ; nous n'y voyions plus. La première impression passée, nous pûmes constater avec plaisir que chacun de nous trois était encore sur ses deux pieds. Nous regagnons nos postes remerciant la Providence. Le Capitaine du Ranquet avait laissé, comme pièce à l'appui, un morceau de son pantalon et la visière de de son képi. Il n'y avait pas de mal.

" Le feu continuait toujours avec la même intensité, nos artilleurs répondaient des

gradins de la Basilique avec une bravoure digne d'éloges.

" Un Sous-Lieutenant, le prince Rospigliosi, se distinguait par son sang froid et la justesse de son tir. A un moment où il pointait, un obus vint éclater sur sa pièce et la fit tourner sur son affût, renversant canonniers et pointeurs. Le Lieutenant se relève, pointe de nouveau avec tout l'aplomb d'un homme qui tire à la cible, et du coup, fait sauter un canon piémontais. On applaudissait. De notre côté, nous étions là, baïonnette croisée, les armes chargées et dirigées sur la Porte. Les Colonnes d'attaque ne se montraient pas encore à portée de carabine.

" En attendant l'assaut, nous nous amusions à saluer à droite et à gauche les boulets qui nous rasaient de trop près. " Ça passe brutalement un boulet, comme me disait Alfred quelques jours plus tard ; il n'y a pas à *tortiller*, il faut rendre les honneurs. "

Nous perdions du monde cependant. Le Capitaine Picca Dora avait eu la tête empor-

tée ; un religieux passioniste, au moment où il tendait la main pour lui donner l'absolution, pensant qu'il était encore vivant, eut le bras fracassé par un obus. Une vingtaine de carabiniers suisses et quelques artilleurs tombaient tués ou blessés. J'en vis un près de moi expirer en criant : "Vive Pie IX." Il avait le sourire des élus sur les lèvres. Pour les Zouaves, rien que des égratignures ; la protection du ciel était visible.

"Pendant ce temps, la porte avait été trouée comme un écumoir. Vers huit heures, les obus mirent le feu au haut, à l'extérieur. Il fallait la conserver aussi longtemps que possible. Nous allâmes donc éteindre le feu avec le caporal St. Laurent et quelques allemands de la compagnie. Le Général Zappi qui arrivait à ce moment et le Colonel de Charette vinrent nous encourager de leur présence. Ce n'était pas gai. Il fallut mettre une échelle à l'extérieur et y monter pour jeter de l'eau sur les flammes, servant ainsi de point de mire aux cannoniers

Piémontais. Tout se fit en un temps et un mouvement. Le feu éteint, nous descendons à la course *dite de vélocité*, vu que s'y amuser trop longtemps pouvait devenir *nuisible à la santé*. Le feu ayant repris plus tard, nous allâmes de nouveau l'éteindre, encore sans accident grâce à la Providence, mais non pas aux Piémontais qui tiraient comme des malheureux, avec l'intention sûrement, de nous faire mal. Le Caporal St. Laurent avait reçu une légère écorchure au poignet.

" Quelques instants après, toute la porte prenait feu à la fois, de telle sorte que nous ne pûmes rien faire pour la sauver, et une demi-heure après elle tombait réduite en cendres.

" Les projectiles pleuvaient toujours, la Place était labourée, les arbres qui s'y trouvaient, étaient coupés et emportés jusqu'à l'autre extrémité par les boulets. C'était ennuyeux d'être là à ne rien faire et exposés au feu des batteries ; nous désirions l'assaut.

" Enfin vers dix heures, les lignes enne-

mies de l'aile droite se découvrirent sur une hauteur et firent un mouvement en avant. Nos tirailleurs postés aux crénaux ouvrirent un feu bien nourri. Tout le monde jubilait. Nous allions enfin les voir de près et leur faire entendre à notre tour un peu de musique. Malheureusement au bout d'un quart d'heure, ils jugèrent plus sage de reprendre le ravin. La droite et la gauche firent le même mouvement.

" C'est à ce moment qu'un dragon apporta à M. de Charette l'ordre de lever le Drapeau blanc. Cette nouvelle fut comme un coup de foudre pour nous. Qui l'eût pensé ? Nous étions tous déterminés à nous ensevelir sous les murs plutôt que de laisser un pouce de terrain, et nous étions si heureux de le faire pour Pie IX et l'Eglise. L'ordre venait du St. Père, il n'y avait pas à murmurer. Il est vrai que la mort nous eût paru plus douce que la reddition de nos armes, mais nous devions commencer à boire notre calice ; nous l'acceptâmes avec le plus de résignation possible.

“ Le cœur serré, nous levons le drapeau blanc ; le feu cesse et quelques minutes après un officier d'état major Piémontais se présente pour demander de la part du Général Angioletti quelle raison on avait de faire cesser le feu. M. de Charette, après l'avoir informé qu'on était à traiter de la reddition de la place, ajouta avec humeur : “ Dites à votre Général que si ses troupes font un pas en avant nous faisons feu dessus.” Personne ne bougea.

“ Deux heures plus tard, nous disions un triste adieu à nos chères murailles, et à la Basilique St. Jean que nous laissions criblée de boulets sans avoir pu la venger, et nous prenions tristement le chemin de la Place St. Pierre. ”

C'est avec la même ardeur, c'est avec la même joie, c'est avec le même enthousiasme que les vaillants zouaves combattaient et résistaient à la mitraille sur tous les points des murailles de la ville sainte.

A la porte St. Sébastien, se faisait remarquer M. le lieutenant Murray par son

sang-froid et son audace à s'exposer aux projectiles meurtriers de l'ennemi.

A la porte St. Pancrace, le sergent McGown à lui seul tenait en échec une batterie ennemie, se faisant comme un amusement d'abattre successivement les pointeurs qui approchaient de la pièce ; et les zouaves Barré et Lincourt, voyant leurs confrères artilleurs tous tombés à côté d'eux, montent sur leurs cadavres et font jouer le canon avec une adresse et un sang-froid qui étonnent leurs officiers.

A la porte Salara, le caporal McKenzie, ivre, non pas de carnage, mais de bonheur, tirant plus de cinquante cartouches à l'heure, crie, à chaque ennemi qu'il voit tomber frappé par sa balle: "Vive Pie IX !" et apercevant le corps d'un camarade tombé après avoir été frappé au front, il va s'emparer du cadavre pour ne pas le laisser exposé aux obus ennemis, traverse, chargé de sa précieuse dépouille, une brèche au milieu des bombes et des boulets, est tout-à-coup jeté par terre sous une pluie de

pierres et de chaux, se relève promptement, va déposer le cadavre de son ami, s'en revient à travers les mêmes périls reprendre son poste et continue à tirer avec une ardeur toute nouvelle.

A la porte Pie, près de la brèche, des prodiges s'accomplissent ; les zouaves Fournier et Edm. Parent s'y font remarquer comme braves entre les plus braves.

Au Pincio, les zouaves du dernier détachement canadien, arrivés dix jours avant le combat, étonnent leurs chefs par leur sang-froid et leur bravoure.

Le zouave Sauvé, frappé à la tête par un éclat d'obus, est tout couvert de sang ; un aumônier s'approche de lui pour le conduire à l'ambulance : " Souffrez-vous beaucoup ? " " Non, mon père ; ah que je suis content de verser mon sang pour la cause de l'Eglise ! " Chemin faisant, il s'informe s'il y a quelque Canadien tué ou blessé ; " pas que je sache " répond l'aumônier ; " ah quel bonheur, d'être le premier frappé ! "

A la villa Ludovisi, le lieutenant Tail-

lefer s'attire, par sa conduite, pour quelques heures plus tard, l'honneur des outrages d'une vile populace qui saura le distinguer parmi les autres et le qualifier d'*ours du Canada.*

C'est ainsi qu'on combattait depuis plus de cinq heures, lorsqu'à dix heures et demie on s'aperçoit que le feu des batteries cesse ; on se demande ce que signifie ce silence ; " serait-ce, s'écrient les Zouaves, avec une joie frénétique, serait-ce le signal de l'attaque à la baïonnette ? " Hélas non ! c'était l'ordre de cesser le feu ; le drapeau blanc était hissé, et on capitulait.

Il y eut en ce moment, dans le cœur de ces jeunes hommes, un mouvement sublime de colère, suivi d'un acte admirable d'obéissance. C'était donc à une capitulation qu'allaient aboutir trois années d'étude, d'exercice, de patience, de désirs généreux de combat ! on capitulait en face de la brèche, où les Piémontais n'avaient pas eu encore le courage d'entrer, au moment où il ne s'agissait plus de bombes et de canons,

mais de la valeur individuelle des Zouaves voulant se mesurer avec les bersaglieri.

Mais le Pape le voulait, on obéit.

La capitulation qui fut signée par les parties belligérantes était acceptable au point de vue de l'honneur militaire ; mais hélas ! les articles n'en furent pas observés, et, au lieu des honneurs de la guerre, on ne prodigua à nos soldats pontificaux que les plus bas outrages, les plus révoltantes ignominies.

On n'avait pas encore fait connaître les intentions des autorités à tous les postes de l'intérieur des murs, que déjà, les ennemis, contre toutes les convenances militaires et contre la capitulation qu'on était à signer, faisaient par la brèche de la porte Pie leur entrée triomphante ; ils avaient hâte de consommer leur sacrilége.

La plupart des troupes pontificales furent dirigées sur la Place St. Pierre, où elles passèrent la nuit ; mais quelques compagnies, qui n'avaient pas reçu l'ordre à temps, furent entourées par les bandes piémontaises, désarmées et conduites dans les prisons.

Notre intention n'est pas de narrer les turpitudes et les infamies de cette entrée ; nous nous bornerons, pour tout expliquer, à indiquer la composition de ces flots de *libérateurs* qui venaient donner *l'ordre* à la ville de Rome, et garantir la *sécurité* de ses habitants. Les véritables soldats (Piémontais, Parmesans, Bolonais et autres) se respectaient. Leurs officiers obéissaient à une consigne venue d'en haut ; quant aux soldats, ils étaient persuadés que le Pape, las des zouaves et des étrangers, les avait lui-même appelés ; nos soldats n'eurent avec eux que de bons rapports. Le second élément, composé des garibaldiens admis dans l'armée régulière, était détestable ; ces misérables se réjouissaient des injures que l'on adressait au Saint-Père, au clergé, aux zouaves ; c'était pour eux la revanche de Mentana. " Sachez, dit un de ces officiers au supérieur d'un couvent dont il prenait possession, sachez que j'étais ici en 1848, et que j'ai maintes vengeances à exercer à Rome. " La troisième classe de

nos libérateurs se composait d'exilés romains, des réfugiés de toutes les villes d'Italie, qui, depuis deux jours, rôdaient autour de la ville et qui entrèrent à la suite des bersaglieri, hurlant comme des démons : " Vive Rome capitale ! " et provoquant la populace aux saturnales honteuses qui se virent au Quirinal et sur plusieurs Places.

D'après les termes de la capitulation, les troupes pontificales devaient commencer à défiler dès sept heures du matin ; cependant ce ne fut que vers onze heures qu'elles se mirent en mouvement. Ce fut un moment d'angoisse cruelle pour tous ces cœurs dévoués, obligés de renoncer à la glorieuse mission qu'ils s'étaient imposée. Rome, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, était tombée au pouvoir des mécréants ; son saint Pontife allait être livré aux mains de ces barbares de notre siècle. Ils avaient voulu Lui faire un rempart de leurs corps, ils avaient offert leur sang, ils eussent avec bonheur sacrifié leur

vie : on leur refusa la consolation de mourir au moins pour la cause sainte. Ils étaient là, appuyés sur leurs armes désormais inutiles, en proie à une douleur profonde. Une noble rage arrachait des larmes à tous les yeux ; on allait jusqu'à désirer que Pie IX eût eu moins de bonté au cœur.

Cependant, les premiers corps s'étaient déjà ébranlés : les Carabiniers étrangers, la Légion Romaine, laissaient la place pour se rendre à la porte Angelica qu'ils devaient franchir pour la dernière fois. C'était le tour des Zouaves de prendre place dans le lugubre défilé. Vont-ils partir sans revoir au moins un instant celui qu'ils sont venus servir de tous les points de l'univers ? Les médecins du St. Père, connaissant son amour de prédilection pour cette expression vivante de la foi de tous les peuples, et craignant pour Lui, les suites d'une trop violente émotion, stationnaient dans son antichambre pour empêcher les bruits du dehors de parvenir jusqu'à lui ; mais un cri du cœur se fait entendre et se répète dans

tous les rangs: "Nous voulons voir Pie IX! " Le général Kanzler pénètre chez le St. Père et l'instruit de ce qui se passe. Aussitôt, le doux Pontife se lève et ouvrant la fenêtre, il tend les bras vers le ciel en prononçant les paroles de la grand bénédiction : "*Benedictio Dei Omnipotentis, etc.*" Au même instant, le Colonel Allet tire son épée. "Mes enfants," s'écrie-t-il, et un sanglot lui coupant la voix, il ne peut qu'ajouter "Vive Pie IX!" Cette suprême protestation de fidélité, ce brûlant élan d'amour trouva son écho dans les cœurs de tous ces ardents jeunes chrétiens ; l'enthousiasme des jours meilleurs se réveilla encore au nom, à la vue de l'Immortel Pontife et une immense acclamation alla montrer aux envahisseurs que, même dans sa captivité, Pie IX restait roi, et qu'il pouvait compter sur l'univers catholique, représenté par ce qu'il avait de plus noble, de plus dévoué. A ce spectacle, l'Auguste prisonnier sentit son cœur défaillir, et il tomba évanoui entre les bras de ceux qui l'accompagnaient.

Tout émus de cette scène, les braves soldats de l'Eglise reprirent leur marche interrompue, l'âme consolée et pleine de force. Arrivés à la porte St. Pancrace ils rencontrèrent les troupes piémontaises qui s'étaient rendues pour leur rendre les honneurs de la guerre. Ce fut un beau spectacle que cette poignée de jeunes gens vaincus, mais par l'obéissance au devoir, défilant, au son des fanfares, devant un ennemi dix fois supérieur en nombre. Les journaux italiens ont remarqué que les Zouaves passèrent la tête haute et le regard plein de fierté. Certes, ils en avaient bien le droit : la présence de ces quatre-vingt mille piémontais, ne témoignait-elle pas hautement de leur valeur et du respect qu'ils inspiraient, puisqu'on n'avait pas cru pouvoir les vaincre avec un moindre déploiement de forces. Aussi les rôles semblaient intervertis : pas un italien qui soutint le regard d'un zouave ; pas un zouave qui sourcillât en face des coupables envahisseurs.

Le défilé se terminait à la villa Pamfili

où, tour à tour, les compagnies venaient déposer leurs armes. Qui dira les frémissements de ces cœurs d'élite à ce dernier sacrifice ? on les vit hésiter, attendre encore un ordre formel pour se séparer de cette carabine qui leur avait été confiée pour la défense de Pie IX, puis la baiser avec amour, et la rendre enfin après l'avoir brisée, pour qu'au moins, elle ne servît pas contre son légitime propriétaire.

Dans la crainte de quelque manifestation en faveur des troupes du St. Père, le général piémontais avait exigé que celles-ci fissent presque le tour de la ville pour atteindre le point le plus rapproché du chemin de fer où elles devaient s'embarquer ; mais il jugea sans doute que ce n'était pas encore une marche assez longue ; car il fallut que la colonne fît à pied les quatorze milles qui séparent Rome de Ponte-Galera. Là, après une attente de quatre heures, les prisonniers furent entassés dans des wagons destinés au bétail ou aux bagages, et dirigés sur Civita-Vecchia, où

on divisa les Zouaves par nationalités; les Français sont placés au Lazaret, les Hollandais et les Belges sont conduits au bagne, les Canadiens et les Anglais sont envoyés à Livourne d'où on se proposait de les transporter à l'île d'Elbe. (1)

Tout ce qu'eurent à souffrir ces pauvres jeunes gens, et au siége, et dans leur voyage de Rome à Livourne, et pendant leur emprisonnement dans cette dernière ville, est chose impossible à concevoir. Ils n'auraient jamais cru, disaient-ils, que l'homme fût capable d'endurer tant de misères, de privations, de fatigues sans en mourir.

Mais les Zouaves Canadiens n'étaient pas encore au bout de leurs souffrances; le voyage de Livourne au Canada devait apporter un nouveau surcroît de peines.

(1) D'après la capitulation, le gouvernement piémontais s'engageait à transporter les zouaves étrangers aux frontières de leur pays respectif; or d'après la science géographique des MM. du gouvernement italien, l'île d'Elbe était la frontière canadienne.

V

L'ÉTOILE DE LA MER

Comme nous avons eu occasion de le dire dans un chapitre précédent, plus de cinq cents de nos compatriotes quittèrent le Canada pour aller s'enrôler dans l'armée pontificale ; sur ce nombre une centaine furent obligés de rebrousser chemin en France, sans pouvoir arriver au terme si désiré de leur expédition ; environ deux cents étaient revenus au pays après deux ans de service ; lors de l'envahissement des Etats de l'Eglise, le Canada comptait encore au-delà de deux cents représentants dans les rangs des héroïques défenseurs du Saint-Siége.

Or ces deux cents jeunes canadiens qui s'étaient regardés comme les privilégiés, ayant eu le bonheur de prendre part au combat et d'exposer, *avec plus de chance* que les autres, leur vie pour cette cause de l'Eglise, qui leur était si chère, se trouvaient tout à coup tous réunis comme prisonniers de guerre dans un sale lazaret, nourris au pain noir et à l'eau, à deux mille lieues de leur patrie, sans protection d'aucun gouvernement, et sans argent. Qu'allaient-ils devenir ?

Avec sa loyauté proverbiale, le gouvernement de Florence qui, d'après les stipulations de la capitulation, devait repatrier dans de bonnes conditions et à ses frais les volontaires pontificaux étrangers, avait décidé de transporter nos jeunes compatriotes à l'Ile d'Elbe située à quelques milles des côtes italiennes. C'était plus simple et moins coûteux.

Grâces aux efforts réunis des aumôniers et officiers canadiens, aidés du Consul Anglais et de Monseigneur Stoner, aumônier des Zouaves anglais, onfit revenir les autorités

italiennes sur leur décision et on obtint d'embarquer tous les Zouaves sujets britanniques sur un vaisseau pour les conduire en Angleterre, sans qu'il en coutât rien aux envahisseurs.

M. Lussier avait pu, malgré mille difficultés, faire sortir de l'hôpital de Rome, huit malades, qu'après les avoir habillés en bourgeois, il fit conduire sous la garde d'un prêtre à Livourne, pour qu'ils pussent s'embarquer avec leurs compatriotes.

C'est après huit jours passés à Livourne, huit jours de privations, de misères et de souffrances de toute sorte, que les Zouaves Canadiens s'embarquèrent à ce port avec leurs camarades anglais, devant s'arrêter en Angleterre, y changer de vaisseau et prendre enfin la direction des côtes de l'Amérique.

Le voyage s'entreprenait sous les auspices les moins favorables et dans les conditions les moins heureuses ; le vaisseau nolisé était un vaisseau marchand n'offrant pour ses passagers qu'un sale entrepont ;

la nourriture ne pouvait être que des plus chétives, vu la modicité du prix de passage ; la saison était des plus défavorables, on en était, comme disent les marins, à la queue des équinoxes d'automne, et chacun n'avait pour tout vêtement que son uniforme avec lequel il avait été fait prisonnier ; la plupart n'avaient qu'une seule chemise que déjà ils portaient depuis plus de quinze jours, plusieurs s'embarquaient avec la fièvre contractée avant ou pendant le siége.

Nos jeunes croisés surent se rappeler qu'ils avaient été mis, avant le départ de leur cher Canada, sous la protection de Celle que l'Eglise invoque sous le titre de *Stella Maris*, l'Etoile de la Mer ; ils se rappelèrent aussi, combien déjà Elle les avait protégés dans les différents périls de leur expédition, et tous en chœur ils entonnèrent, en quittant le port de Livourve, l'hymne *Ave Maris Stella*.........

Après avoir franchi le détroit de Gibraltar, ils furent assaillis par des tempêtes

terribles ; à plusieurs reprises ils crurent que le vaisseau allait être englouti : la mort qu'ils avaient désirée avec tant d'ardeur sur les murailles de Rome, leur apparaissait pleine d'horreurs dans les flots ; dans ces moments où toute espérance disparaissait, on entendait, dans un groupe, dire le chapelet, dans un autre, réciter les litanies de la Ste. Vierge.

Enfin, après quatorze jours, ils atteignirent les côtes d'Angleterre.

L'accueil le plus sympathique et le plus bienveillant leur fut fait à Liverpool ; les familles catholiques de cette ville se disputèrent le bonheur de donner l'hospitalité à ces défenseurs de l'Eglise ; Lord Denbigh était venu de Londres, en compagnie du Marquis de Bute, exprès pour rencontrer nos zouaves et pour leur être utile.

Les trois jours passés à Liverpool rétablirent les forces de chacun et remirent de l'épuisement.

Le 19 octobre, on s'embarquait sur le paquebot l'*Idaho* pour, de Liverpool, se diriger sur New-York.



Cette traversée fut encore plus pénible et plus orageuse que la première.

Le 21 octobre commença une tempête qui dura trois jours consécutifs ; on aurait dit la nature dans l'épouvante tant étaient grands le désordre et la confusion des éléments ; l'Océan semblait, par moments, vouloir s'élever jusqu'aux cieux, pour ensuite paraître s'abîmer jusqu'au fond de la terre ; par moments les vagues furieuses qui, dans le jour, semblaient des montagnes de neige poudreuse s'entrechoquant entre elles, apparaissaient, la nuit, phosphorescentes, comme une forêt de feu ; les flancs du vaisseau battus par ces montagnes d'eau en courroux, menaçaient à tout instant de s'entrouvrir ; les mâts craquaient, et pliaient sous la fureur du vent ; les hommes de l'équipage à la figure inquiète et sombre, étaient tous liés par un câble, les uns au bastingage, les autres aux haubans, pour n'être pas emportés par les flots ; tous les passagers consignés dans l'intérieur du vaisseau sont dans la terreur et l'effroi ; un

morne silence règne dans les compartiments des passagers de première classe ; l'époux n'ose faire connaître ses appréhensions à son épouse, l'enfant consulte du regard la figure de son père pour y lire ses émotions ; tous désirent qu'on leur fasse entendre des paroles d'espérance, et aucun n'ose interroger son voisin dans la crainte de n'en pas recevoir ce mot d'espoir ; l'ami voudrait encourager son ami, il n'en a pas la force. Dans l'entrepont de la proue où sont enfermés les zouaves, il y a un bruit qui se mêle à la terrible harmonie de la tempête ; des chants se font entendre à travers les mugissements de l'Océan, les craquements des mâts, les sifflements des rafales à travers les cordages, ces chants sont des prières à Marie, à l'Etoile de la mer : *Sancta Maria ! Virgo potens ! ora pro nobis. Spes nostra, ad te clamamus, ad te suspiramus ! !* Ah ! si la prière ne fut pas née avec l'homme, elle aurait été inventée sur quelque navire par des hommes seuls avec leurs pensées et leurs faiblesses, en présence de l'abîme du

ciel où se perdent les regards, de l'abîme des mers dont une planche fragile les sépare.

Mais l'ouragan allait toujours grandissant ; l'océan grondait, sifflait, hurlait, rugissait avec plus de force et de rage, les montagnes d'eau qui venait s'abattre tantôt sur la proue, tantôt sur la poupe du vaisseau, étaient de plus en plus lourdes et menaçantes ; la charpente du navire semblait se disjoindre ; lorsque tout à coup un bruit épouvantable, comme celui de la foudre tombant sur l'avant, se fait entendre ; en même temps on ressent une secousse terrible comme si le navire eut frappé sur un rocher, et avant de se rendre compte de l'accident, les Zouaves entendent d'immenses colonnes d'eau se précipiter dans leur compartiment ; une ancre a été emportée par une forte lame du pont supérieur et est venue tomber aux milieu des passagers, laissant derriére elle une large issue aux vagues qui viennent innonder l'entrepont ; on se croit en face de la mort, et ces flots semblent venir chercher des cadavres ; pendant que les uns se cramponnent aux

objets qu'ils peuvent rencontrer sous la main, que les autres se jettent à la nage dans cette petite mer intérieure, une voix dominant tout le bruit, se fait entendre ; c'est un Zouave qui commande à ses camarades d'élever leur cœur à Marie et de lui promettre un *ex-voto*, s'ils arrivent à bon port.

C'était vers minuit.

Le lendemain, les flots, comme fatigués, ne faisaient plus qu'obéir au mouvement imprimé la veille, le vent était tombé, le ciel était pur, tous les passagers montés sur le pont, respiraient avec l'air frais, l'espérance et le bonheur ; les Zouaves remerciaient la Vierge Marie à qui ils attribuaient leur salut.

Le 5 novembre au matin, l'*Idaho* rentrait dans la rade de New-York ; des catholiques de cette ville ayant à leur tête le bon et digne Rév. M. Quinn et M. McMaster, le Veuillot américain, firent à nos compatriotes une réception des plus cordiales et tout à fait somptueuse.

Le lendemain, dimanche, la troupe entendait la messe à St. Jean : la population de cette ville voulut prouver aux Zouaves que leur admiration et leurs ympathies n'avaient fait qu'augmenter depuis le premier départ, le 19 Février 1868.

A deux heures de l'après-midi, nos braves rentraient dans Montréal.

Cinquante mille personnes sont sur pieds aux alentours de la gare pour leur souhaiter la bienvenue : " Vive Pie IX ! Vive les Zouaves ! " crient cinquante mille voix.

La multitude fait cortège aux croisés canadiens jusqu'à l'église de Notre-Dame, où, sous le portique, des adresses officielles sont lues, l'une par le Président de l'Union Catholique, qui se fait l'interprête de la jeunesse catholique du Canada, l'autre par le Comité Canadien des Zouaves Pontificaux qui représente la nation entière.

M. Taillefer répond, au nom de tous les Zouaves ; il le fait avec entrain, avec feu.

Enfin on pénétra dans la vaste église où le I9 Eévrier 1868, s'étaient faits les adieux,

La population catholique canadienne, en venant saluer le retour de ses enfants, avec le même enthousiasme et avec plus de joie encore qu'elle avait salué leur départ, prouva qu'elle était contente d'eux.

Encore cette fois, les murs de Notre-Dame sont trop resserrés ; plusieurs milliers ne peuvent entrer, tant la foule est grande et compacte à l'intérieur.

Après la cérémonie religieuse qui fut si solonnelle et si touchante , un banquet est offert aux zouaves, dans les salles du Cabinet de Lecture, par les messieurs du Séminaire de St. Sulpice.

Dans la rue attendent, avec la plus grande impatience, les parents, les amis de nos zouaves pour lesquels si souvent on a prié, sur le sort desquels on a versé tant de larmes.

Le zouave, lui aussi a grande hâte d'être dans les bras des siens, mais un devoir reste encore à remplir.

Avant de se disperser, la troupe des croisés se dirige en rang, accompagnée de l'Evê-

que de Montréal et d'un nombreux clergé, vers l'église de Bonsecours. Les zouaves vont s'acquitter de leur promesse :

Ils vont remplir leur vœu fait à Marie.



APPENDICE

LISTE DES CANADIENS QUI SE SONT ENRÔLÉS DANS L'ARMÉE PONTIFICALE.

Avant le Premier Détachement.

M. Testard de Montigny, B. A. St. Jérôme, engagé en Janvier 1861.

M. Murray Hugh, Québec, engagé en Juillet 1861.

M. LaRocque Alfred, Montréal, engagé en Février 1867.

MM. Prendergast Alfred, Nicolet; Désilets Gédéon, St. Grégoire; Hénault Gaspard, Berthier (en haut) engagés en Janvier 1868.

MM. Tétu Alphonse, Québec; Courteau Napoléon, Québec, engagés en Février 1868.

Drolet Gustave, Montréal, engagé en mars 1868.

PEEMIER DETACHEMENT.

Aumôniers, Messieurs Edmond Moreau de l'Evéché de Montréal et Eucher Lussier, vicaire à Boucherville.

Allard Hector, Québec.
Arseneau Thomas, Baie des Chaleurs.
Auger Onésime, Montréal.
D'Auray Thélesphore, Coteau du Lac.
Barnard Jacques, Drummondville.
Bastien Alfred, Montréal.
Beauchesne Jos. Ulric, Bécancourt.
Beaudoin Moïse, Montréal.
Bédard J. Bte., St. Rémi.

Bégin Théodule, Lévis.
Bellefeuille de Chs. Henri, St. Eustache.
Bernier Romuald, Lévis.
Bertrand Georges, Québec.
Brissette Eugène, Ste. Elizabeth.
Blackburn Jean, Beauport.
Bourget Achille, Lévis.
Bourget Alphonse, Levis.
Bourget Marcel, St. Joseph de Lévis.
Brunet Léonidas, Montréal.
Brunelle Edouard, Batiscan.
Brunelle Elie, Pointe Lévis.
Campbell Emery, Malmaison.
Caron Charles, Lennoxville.
Champagne Joseph, Montréal.
Chalut Joseph, Sault-au-Récollet.
Charbonneau Georges, St. Vincent de Paul
Cherrier Benjamin, St. Hyacinthe.
Chouinard Pierre, Lévis.
Cloutier Elzéar Ste. Julie de Somerset.
Comte Pascal, Montréal.
Connolly Félix, Danville.
Cormier Moïse, Bécancourt.
Courval Charles, Terrebonne.
Coutlée Cyprien, St. Polycarpe.
Couture Alphonse, Ste. Thérèse.
Décarie Léon, Notre-Dame de Grâces.
Demers Louis Daniel, Montréal.
DeCazes Charles, Sherbrooke.
Desjardins Henri, Terrebonne.
Dufresne David, St. Barthélemy.
Dupras Pierre, Montréal.
Dupras Stanislas, St. Laurent.
Dupuis Barthélemy, St. Constant.
Dusseault Epiphane, Trois-Rivières.
D'Estimauville Arthur, Montréal.
Forget Lucien, Ste. Marie de Monnoir.
Forget desPatis Adolphe, Terrebonne.
Forget desPatis Alphonse, Terrebonne.

Fortin Augustin, Islet.
Francœur Alfred, Sorel.
Fréchette Edmond, Arthabaska.
Gadbois Alphonse, St. Césaire.
Garneau Elzéar, Québec.
Gaumont Alfred, St. Julie de Somerset.
Gendron F. X , St. Théodore d'Acton.
Gervais Gualbert, Montréal.
Gosselin Louis, St. Laurent de Québec.
Gouin Moïse, Baie du Febvre.
Groleau Athanase, Montréal.
Hempel Casimir, Montréal.
Hughes Georges, St. Maurice.
Hurtubise Edwin, Montréal.
Jauron Napoléon, Ely.
Labelle Toussaint, Montréal.
Lachapelle Sévérin, St. Rémi.
Lacroix Alexandre, St. Charles.
Lamarre Basile, Longueuil.
Lamarche Adolphe, Montréal.
Langlais Charles, Kamouraska.
Langevin Théophile, St. Isidore.
Laporte Jérémie Denis, Sorel.
Lavigne Théophile, Montréal.
Larivière Joseph, St. Alexandre.
Leblanc Louis Joseph, Montréal.
Leblanc Edouard, Montréal.
Lebel Charles, Paspébiac.
Leclaire Etienne, St. Hyacinthe.
Leclair Damien, Ste. Thérèse.
L'Etoile Joseph, Sherbrooke.
Lefort Jérémie, L'Assomption.
Legris Joseph, St. François de Sales.
Lemieux Edouard, Québec.
L'Heureux Thomas, St. Hyacinthe.
Lupien Adélard, Bécancourt.
Marchand Alfred, St. Jean Dorchester.
Meunier Laurent, St. Jean Dorchester.
Marion Placide, Ste. Scholastique.

Martineau Herman, Kamouraska.
Marchand Herman, Kamouraska.
Massicotte Alphée, Ste. Geneviève de Batiscan.
McKenzie Jacques Jos Col., Terrebonne.
Moreau Ulric, Montréal.
Morissette J. Bte. Québec.
Morissette Théophile, Québec.
Munro Henri, Montréal.
Murray Guillaume, Québec.
Normandin Thomas, Boucherville.
Olivier Louis, St. Nicolas.
O'Meara Alfred, Québec.
Papillon Rémi, Ste. Anne de la Pérade.
Papillon Siméon, Ottawa.
Paquet Louis, St. Henri de Lauzon.
Paré Ls. Gédéon, Lotbinière.
Paré Pierre, L'Ange Gardien.
Paré Stanislas Alph., Lachine.
Patenaude François, St. Rémi.
Pelletier Evariste, Nicolet.
Péloquin Adélard, St. Jude.
Perreault Gilbert, Montréal.
Perrin Emery, Ste. Scholastique.
Pepin Emile, St. Césaire.
Provost Léandre, Montréal.
Raymond Noé, St. Hyacinthe.
Renaud Alp., St Rémi.
Rheault Luc, St. Grégoire.
Richer Euclide, Montréal.
Rosseling Etienne, Lavaltrie.
Rousseau Oscar, Nicolet.
Roy Cyrille, Lévis.
Roy J. Bte., St. Félix de Kingsey.
Roy F. X., Somerset.
Schiller Charles, Montréal.
Sénécal Alfred, St. Césaire.
Sincennes Félix, Montréal.
St. Germain Napoléon St. Eustache.
Surprenant Alphonse, St. Constant.

Taillefer Joseph, Ste. Martine.
Taschereau Charles, Ste. Marie de la Beauce.
Têtu Jean, Trois Pistoles.
Toussaint F. X., Québec.
Trudelle Charles, Québec.
Vallée Charles, Québec.
Varin Eugène, Terrebonne.
Verreault Jules, Lévis.
Villeneuve Gilbert, Lachenaie.
Vohl Cyprien, Québec.

SECOND DÉTACHEMENT.

Aumônier, Monsieur J. Michaud de l'Ordre de St. Viateur.

Baby Alfred, Joliette.
Beaubien Napoléon, Yamachiche.
Brisebois Ephrem, South Durham.
Cassegrain Arthur, St. Césaire.
Côté F. X., Ste. Geneviève de Batiscan.
Daigneault Alphonse, St. Hubert.
Desnoyers Chs. Henri, Montréal.
Durocher J. B., St. Aimé.
Gélinas Ben. Pierre, St. Aimé.
Hébert Ernest, Laprairie.
Hudon de Banlieau Nap. Yamachiche.
Lachapelle Elzéar, Epiphanie.
Lebel Florian, Kamouraska.
Loranger Adélard, Yamachiche.
Panneton Georges, Joliette.
Pelland Joseph, St. Norbert.
Plamondon Anastase, St. Césaire.
Poulin Elzéar, Isle d'Orléans.
Séguin Auguste, Montréal.
Tassé Emmanuel, Ottawa.
Thérien Hilaire, Montréal.
Vincent Joseph, Ottawa.

TROISIÈME DÉTACHEMENT.

Aumônier, M. J. O. Routhier, attaché à l'Ecole Normale Jacqnes-Cartier. (1)

Bazinet Louis, St. Vincent de Paul.
Bélanger Maurice, Rigaud.
Bigonèse Alex., Chambly.
Branchaud Eusèbe, Huntingdon.
Brousseau Alex., Belœil.
Bruneau Zacharie, St. Hughes.
Chaurette Alfred, Nicolet.
Comtois Zéphirin, St. Hughes.
Décarie Georges, Notre-Dame de Grâces.
Desjardins Sifroy, Terrebonne.
Dumais Paul, Kamouraska.
Dusseault Louis, Trois-Rivières.
Faucher Henri, Montréal.
Fauteux Théodore, Montréal.
Gadbois André, St. Hilaire.
Garceau Louis, Trois-Rivières.
Germain Germain, St. Vincent de Paul.
Gérin Lajoie Denis, Nicolet.
Giasson Honoré L'Islet.
Jodoin Eucher, Boucherville.
Lionais Georges, Montréal.
Marion Auguste, Joliette.
Melançon Oscar, Joliette.
Michaud Thomas, Kamouraska.
Préfontaine Fulgence, Belœil.
Ricard Damase, Montréal.
Thomas Sidney, Berthier.
Violetti Ferdinand, Montréal.

(1) M. l'abbé Verreau, Principal de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, pour procurer au 3ème détachement l'avantage d'un aumônier, fit lui-même les frais du voyage de M. Routhier; cet acte de générosité ne fut pas le seul que M. Verreau accomplit en faveur des zouaves pontificaux.

QUATRIÈME DÉTACHEMENT.

Aumôniers, MM. P. H. Suzor, curé de St. Christophe et P. Roy, curé de St. Norbert d'Arthabaska.

Alary Jos., Ste. Anne des Plaines.
Allard Tan. Zotique, Châteauguay.
Boileau F. X., Ste. Thérèse.
Bélanger Georges, Montréal.
Bondy Agapite, Lavaltrie.
Blanchard Louis, St. Hyacinthe.
Benoit Jos., St. André d'Acton.
Benoit Stanislas, St. Cyprien.
Bellemare Ferdinand, Rivière du Loup (en haut).
Cloutier Emery, St. Norbert.
Collin Charles, Longueuil.
Champagne Arthur, Berthier.
Champagne Aristide, Lanoraie.
Cabana Nap., Sherbrooke.
Dostaler Raymond, Berthier.
Désormeau Eusèbe, St. Martin.
Drolet J. B., St. Paulin.
Duguay Norbert, Nicolet.
Demers Godfroy, Ste. Geneviève.
Dostaler Alfred, St. Narcisse.
De Tilly Ernest Noël, Arthabaska.
Favreau Ferdinand, Montréal.
Féron Maxime, St. Léon.
Francœur Jos., Sorel.
Fournier Georges, St. Thomas de Montmagny
Gagnier Calixte, L'Anse-à-Gilles.
Gagnier Jos., Rimouski.
Gaudet Ludger, St. Christophe d'Arthabaska.
Girard J. B., St. Aimé.
Hardy Elzéar, Québec.
Irvine Guillaume, Ile Verte.
Lavallée Aristide, St. Aimé.
Lamontagne Chs., Rivière du Loup (en haut).
Lavigne Ernest, Montréal.
Lefebvre Arthur, St. Vincent de Paul

Mazurette Nap., St Vincent de Paul.
Munro Chs. Nap., Montréal.
Martin Adéodat, Montréal.
McGowan Jos., St. Roch do l'Achigan.
Martin Aphl., Rimouski.
Martineau Alp., Ottawa.
Paré Ulric, St. Vincent de Paul.
Prince J. E. C., Nicolet.
Prince Louis Jos., St. Pierre de Durham.
Pouliot Louis, Rimouski.
Pennée Arthur, Québec.
St. Laurent Aimé, Rimouski.
Watters Edmond, St. Augustin.

CINQUIÈME DÉTACHEMENT.

Aumônier, Monsieur Edmond Moreau, Chan. de Montréal.

Archambault Mathias, Epiphanie.
Archambeault Napoléon, Montréal.
Augé Denis, Rivière-du-Loup (en haut.)
Allard Prime, Montréal.
Bélanger Joseph, Québec.
Bleau Philias, Hochélaga.
Blondin Adolphe, Baie du Febvre.
Boisclair Alfred, St. Zéphirin.
Bourgeois Gaspard, St. Grégoire.
Bouchard Camille, Baie St. Paul.
Bédard Alph., N. Dame du Mont Carmel.
Bussière Joseph, Québec.
Bourret Gustave, Rivière-du Loup (en haut).
Bélec Louis, Montréal.
Beaucaire Alfred, Montréal.
Barré Georges, Lachine.
Chevrefils Amable, St. Guillaume.
Cantin Napoléon, Québec.
Collette Ed., St. Ours.

Chagnon Edmond, Chambly.
Côté Joseph, Montréal.
Chagnon Antoine, St. Hyacinthe.
Cornellier Louis, Ste. Elizabeth.
Dumontier F. X., Québec.
Dumond Arsène, St. Jacques de l'Achigan.
Desjardins Michel, Terrebonne.
Dubé Alp., Trois-Pistoles.
Day Emmanuel, Montréal.
De Champlain Bruno, Québec.
Danis Alfred, Montréal.
Dumont Joseph, Québec.
Duguay Hylas, Baie du Febvre.
Elie Joseph, Baie du Febvre.
Fortier Herménégilde, Vaudreuil.
Fortier Aldéric, Vaudreuil.
Fortier L. H., Québec.
Fitzpatrick Arthur, Montréal.
Faucher dit Chateauvert Joseph, Québec.
Forget Joseph, Ste. Marie de Monnoir.
Fitzpatrick Cyprien, Montréal.
Garon Louis, Rimouski.
Garneau Henri, Ste. Anne de la Pérade.
Guy Alp., St. Liboire.
Guilbault Charles, L'Assomption.
Gilbert Joseph, Montréal.
Gariépy Louis Montréal.
Gagnier Alexis, Ste. Martine.
Gagnier F. X., Ste. Martine.
Godin Honoré, Ste. Anne de la Pérade.
Hébert Philippe, Québec.
Lefebvre F. X., Laprairie.
Laporte J. B., Lavaltrie.
Lepage Jean, Rimouski.
Lassiseraye Arthur, Trois-Rivières.
Lemay J. B., St. Henri des Tanneries.
Leclerc Joseph, St. Guillaume.
Lemire Elie, Baie du Febvre.
Laflamme Philibert, Ste. Hughes.

Lavoie Eustache, Québec.
Lavoie Eucher, Québec.
Lachance F. X., Québec.
Lemieux Gilbert, Québec.
Lincourt Honoré, Ile du Pads.
McDonald Joseph, Nicolet.
Melançon Moïse, St. Jacques de l'Achigan.
Masson Jos. Edouard, Terrebonne.
Martel Alexandre, Montréal.
Martin Alfred, Rimouski.
Moreau Joseph, St. Thomas de Pierreville.
Murray John, Québec.
Marion Israël, Joliette.
Pineau Josué, Rimouski.
Parent Edouard, Rimouski.
Pouliot Louis H., Rivière du-Loup (en bas).
Provencher Damase, Nicolet.
Rousseau Louis, St. Hughes.
Rouleau Napoléon, Montréal.
Renaud Napoléon, Montréal.
Roy Jean, Lévis.
Ringuet Henri, Rimouski.
Roy Cléophas, Québec.
Rivard F. X., St. Geneviève de Batiscan.
Smith Jos., St. Germain de Rimouski.
Sauvageau Théodore, Montréal.
St. Arnaud Henri, St. Geneviève de Batiscan.
Slevan John, Québec.
Sauvé Alexis, Ste. Anne du Bout de l'Ile
Seers Alp., Ste. Dorothée.
Souvigny Louis, Ste. Martine.
Thivierge Cyrille, Montréal.
Têtu Emile, Québec.
Valois Georges, Ste. Scholastique.

SIXIÈME DÉTACHEMENT.

Aumônier, M. Jules Piché, vicaire à Terrebonne.
Allard Joseph, St. Jean Bap. de Rouville.
Brosseau Joseph, St. Sébastien d'Iberville.

Boyer Siméon, Montréal.
Benoit Lucien, Montréal.
Bergeron Narcisse, LaPrésentation.
Blanchet Philias, St. Judes.
Chartier Ferrier, St. Hyacinthe.
Desjardins Jos., St. Jérôme.
Duhamel Alphonse, Ste. Rosalie.
Desjardins Alexis, Ste. Thérèse.
Desnoyers Dontague, St. Hyacinthe.
Desaulniers Nap., Trois Riviéres.
Forget Adélard, Ste. Marie de Monnoir.
Gervais Télesphore, Trois-Rivières.
Gervais Eugène, Trois Rivières.
Gervais Louis, St. Hyacinthe.
Grenier Narcisse, Trois-Rivières.
Guillet Henri, Ste. Marie de Monnoir.
Goulet Arthur, St. Hilaire.
Jannard Mathias, Montréal.
Lapointe Onésime, Sherbrooke.
Létourneau Aug., St. Sébastien.
L'Heureux, Théodore, St. Hyacinthe.
Loranger Enoch, Ste. Anne de la Pérade.
Lecomte Joseph, St. Sébastien.
Martel Odilon, St. Médard de Warwick.
Marchesseau Zotique, St. Hyacinthe.
Panneton Jos., Trois-Rivières.
Prévost Emile, St. Vincent-de-Paul.
Paré Pierre, L'Ange Gardien.
Reed Joachim, Coaticooke.
Roy Cyrille, Pointe Lévis.
St. Michel F. X., St. Jérôme.
Sauvé Hormisdas, St. Raphaël, Ile Bizard.
Sauvageau Cléophas, St. Hyacinthe.
Trudelle Victor, Québec.
Tessier Philippe, Ste. Anne de la Pérade.

SEPTIÈME DÉTACAEMENT.

Aumônier, M. E. Moreau, Chanoine de Montréal.
Alexandre, Walter Nicolet.

Aubin Moïse, Montréal.
Auger Xiste, St. Damase.
Archambeault Herménégilde, Ottawa.
Brassard J. Bap., St. Michel des Saints.
Béliveau Olivier, St. Grégoire
Bélanger Chs., St. Jean Dorc.
Bouchard Pierre, St. Valentin.
Beauchemin Chs., Varennes.
Beauchemin Oct. Louis, Arthabaska.
Brault Ignace, Montréal.
Bourque Achille, St. Grégoire.
Bernier Romuald, Lévis.
Beaudry C., St. J. B. de Rouville.
Bélinge Aristide, Ste. Scholastique.
Bertrand Jules, Montréal.
Belcourt Calixte, Nicolet.
Beauchemin Louis, Ste. Monique.
Bédard Alf., Québec.
Bégin Isaïe, Québec.
DeFoy Georges, Montréal.
Comeau Elisé, St. Léonard.
Casaubon Vital, Ile du Pads.
Chagnon J. B., St. Pie.
Cossette Anselme, St. Prosper.
Cantin Jos., Québec.
Cosset Octave, Champlain.
Champagne Ambroise, Ste. Monique.
Chabot Sabin, St. Simon.
Clavel Chs., Québec.
Desnoyers Arthur, St. Pie.
Ducharme Rodolphe, Watton.
Désilets Avila, Joliette.
Décoteau Michel, Stanstead.
Dubois Ernest, Arthabaska.
Dufresne Raphaël, St. Pie.
Desparts Elie, St. Pie.
Desrochers Hormis., Châteauguay.
De Foy Philippe, St. Christophe.
Dusseault Louis, Québec.

Dorion Nad., Québec.
Ernest Pierre, Québec.
Fiset Léon, Québec.
Fauteux Félix Joseph, Montréal.
Filion Jos., Ste. Thérèse.
Forget Jean, Terrebonne.
Fortier Alp., Québec.
Frèchette Vid., Québec.
Fortier Clovis, Québec.
Gélinas Jos., St. Boniface.
Gauthier Théoph., St. Pie.
Gobeille Arthur, St. Pie.
Garon J. B., Rimouski.
Gendron Stanislas, Watton.
Gélinas Adrien, Yamachiche.
Gill L H., Pierreville.
Gascon Jos. Adalbert, Terrebonne.
Gauvreau Hormisdas, Rivière du Loup (en haut.
Girard Louis Ste. Monique.
Guillot Jules, Québec.
Hébert Arthur, Bécancour.
Houle Alf., St. Prosper.
Jodoin Eucher, St. Bruno.
Jauron Frédérick, Ely.
Lafleur J. B., St. Pie.
Leduc Denis, Montréal.
Létourneau Louis, Ste. Famille.
Laurin Nap., St. Jean Dorchester.
Lapierre Etienne, Montréal.
Lottinville Horace, St. Stanislas.
Levasseur Aimé, Bécancourt.
Larue Thomas, St. Simon.
Latulipe F., Québec.
Levasseur Ov. P., St. Aimé.
Malo Auguste, Montréal.
Marcotte Oscar, Lanoreie.
Maillet F. X., St. Jean Dorc.
Malette Ant. Chateauguay.
Moisan Pierre, Québec.

Martin G. Trois Rivières.
Milette Edm., Trois-Rivières.
Michaud O., Québec.
Ménard Moïse, St. Liboire.
Mercier Gédéon, Epiphanie.
O'Flaherty John, Québec.
Ouellette Joseph, St. Hubert.
Provencher Télesphore, Nicolet.
Poulin Denis, Rimouski.
Pinard J. B., Ste. Monique.
Pleau Ulric, Epiphanie.
Perreault Eusèbe, Montréal.
Pouliot Adolphe, St. Christophe.
Proulx Jos., Baie du Febvre.
Pelletier Oct., Baie du Febvre.
Pelletier Didier, Baie du Febvre.
Poirier Georges, St. Célestin.
Poirier Damase, St. Célestin.
Lévêque Paul, Ste. Elizabeth.
Provost Albert, Chateauguay.
Proteau Cyp., Québec.
Proulx Cel., Québec.
Poirier Benj., Lévis.
Ruel M., Lévis.
Roussel Isaac, Québec.
Rivard Alph. Bécancour.
Renaud Victor, Québec.
St. Arnaud Frs., St. Rémi.
Scallon Ed. Jos., Joliette.
St. Amand T., Québec.
Sauvé Jules, St. Timothée.
Taché Chs. Ottawa.
Trudelle Alex., Trois-Rivières.
Thibault Alf., Québec.
Vézina Ed., Québec.

PARTIS ISOLÉMENT EN DEHORS DES DÉTACHEMENTSET APRÈS LE DÉPART DU PREMIER.

Bourgeois Benjamin, St. Grégoire.

McDonald Ed. Nicolet.
Renaud Alfred, Montréal.
Rouleau Charles, Rimouski.
Dupré Evariste, Contrecœur.
Beauchamp Edouard, Montréal.
Valois Louis, Maskinongé.
Lefebvre Louis, Québec.
Bécot Etienne, Québec.
Murray Alphonse, Québec.
Palardy François-Xavier, Verchères.
Paquet Charles, Québec.
De Salaberry Maurice, Montréal.
Piché Alphonse, Montréal.
Guy Joseph, Montréal.
Francœur Joseph, Montréal.
Drouin Alphonse, P., Ste. Famille.

ZOUAVES CANADIENS MORTS DURANT LEUR SERVICE A ROME.

Joseph Leblanc, Arthur d'Estimauville, Chs. Nap. Munro, décédés en 1868.

Charles Taschereau, Sifroi Desjardins, Agapite Bondy, décédés en 1869.

Jérémie Lefort, François Xavier Palardy, Ferdinand Violetti, décédés en 1870.

Ferdinand Violetti est mort à Viterbe la veille de l'évacuation de cette ville par les Pontificaux, et a été enterré dans la Cathédrale, près du tombeau du Cardinal Bédini ; les autres ont tous été inhumés dans le Cimetière de St. Laurent à Rome.

FIN.

ERRATUM.

A la page 26, ligne dixième, au lieu de 29, lisez 19.

TABLE

—

PREMIÈRE PARTIE

EN CANADA.

DEUXIÈME PARTIE

A L'ÉTRANGER.

TROISIÈME PARTIE

A ROME.

QUATRIÈME PARTIE

L'AFFAIRE DE SEPTEMBRE 1870.

Page